

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

GROULX CONTRE HARVEY : LA REPRÉSENTATION DE L'AUTRE DANS DEUX
ROMANS QUÉBÉCOIS DES ANNÉES TRENTE.

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
SARA ROBINSON

JANVIER 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à M. Pleau pour sa patience, ses précieux conseils et toutes les discussions hors-sujet et fascinantes à propos d'époques que nous n'avons connues qu'à travers les écrits qu'il nous reste. À Julien et Léonard pour votre existence sur terre, les nuits où j'ai pu dormir et les sourires. Merci à Maxime pour la révision et les commentaires de cheerleader et à Érica et à tous les humains qui, en plus de garder mon fils pour que je sois en mesure de pouvoir rédiger le présent travail, m'ont endurée pendant que j'élucubrais sur des enjeux qui datent sans doute un peu à leurs yeux. La correspondance de Groulx et d'Harvey est reproduite avec l'aimable autorisation du Service des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke que je tenais à remercier. Enfin, merci à tous ceux et celles qui prendront le temps de lire ceci et de constater la passion qu'on peut ressentir pour un passé qui nous ressemble plus qu'on ne le pense.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
1.1 Les racines du malaise.....	6
1.2 Un reflet flou	9
1.3 Des figures contestataires?	11
1.4 Approche méthodologique	13
CHAPITRE I LA CENSURE ET L'INDIFFÉRENCE	17
2.1 Le Même et l'Autre	21
2.2 <i>Les Demi-civilisés</i> , « québécois en diable »?	23
2.3 Max Hubert face à la nation	29
2.4 La nation face au monde	32
2.5 D'Amérique et de France	37
2.6 Réception.....	44
CHAPITRE II LA RECONQUÊTE D'UN MYTHE.....	47
3.1 Réception.....	51
3.2 Une question de race	57
3.3 Le territoire et ses paysages.....	63
3.4 Une langue séditeuse.....	65
3.5 Allan ou le diable survenant.....	71
3.6 Les déguisements d'Allan et le colonialisme	74
CHAPITRE III GROULX CONTRE HARVEY.....	77
4.1 Une relation épistolaire	80
4.2 1922 ou Marcel Faure.....	86

4.3	Sarcasme et polémique.....	90
4.4	Un malaise originel	95
4.5	Une éternelle Nouvelle-France?	100
4.6	À propos du Québec anglais.....	102
4.7	Se réécrire avec l'Autre.....	104
	CONCLUSION.....	107
5.1	Un malaise devant la modernité?	112
5.2	Diversité et malaise	117
	ANNEXE CORRESPONDANCE ENTRE GROULX ET HARVEY (1922-1936)	120
	BIBLIOGRAPHIE.....	132

RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour sujet la représentation de l'Autre dans deux romans québécois des années 1930 : *Au cap Blomidon* de Lionel Groulx (1932) et *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey (1934). Publiés à seulement deux années d'intervalle, ces romans montrent pourtant deux perspectives politiquement opposées de l'identité canadienne-française et, par le fait même, de ce qui la caractérise : d'un angle libéral chez Harvey, d'un point de vue nationaliste issu d'une droite conservatrice chez Groulx. Dans les deux œuvres du corpus, la représentation de l'Autre est liée à la peur collective de l'Étranger et à une volonté de définir le groupe de référence (Landowski, 1997). Or, pour définir ce qui est autre, encore faut-il définir ce « nous » fluctuant. Janet Paterson prétend que, dans le roman québécois d'avant 1970, la figure de l'Autre est objet du discours au sein d'un système binaire opposant le Nous et l'Autre (2004). Par exemple, chez Groulx, comme Stéphane Stapinsky l'avait observé (1993), la « bonne version » de l'Histoire n'est pas facilement accessible à ceux qui n'y sont pas prédisposés par leur origine ethnique. Dans *Au cap Blomidon*, le conflit des interprétations historiques prend la forme d'une structure antagonique alors que chez Harvey, la perception de l'Autre est plutôt influencée par la vision ouvertement personnelle qu'a le narrateur intradiégétique de sa propre culture. Chez les deux auteurs du corpus, néanmoins, le *malaise devant l'origine* (Garand, 2004) nous semble être un facteur déterminant de la représentation de l'altérité. Bien que les deux œuvres du corpus divergent sur les plans formel et idéologique, leurs facteurs communs, c'est-à-dire leur contexte socio-historique et l'objectif de conscientisation à la base de leur création, semblent pourtant converger. Notre hypothèse est qu'une lecture du corpus qui tiendrait compte de cette convergence inattendue dans des fictions adressées à un lectorat commun et issues de cette même *origine*, donc de ce même malaise, pourrait permettre de comprendre certaines facettes qui sont à la base de la construction de l'identité canadienne française des années 1930.

Mots-clés : nationalisme, identité, altérité, mythe, fracture, origine.

INTRODUCTION

*tu perds tes yeux dans les autres
ton corps est une idée fixe
ton âme un caillot au centre du front
ta vie refoule dans son amphore
et tu meurs
tu meurs à petites lampées sous tes semelles*

Gaston Miron

C'est Jean-Charles Harvey qui a d'abord attiré notre attention en tant qu'auteur. En ayant lu *Les Demi-civilisés* au cégep, il nous a semblé a priori que ce roman contenait assez d'éléments typiques de l'époque qu'il décrit pour en faire une analyse riche. Écrit au milieu des années trente, le roman de Harvey décrivait un paysage politique et social qui échappait au stéréotype rural de la société de cette époque que décrivait, par exemple, Claude-Henri Grignon.

Rédacteur en chef du journal *Le Jour*, un des seuls organes médiatiques québécois à avoir pris position contre Franco pendant la Guerre d'Espagne, le personnage s'avérait coloré : père monoparental de six enfants, séparé de sa première femme, il avait perdu son emploi après la publication des *Demi-civilisés*. Même isolés, ces éléments rendent le personnage indéniablement moderne. Après une carrière de statisticien pour le gouvernement provincial¹, il lança l'hebdomadaire *Le Jour* et passa le reste de sa

¹ Le gouvernement Taschereau, ne pouvant donner à Harvey un poste aux archives à cause du scandale entourant son roman, mais lui ayant promis un emploi, il lui fit prendre la place du statisticien même s'il ne connaissait à peu près rien dans ce domaine, et vice versa pour le responsable des statistiques, qui se retrouva aux archives.

carrière à susciter la polémique en tant que journaliste en s'insurgeant contre le nationalisme, le racisme et, par la suite, le syndicalisme. C'est dans les pages de ce même journal qu'il développa publiquement une hargne incontestable pour l'abbé Lionel Groulx. L'affublant de sobriquets qui allaient du *chef des racistes* jusqu'au *Führer* nationalisant, il nous a semblé évident que les motifs qui poussaient Harvey à s'insurger ainsi contre Groulx devaient découler d'un certain clivage, qu'il soit de nature religieuse ou idéologique.

Groulx nous apparaissait comme un monument intouchable. En apprenant qu'il avait écrit d'autres fictions que *L'appel de la race*, nous nous sommes intéressée à ce qu'il pouvait représenter, en tant qu'auteur, dans l'histoire littéraire du Québec. En effet, un intellectuel de cette envergure n'ayant écrit que si peu de fiction devait, d'une façon ou d'une autre, l'utiliser pour véhiculer une idéologie représentative de ses prises de position politique.

Nous avons fait le choix de tenir compte de l'impact de la politique sur la démarche artistique des auteurs appartenant à une époque et à une vision du monde qui échappait au lecteur contemporain. Pour Groulx et Harvey, la nation canadienne-française était la base du monde. Par *monde* nous désignons la réalité sociale qui engendre les croyances, les idéologies et les mœurs qui forment le quotidien et entraînent un sentiment d'appartenance.

Nous nous intéressions à l'identité canadienne française telle qu'elle était représentée dans la littérature avant la Deuxième Guerre mondiale et, parallèlement, à l'altérité ainsi qu'au type de questionnements associés à ces notions. Par exemple, qu'est-ce qui distingue un peuple d'un autre dans une œuvre littéraire? Une chose en entraînant une autre, nous sommes passée du domaine de la littérature à celui de la sociologie, voire de la politique et de l'histoire. Dans les deux cas, cela nous ramène à la notion de l'*autre* en opposition au *nous*. En termes plus pragmatiques : en quoi consiste un *groupe de*

*référence*² et quels sont les facteurs qui peuvent entraîner un repli sur soi, voire la xénophobie? Il nous a semblé évident, en jetant un regard sur l'actualité et sur les enjeux sociétaux québécois, que l'opinion publique se bornait, depuis des décennies, à ressasser les mêmes problématiques concernant le multiculturalisme et son impact sur les institutions et la culture en général; c'est une évidence sur laquelle nous ne nous attarderons pas davantage. Nous nous sommes naïvement demandé si la littérature était en mesure de fournir des réponses à certaines des questions fondamentales qui articulaient notre pensée, par exemple : quelles sont les raisons qui font qu'un peuple aussi hétérogène que la nation québécoise, qui n'a jamais connu que le statut de minorité, en vient à être aussi méfiant à l'égard de l'Autre?

L'élection récente d'un gouvernement majoritaire caquiste, ses priorités ainsi que ses valeurs mises de l'avant ont jeté sur l'intelligentsia québécoise un vent de perplexité. Alors que le mouvement souverainiste montrait des signes indéniables de déclin, voilà qu'une forme d'identitarisme dénuée de tout objectif séditionnel fait surface dans la sphère politique québécoise. Pour reprendre les termes de Michel David :

En faisant le pari que le report d'un nouveau référendum sur l'indépendance mettrait un terme à la saignée des appuis au PQ vécue depuis vingt ans, Lisée a plutôt libéré les fédéralistes de la tutelle du Parti Libéral du Québec (PLQ). De nombreux souverainistes déçus de voir leur rêve s'éloigner un peu plus ont été séduits par le nationalisme de la CAQ, fortement axé sur l'identité [...]. La victoire aussi étonnante que décisive de la CAQ à l'élection complémentaire dans Louis-Hébert le 2 octobre 2017 a montré la voie à suivre à tous ceux qui voulaient avant tout se débarrasser des libéraux³.

² Janet M. Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, p. 23.

³ Michel David, « Le moment Legault » dans Francis Huot (dir.), *L'état du Québec 2020. 20 clés pour comprendre les enjeux actuels*, Montréal, Del Busso Éditeur, 2019, p. 41.

Cette réinterprétation de ce à quoi le Québec aspire sur le plan politique porte à réflexion. Au fédéral, c'est avec le slogan « Le Québec, c'est nous⁴ » que le Bloc Québécois a carrément ressuscité aux élections de 2019. L'idée de la souveraineté telle qu'elle apparaissait dans les années soixante-dix – ou du moins notre perception de ce qu'elle était – à l'époque de Miron et de Godin, semble s'être transformée au gré des échecs et des années. Nous nous sommes demandé quels étaient les facteurs qui avaient ainsi transformé le visage du nationalisme québécois; Lionel Groulx nous est apparu d'emblée comme une figure pertinente pour ce type de recherche. En plus d'être un professeur et un homme d'église, il est considéré comme chef de file d'un mouvement visant la conscientisation du peuple canadien français à son histoire et à son statut d'opprimé, et comme une figure de proue d'un type de nationalisme qui, à son époque, était nouveau – ce type de nationalisme se distinguait notamment de celui d'Henri Bourassa, davantage axé sur le pancanadianisme. En s'inscrivant en plus dans la posture d'écrivain, Groulx s'exposait à la critique des autres religieux et, sans connaître le contenu sémantique d'*Au cap Blomidon*, il nous a semblé clair que l'œuvre, bien qu'elle ait été très peu étudiée jusqu'ici, devait s'inscrire dans ce que nous désignons comme la mythologie canadienne-française.

Cette esthétique basée sur un ensemble de mythes à la base de l'identité de la nation québécoise s'applique au passé ainsi qu'au présent. Qu'est-il advenu de cette vision du *nous* qui articulait la littérature écrite par les francophones d'Amérique à travers les années? Nous employons le terme *francophones d'Amérique* car, dans la pensée groulxienne, l'Amérique française n'est pas délimitée par le territoire. Les minorités francophones hors Québec occupent une part importante de son œuvre et l'attention que l'auteur porte à la défense des droits des minorités francophones ontarienne, manitobaine et acadienne est indéniable, tant dans ses écrits historiques que dans sa

⁴ Bloc Québécois, *Plateforme 2019*, 2019, en ligne, <<https://www.blocquebecois.org/>>, consulté le 16 décembre 2019.

fiction. Elle est d'ailleurs centrale dans *Au cap Blomidon*, une notion à laquelle nous reviendrons. En ce qui concerne la mythologie nationaliste canadienne-française et son impact actuel sur la littérature, tout porte à croire que l'idéal indépendantiste est tombé dans une désuétude graduelle un peu après le milieu des années 2000. Les minorités francophones hors Québec continuent de produire une littérature extérieure à la sphère littéraire québécoise, n'ayant aucun sentiment d'appartenance à cette société dont les membres ont tracé les frontières géographiques de façon à les exclure, les rendant encore plus minoritaires dans le Canada anglais. Comme Michel Bock le souligne dans *Quand la nation débordait les frontières*:

[...] pendant les années 1960, les rapports entre les Canadiens français du Québec et ceux des autres provinces subissaient d'importantes transformations. Au Québec, la mutation du nationalisme canadien-français traditionnel et la redéfinition du discours identitaire en fonction du seul territoire québécois, toutes deux entraînées par les bouleversements de la Révolution tranquille, provoquèrent une rupture importante avec les minorités françaises sur les plans politique, idéologique et constitutionnel⁵.

En effet, il n'existe plus, à proprement parler, de Canada français et encore moins de sentiment d'appartenance face au spectre de ce qu'il a jadis pu représenter aux yeux des écrivains. Les polémiques qui secouent la société québécoise ne représentent pas les mêmes enjeux pour l'Ontario français ni pour la communauté acadienne. La peur de disparaître par l'assimilation, par exemple, n'est pas vécue de la même façon par les communautés francophones hors Québec qui vivent depuis des décennies avec un statut extrêmement précaire et qui doivent se battre régulièrement pour conserver leurs droits en ce qui concerne l'accès à leur langue maternelle sur le plan institutionnel. L'idée de l'indépendance du Québec étant source de polémique pour les minorités francophones, le simple fait de parler français relève, pour eux et elles, du militantisme.

⁵ Michel Bock, *Quand la nation dépassait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Collection Histoire », 2004, p. 12.

Pour les Acadiens, les Franco-manitobains, les Franco-ontariens et les autres communautés francophones du reste du Canada, la souveraineté du Québec implique évidemment un statut encore plus minoritaire. C'est en feuilletant le même ouvrage que nous avons constaté à quel point la pensée de Lionel Groulx intégrait un large volet de l'histoire intellectuelle des minorités françaises du Canada. Selon Bock : « l'étude de la place des minorités françaises au Canada dans son idéologie constitue un excellent moyen de mieux saisir les fondements du nationalisme canadien-français dans sa forme la plus courante avant les années 1950 et 1960⁶ ». Or, puisque c'est précisément cette « version » du nationalisme qui nous intéressait, nous avons jeté un regard sur l'œuvre romanesque de Groulx pour constater l'existence d'un système de représentations de l'Autre complexe qui se prêtait bien au contexte de cette étude. Dans *Au cap Blomidon*, le personnage principal est un Québécois d'origine acadienne qui tente de reconquérir le territoire de ses ancêtres en prouvant sa valeur à ceux qui en sont désormais les propriétaires, des anglophones dont « l'ancêtre usurpateur » était un Américain originaire du Connecticut.

1.1 Les racines du malaise

En nous interrogeant sur l'impact de l'identité sur l'altérité, nos réflexions nous ont menée vers la peur de l'Autre et la façon dont la littérature dépeignait jadis les rapports entre les Canadiens français et ce qui échappait au *même* tel qu'on le définissait dans les années trente. Spontanément, le personnage du Survenant dans *Le Survenant*⁷ de Germaine Guèvremont s'est imposé à nous. Pourquoi? Incarnait-il d'une façon ou d'une autre une forme d'origine du débat sur le multiculturalisme? Il nous a semblé évident qu'il représentait le changement, le bouleversement irréversible d'une vision du terroir à laquelle on semble, encore aujourd'hui, s'attacher. Le Survenant vient d'un

⁶ *Ibid.*

⁷ Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, Montréal, Éditions Fides, 2011, 216 p.

ailleurs flou, comme celui des nouveaux arrivants qu'on affuble de stéréotypes sans connaître réellement leur culture d'origine et les raisons pour lesquelles ils sont arrivés jusqu'à nous.

Né sous la plume de Germaine Guèvremont en 1945, le Survenant n'est pourtant pas le premier étranger à fouler le sol de la littérature québécoise. Depuis la parution du roman, le Survenant est devenu une véritable figure de la littérature québécoise. C'est son passage dans un village allégorique⁸ qui représente la société québécoise rurale telle qu'on se la représente qui est bouleversante; elle l'est autant pour la communauté fictive du Chenal-du-Moine que pour le roman québécois tel qu'on le conçoit à cette époque. À mi-chemin entre le diable de Rose Latulippe et l'idéal viril canadien-français, le Survenant fascine et perturbe avec ses cheveux roux et son rire qui résonne. Jamais, dans le récit, le lecteur n'apprend d'où il vient⁹. Avec l'érotisme qu'il dégage et la langue anglaise qu'il maîtrise, le Survenant n'appartient pas au *même* et c'est un sentiment de rejet, voire d'abandon, que son départ engendre. Serait-ce cette peur de l'abandon qui rend l'imaginaire collectif québécois si réticent, si « frileux » face à l'Autre?

Puisque c'est l'impact du personnage de *l'étranger* (peu importe qu'il le soit de religion, de couleur de peau ou d'origine ethnique) sur la culture qui nous fascinait, nous avons sélectionné la décennie ayant produit la littérature la plus représentative de cette « origine » de la peur de l'Autre. Une hypothèse s'est matérialisée assez rapidement : ne fallait-il pas remonter jusqu'*avant* la Seconde Guerre mondiale? Les années trente représentent une époque trouble où l'on assiste à la montée de l'extrême

⁸ Bien que le lieu existe réellement, la communauté fictive qui l'habite en fait une représentation de la société québécoise rurale de l'époque.

⁹ Il y a bien une version du roman qui comprend un faux article de journal à la toute fin du récit; On apprenait les origines écossaises du Survenant sur une coupure de journal trouvée par le curé du village, mais cette partie a été enlevée de la version définitive par l'autrice. Sans doute valait-il mieux que l'identité du Survenant reste un mystère.

droite et des fascismes dans plusieurs pays occidentaux. Pour reprendre les termes de Daniel Chartier : « Dans le tumulte de l'humanité, le Québec découvre alors abruptement que son univers et son destin sont liés à ceux des autres nations¹⁰. » Le fait que l'Amérique du Nord n'ait pas été aussi directement impliquée dans l'horreur de l'Holocauste ne change pas le fait que la perception collective de l'Autre, après 1945, est et restera à jamais marquée par le nazisme et le racisme immondes qui en forment la base idéologique. En d'autres termes, l'antisémitisme et toutes les autres formes de racisme n'ont évidemment plus la même charge émotionnelle après la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, nous rappelle Chartier, « des idéologies extrémistes comme l'antisémitisme, que Pierre Popovic qualifie pour cette époque d'"hégémonique", ne prennent pas ici l'envergure qu'elles peuvent gagner ailleurs¹¹ ». Notre pensée s'est spontanément orientée vers Lionel Groulx et vers les accusations dont on l'accable depuis les années 1990.

La littérature canadienne-française des années trente représente une période d'aboutissement. C'est la fin d'un isolement qui permettait une distance par rapport au reste du monde. Cet isolement était maintenu par plusieurs facteurs, mais c'est surtout le poids de l'histoire qui articule le questionnement à la base de notre pensée. Avant de présenter sommairement les auteurs du corpus et le contenu des trois chapitres de ce mémoire, nous nous attarderons un instant sur le concept d'altérité et sur le sens qu'il prend dans la littérature canadienne française des années trente.

¹⁰ Daniel Chartier, « La décennie des conclusions. La réception de la littérature québécoise des années trente. », thèse de doctorat, Faculté d'études supérieures, Université de Montréal, 1997, p. 2.

¹¹ Daniel Chartier, *ibid.*, p. 6.

1.2 Un reflet flou

Dans *Les dépouilles de l'altérité*, Daniel Castillo Durante désigne le « on » comme vérité ultime du langage. L'auteur précise : « Il s'agit là de la proverbialisation de l'expérience incarnée dans l'irresponsabilité d'une énonciation permettant au soi de se dédouaner; il s'affranchit de la responsabilité qui impliquerait un exercice non-pétrifié du langage [...] Le soi, semblable à Sisyphe, roule sa parole sous le rocher du stéréotype¹² ». L'Autre, pour une personne canadienne-française vivant en 1933, c'est d'abord « l'Anglais » ou plutôt, la perception canadienne-française stéréotypée de l'Anglais, cet étranger qu'il côtoie pourtant dans un contexte qui n'a rien de métaphorique, avec qui il partage un pays mais pas sa réalité ni ses conditions socio-économiques. Nous avons mentionné précédemment l'isolement en tant que facteur majeur du caractère dysfonctionnel de la relation que le peuple canadien-français entretient à l'égard de ce qui lui est extérieur. Dans le cas de l'Anglais¹³, le paradoxe se situe dans la proximité physique de l'autre; un gouffre imaginaire semble opposer « les Français et les Anglais », comme un champ de bataille métaphorique qui ramènerait l'ensemble de la société au XVIII^e. Pourtant, lorsqu'on jette un coup d'œil à la perspective anglo-saxonne du sujet, on constate un point de vue diamétralement opposé. La mélancolie des Canadiens français contraste avec une vision résolument inclusive de la scission historique, comme c'est le cas pour l'historien Ramsay Cook dans son introduction de *Canada and the French-Canadian Question* :

Each of the essays of this book approaches either the French-Canadian question or the Canadian question from a particular angle. Some are almost wholly historical while others represent an attempt to analyse aspects of contemporary history. Although some deal with French Canada alone, and

¹² Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, Éditions XYZ, 2004, p. 51.

¹³ Nous désignons comme *Anglais* (selon le point de vue canadien-français) tous les résidents du Canada dont la langue maternelle est l'anglais puisque la distinction entre les différentes origines des anglophones, à l'époque que concerne ce travail, est on ne peut plus floue.

others relate to French-English relations, I do not see these as separate questions. Canada and the French-Canadian question is really the Canadian question. A large number of people who are historically and juridically Canadians, but whose roots are found in French culture, are dissatisfied with the country's present organization. Essentially they are dissatisfied with the place of their culture in Canada, though their grievances are manifested in political, economics and constitutional terms¹⁴.

On ne peut que constater le pragmatisme et la froideur avec lesquelles Cook énumère les différentes sphères qui touchent à la question de l'isolement vécu par la société canadienne-française alors qu'il est indéniable, lorsqu'on jette un coup d'œil à la manière dont sont représentées les relations entre anglophones et francophones dans la littérature de notre corpus, que ces questions strictement « politiques, économique et constitutionnelles » sont en réalité empreintes d'une émotion presque freudienne¹⁵ tellement sa nature fondamentale est axée sur des sentiments aussi humains que la rancune et la nostalgie. Nous considérons que le nationalisme canadien-français, qui est à la base de la structure narrative des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey et d'*Au cap Blomidon* de Lionel Groulx, s'appuie sur un ensemble de mythes et de représentations de soi et de l'autre qui trouvent leur source dans un passé colonial commun. Ainsi, à la question « Qu'est-ce qu'un mythe? », qui est aussi le titre du troisième chapitre de son ouvrage *Le Bouc émissaire*, René Girard affirme qu'il faut qu'il y ait à la fois la présence de la persécution et celle d'au moins trois des stéréotypes énumérés ci-dessous :

Chaque fois qu'un témoignage oral ou écrit fait état de violences directement ou indirectement collectives nous nous demandons s'il comporte également : 1. la description d'une crise sociale et culturelle, c'est-à-dire d'une indifférenciation généralisée –premier stéréotype, 2. des crimes « indifférenciateurs » –second stéréotype, 3. si les auteurs désignés de ces crimes possèdent des signes de sélection victimaire, des marques

¹⁴ Ramsay Cook, *Canada and the French Canadian Question*, Toronto, London: Macmillan, 1966, p. 2.

¹⁵ Comme le suggère Louis Hartz. Nous y reviendrons dans le troisième chapitre de ce mémoire.

paradoxaux d'indifférenciation –troisième stéréotype. Il y a un quatrième stéréotype et c'est la violence elle-même [...]»¹⁶.

En ce qui concerne la mythologie canadienne-française, nous jugeons que seul le troisième stéréotype ne s'applique pas puisque l'entière de la dynamique de persécution repose sur la posture victimaire des Canadiens français humiliés par le poids de l'histoire et, parallèlement, par la diabolisation de l'anglophone en opposition à l'idéalisation du « Français de France ». C'est cette mythologie issue du nationalisme que nous étudierons dans un contexte théorique littéraire à travers les romans du corpus pour clarifier certains aspects liés à une représentation problématique et stéréotypée de l'Autre. Comme le souligne Léon Dion : « Le nationalisme comporte deux facettes bien distinctes selon qu'on le considère du point de vue des intellectuels qui le formulent ou de celui des hommes politiques qui l'exploitent. Les premiers parlent d'une conception particulière des valeurs et de l'Histoire. Les seconds s'en servent pour des fins de propagande politique¹⁷ ». Bien que les auteurs du présent corpus appartiennent à la première catégorie, leur influence sur leur société avait aussi des conséquences politiques. Respectivement professeur et journaliste, leurs démarches intellectuelles avaient pour fonction d'influencer et de conscientiser leurs lecteurs, visant ainsi un impact concret sur leur société. Sans aller jusqu'à la définir comme étant de la propagande politique, la littérature de notre corpus vise à exprimer la pensée politique de ses auteurs par l'intermédiaire de la fiction.

1.3 Des figures contestataires?

Si c'est un personnage de Guèvremont qui nous a inspiré l'ensemble de cette démarche, nous nous sommes tout de même tournée vers les figures de Lionel Groulx

¹⁶ René Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de Poche », 2013 [1982], p. 37.

¹⁷ Léon Dion, *Nationalismes et politique au Québec*, Montréal, Les Éditions Hurtubise HMH, coll. « Sciences de l'homme et humanisme » n° 7, 1975, p. 21.

et de Jean-Charles Harvey. Le côté provocateur de Harvey nous a d'abord attirée à cause du caractère polémique que le choix d'étudier la dernière œuvre mise à l'Index¹⁸ de l'histoire de la littérature québécoise impliquait. Quant à Groulx, comme nous l'avons mentionné précédemment, c'est son double statut d'intouchable monument et de figure contestée qui a engendré un désir d'approfondir notre connaissance du personnage et de son œuvre. Nous l'avons appris grâce à Garand :

Toute sa vie, Groulx a été un personnage controversé. On s'imagine souvent, parce qu'il jouissait du prestige de l'ecclésiastique, parce que l'univers du discours nous semble avoir été dominé par une idéologie dont il était l'une des figures de proue, que Groulx régnait en maître sur toute l'intelligentsia. Rien n'est plus faux. Dans sa jeunesse, Groulx était perçu par les autorités religieuses comme un rebelle¹⁹.

Après avoir constaté le statut de « rebelles » des auteurs du corpus, nous avons vu dans *Les Demi-civilisés* un roman à la fois conforme à la mythologie canadienne-française et empreint d'une virulente soif de provocation, notamment à l'égard du clergé et de la bonne conscience générale qui dominait dans la sphère littéraire de l'époque. L'œuvre était à l'image de son auteur : plutôt connue en surface, mais plus complexe, voire plus sombre lorsque l'on s'y attarde le moins. Cette complexité pleine de paradoxes se lit dans la structure narrative de l'œuvre autant que dans le choix des thèmes abordés et de la façon dont l'auteur les présente au lecteur; cet ensemble de contradictions s'est avéré utile à notre quête des motifs que cache le *malaise originel*.

Pour ce qui est du roman de Groulx, objet de cette étude, si notre intention était d'abord d'étudier les représentations de l'altérité dans *L'appel de la race*, nous nous sommes ravisés en constatant l'abondante littérature et les nombreuses études qui

¹⁸ Bien qu'elle ait coûté son emploi à son auteur et qu'elle a effectivement été l'objet de censure, l'œuvre n'a, en réalité, été interdite par le cardinal Villeneuve que dans le diocèse correspondant au territoire de la ville de Québec. Le livre est devenu rapidement un best-seller à Montréal.

¹⁹ Dominique Garand, *Accès d'origine, ou, Pourquoi je lis encore Groulx*, Basile, Ferron. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, p. 138.

avaient déjà été publiées à ce propos. Profitant de l'état peu avancé des recherches à propos du deuxième roman de l'abbé Groulx, nous avons découvert une œuvre qui, malgré son style un peu lourd et une structure narrative prévisible et fidèle au modèle du roman à thèse, contenait des éléments étonnants sur la plan de l'analyse. Nous avons constaté non sans étonnement la présence de forces surnaturelles (spectres, malédictions et sorcellerie) ainsi que l'emploi de séquences descriptives concernant les lieux et les paysages qui permettaient une analyse de « l'esthétique groulxienne » en fonction de la corrélation évidente que l'auteur fait entre le paysage laurentien et le nationalisme canadien-français. Encore fallait-il trouver le courage de s'attaquer à un auteur aussi prolifique que Lionel Groulx. En effet, bien que le fait de qualifier l'ensemble de son œuvre de « volumineuse » relève de l'euphémisme, centrer notre démarche sur un seul de ses romans a rendu l'ensemble de notre travail possible.

1.4 Approche méthodologique

Notre démarche méthodologique est basée sur l'histoire des idées et sur une approche sociocritique de la littérature canadienne-française des années trente. Nous analyserons dans le premier chapitre le contexte socio-historique qui a vu naître les deux œuvres du corpus. Après nous être attardée sur la définition sociologique de l'altérité sur laquelle s'appuie notre démarche, nous aborderons plus directement les représentations de la figure de l'Autre dans *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey. Nous supposons que la posture de Jean-Charles Harvey, en plus des représentations de l'altérité qu'il trace par le biais des personnages que Jean-Pierre Thomas²⁰ désigne comme *étrangers d'ethnie*, est d'attribuer lui-même à son principal protagoniste – et

²⁰ Jean-Pierre Thomas, « Essai de mythanalyse de l'imaginaire québécois au XX^e siècle (1916-1945) à partir de textes romanesques représentatifs », thèse de doctorat, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 2003, 451 p.

alter ego – un statut d’altérité. Une compréhension plus approfondie de ce statut mènera vers une analyse discursive et formelle du roman qui permet une double mise en perspective de l’identité : l’identité du *je*, basée sur le style de narration intimiste – presque autofictionnel – et l’identité collective de laquelle le protagoniste, Max Hubert, semble s’exclure. Après avoir nuancé les notions d’étranger et d’altérité en nous appuyant sur les travaux de Janet Paterson²¹, nous verrons en quoi le contenu des séquences descriptives dans *Les Demi-civilisés* traduit une vision de l’identité qui, contre toute attente, est similaire à celle qui est véhiculée dans le roman de Groulx. Cette démarche, mise en parallèle avec une analyse des personnages ayant pour objectif une contextualisation de l’imaginaire collectif d’une nation à l’américanité tordue, entre rupture et continuité avec sa mère-patrie, nous aidera à comprendre la base idéologique commune qui articule la littérarité des deux œuvres du corpus.

Le deuxième chapitre portera sur *Au cap Blomidon* et sur la genèse de l’œuvre, puis sur sa réception. Nous aborderons les rapports à l’altérité véhiculés par le roman et étudierons la présence ainsi que la construction de personnages stéréotypés qui illustrent les différentes représentations du *nous* dans la pensée de Lionel Groulx. En effet, nous avons découvert un ensemble de corrélations entre la création de personnages stéréotypés et un désir de l’auteur de mettre en valeur certaines facettes de l’identité canadienne-française, notamment dans le personnage de la Vieille Louisianaise, symbole de nostalgie et de résilience; à travers les traits de Paul, cousin valeureux mais inculte de Jean Bérubé; et enfin, par l’intermédiaire de l’analyse des caractéristiques singulières de Jean Bérubé, protagoniste incarnant l’idéal de la Reconquête sur les plans esthétique et idéologique. Le nationalisme des personnages servira de point de départ à une analyse plus approfondie de l’ensemble des figures

²¹ Janet M. Paterson, *Figures de l’Autre dans le roman québécois*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, 248 p.

présentes dans le récit. Il sera ensuite question de la manière dont l'auteur écrit l'altérité dans une perspective manichéenne. Nous parlerons des personnages de langue anglaise en portant une attention particulière à Allan Finlay, figure fortement empreinte de pathos, à mi-chemin entre le Survenant et le Diable des contes traditionnels canadiens-français. Nous parlerons aussi de la définition groulxienne de la race et nous tenterons d'éclaircir les motifs qui ont poussé l'abbé Groulx à mettre en scène la Reconquête d'un territoire mythologique vaste qui tire ses fondements dans une réalité historique que l'auteur, par l'intermédiaire de la fiction, tente de reconstruire d'une manière pacifique et conforme à la philosophie religieuse qui ponctuent l'ensemble de son œuvre et de sa carrière.

Le troisième chapitre se centrera sur la polémique entre Groulx et Harvey. Nous baserons notre documentation sur des extraits du *Journal* (1937-1946) dont Harvey était rédacteur en chef, ainsi que sur certains écrits intimes tels que les *Mémoires* de l'abbé Groulx et, surtout, sur la correspondance inédite entre les deux auteurs. Nous baserons notre analyse sur une conception de la polémique en tant que principe sociétal qui articule et pense nos discours et nos convictions²², principe qui forme un point de jonction entre les deux courants de pensée des auteurs du corpus. Il faut rappeler l'attitude d'abord admirative de Harvey envers l'abbé Groulx alors que ce dernier tentait d'obtenir son appui afin d'intégrer la Société Royale du Canada, pour pouvoir constater le changement radical qui s'opère soudainement en 1936. En effet, peu de temps après que la candidature de Harvey eut été refusée pour la deuxième fois, l'abbé Groulx commence à être régulièrement ridiculisé dans les pages du *Journal*. Cette fixation de la part de Harvey allait d'ailleurs durer pendant plusieurs années. En nous appuyant sur les travaux de Guildo Rousseau et de Félix-Antoine Savard, nous verrons comment les deux hommes sont devenus publiquement des ennemis idéologiques pendant la décennie 1930-1940. Il sera question des répercussions occasionnées par l'individualité

²² Dominique Garand, *La griffe du polémique. Le conflit entre les Régionalistes et les Exotiques, essai*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 235 p.

des auteurs sur les deux fictions du corpus. Enfin, le dernier volet du troisième chapitre sera consacré au contenu théorique qui unit les auteurs et leurs œuvres respectives. Nous verrons en quoi, bien que les deux romans semblent véhiculer des visions opposées du rapport de la nation canadienne-française à l'Autre –plus précisément à la France et à l'Amérique –ils se rejoignent sur le plan du rapport au passé. En d'autres termes, c'est le *malaise devant l'origine* dont parle Dominique Garand²³ qui unit les deux auteurs dans un rapport décalé à soi et à l'autre. Figée dans le stéréotype, la société canadienne-française est, comme le suggère Louis Hartz²⁴, fragmentée par sa propre histoire, par l'isolement culturel et géographique entraîné par la Conquête de 1760 et par le sentiment d'abandon qu'elle a engendré. Cette brisure originelle engendre une vision altérée de l'Autre qui se répercute dans la mythologie collective et dans la littérature canadiennes-françaises

²³ Dominique Garand, *Accès d'origine, ou, Pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron*. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 450 p.

²⁴ Louis Hartz, *Les enfants de l'Europe. Essais historiques sur les États-Unis, l'Amérique latine, l'Afrique du Sud, le Canada et l'Australie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit "Frontière ouverte" », 1968, 325 p.

CHAPITRE I

LA CENSURE ET L'INDIFFÉRENCE

*Casé à quarante-trois ans, chef de bureau à médiocre
salaire, condamné au rôle de sourd, muet et aveugle,
jusqu'à l'âge d'une maigre pension de retraite! Tel était
mon sort. Par ce bel enterrement, les dieux du jour
protégeaient la pureté de l'Israël français d'Amérique.*

Jean-Charles Harvey, 1966

Pendant la première moitié des années trente, à seulement deux années d'intervalle, sont publiés *Au cap Blomidon* d'Aloné de Lestres alias Lionel Groulx (31 octobre 1932) et *Les Demi-civilisés* (avril 1934) par Jean-Charles Harvey. Ces deux œuvres, que tout oppose fondamentalement, que ce soit sur les plans du style, du ton, de la forme ou encore idéologique, mettent pourtant en scène des personnages et des lieux qui ont pour ancrage la même mythologie. Ce que Lionel Groulx appelle « son divertissement de vacances²⁵ », est présenté dans la presse de l'époque comme étant le deuxième roman de l'auteur de *L'Appel de la race*. Une décennie plus tôt, Groulx avait suscité « une polémique particulièrement acrimonieuse²⁶ » par l'intermédiaire de cette

²⁵ Lionel Groulx, *Au cap Blomidon*, Montréal, Fides, p. 7.

²⁶ Jean-Christian Pleau, « Polémique sur un "mauvais livre" : *L'appel de la race* de Lionel Groulx », *Voix et images*, vol. 28, n° 2 (83), 2003, p. 138.

œuvre publiée sous un anonymat relatif. Le débat entraîné par la publication de ce livre concernait des enjeux identitaires tels que la légitimité du mariage mixte et les droits des minorités francophones au Canada anglais. Aloné de Lestres avait très certainement su attirer l'attention générale du public, transformant la simple mention de son pseudonyme en véritable publicité lorsqu'arriva le moment de publier une nouvelle fiction.

Jean-Charles Harvey, pour sa part, se situe dans un tout autre registre. On ne peut pas dire que *Marcel Faure*, un premier roman à saveur utopique publié en 1922, avait obtenu le succès escompté²⁷. Idéaliste et provocateur, le journaliste a connu des démêlés censoriaux avec presque toutes ses œuvres, notamment avec *L'homme qui va...*, un recueil de nouvelles pourtant louangé²⁸. Ses *Demi-civilisés* furent l'œuvre qui allait à la fois le présenter à la face du monde en tant qu'auteur et lui tailler une place dans la postérité. Oserait-on dire que c'était « l'arbre qui allait cacher la forêt »? Force est néanmoins de constater que, sauf pour les historiens et les chercheurs, il s'inscrit davantage dans l'histoire intellectuelle du Québec en tant que journaliste et polémiste qu'en tant que romancier.

L'édition sur laquelle se penche cette étude n'est pas celle qui fut originalement publiée en 1934. Elle a été définitivement modifiée par Harvey en 1962. En 1934, Harvey avait fait de la dépossession économique issue du colonialisme historique un des axes majeurs de la dénonciation qui alimentent l'ensemble de son roman. Il brosse le portrait d'une société « obsédée par la réussite de ses conquérants pour lesquels elle a conçu une admiration sans bornes; société de vaincus qui cultivent depuis des

²⁷ Nous y reviendrons dans le troisième chapitre de ce mémoire. Harvey, à l'époque où il était encore un disciple de Groulx, lui avait écrit personnellement afin de connaître son avis sur *Marcel Faure*, missive à laquelle l'abbé a d'ailleurs répondu.

²⁸ Pierre Hébert, *La littérature québécoise et les fruits amers de la censure*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 2010, p. 60.

générations la soumission à un régime politique entièrement contrôlé par des mains étrangères²⁹ ». Tout ça pour dire qu'en 1962, ces accusations sont considérablement minimisées parce que Harvey a remis en question sa position par rapport à cet enjeu.

À travers la fiction, qu'est-ce que Groulx et Harvey cherchaient à matérialiser en cette époque troublée? Avant de se pencher davantage sur les portraits des auteurs et de leurs œuvres, il semble pertinent de souligner que la société qui les voit naître est la même. Plus encore, le lectorat restreint par le contexte socio-historique rapproche les deux œuvres et soumet leurs lecteurs à une esthétique du langage ainsi qu'à des codes et à des *horizons d'attente* similaires. En bref, les lecteurs d'*Au cap Blomidon* ont fort possiblement lu *Les Demi-civilisés* et vice-versa. Les enjeux véhiculés par le roman à thèse de Groulx – la sensibilisation des Canadiens français aux injustices historiques vécues par des communautés hors Québec avec lesquelles ils partagent des racines communes, par exemple – correspondent à une expérience esthétique qui ne va pas à l'encontre de l'essence du roman de Harvey. Jauss précise que l'expérience esthétique est:

[...] aussi bien libération de quelque chose que libération *pour* quelque chose, ainsi qu'il ressort déjà de la théorie aristotélicienne de la *catharsis*. L'identification à un destin imaginaire³⁰, que la tragédie requiert du spectateur, libère celui-ci des intérêts pratiques et des complications affectives de sa vie, pour déclencher la terreur et la pitié, affects d'autant plus purs qu'ils sont éveillés par l'imaginaire de la tragédie. Ces affects à leur tour conditionnent l'identification avec le héros; ils doivent amener le spectateur par l'émotion tragique à la souhaitable maîtrise de ses états

²⁹ Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II : 1900-1939*, Montréal, Fides, 1980, p. 346.

³⁰ Nous soulignons l'emploi de ce terme.

d'âme et à reconnaître ainsi ce qu'il y a d'exemplaire dans l'action des personnages sur la scène.³¹

L'identification à un destin imaginaire pourrait-elle, ici, prendre la forme d'une identification à un *passé* imaginaire? Avant d'analyser les réceptions des œuvres, penchons-nous un instant sur l'*ambiance* qui y règne.

En effet, la manière dont les deux auteurs présentent l'identité s'inscrit tout à fait dans l'idéologie des années trente, cette « décennie-critique » de la littérature québécoise, pour reprendre les mots de Daniel Chartier, « épilogue du régionalisme, achèvement de la mise en place d'un appareil critique, mais aussi derniers moments de lourdes contraintes qui épuisaient les écrivains et les romanciers ». Plus encore, leur manière d'idéaliser le passé des francophones d'Amérique afin de l'inscrire dans le récit et ainsi l'intégrer à leurs mythes personnels respectifs correspond, elle aussi, à une expérience esthétique qui s'inscrit dans un mouvement dont les œuvres les plus marquantes allaient constituer le fondement de la littérature québécoise contemporaine. Toujours selon Chartier :

L'étude des critiques qu'on suscitait les plus importants romans de la période révèle que l'ensemble des textes critiques qui sont publiés au moment de la sortie d'une œuvre littéraire forme un système. Celui-ci est déterminé par deux principes complémentaires d'accumulation et de concurrence des discours. Ce processus critique, qui se réalise entre le moment où paraît une œuvre littéraire et le moment où elle intègre le discours d'histoire littéraire, en conduit par ailleurs la survie ou l'oubli.³²

En nous inspirant de la méthodologie de l'auteur de la thèse de doctorat dont est tiré cet extrait, nous utiliserons les discours de la réception des œuvres du corpus afin d'en tirer nos propres conclusions. L'idée est d'analyser en quoi les réactions des lecteurs

³¹ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1978, p. 143.

³² Daniel Chartier, *op. cit.*, p. iii.

de l'époque dévoilent ou non la complexité du rapport de l'identité à l'altérité. D'un côté, l'acceptation quasi-tacite d'*Au cap Blomidon* qui a plongé l'œuvre dans un oubli relatif alors que le scandale des *Demi-civilisés*, roman qui marque la fin de la censure au Québec, l'a transformé en bestseller réédité à trois reprises.

2.1 Le Même et l'Autre

Si l'identité et l'altérité sont indissociables, la question de la représentation de l'Autre dans les romans de Groulx et de Harvey est intéressante parce qu'elle permet une vision globalisante d'un corpus constitué de deux œuvres que tout semble opposer. Issues du même contexte socio-culturel, les œuvres trahissent, à travers leurs personnages et leurs séquences descriptives, une vision stéréotypée de l'*étranger*. Par *étranger*, nous entendons ici tout ce qui échappe au sentiment d'appartenance qui est propre au phénomène d'identification. Chez Groulx, par exemple, les origines françaises du personnage principal occupent une grande importance dans la mise en place de l'intrigue du récit. Jean Bérubé, personnage principal du roman, est un garçon des Laurentides dont les ancêtres acadiens furent dépossédés de leurs terres par l'Empire britannique en 1755. Chez Harvey, le narrateur au *je* entame le récit en mentionnant le caractère hybride de son identité culturelle : « Je me nomme Max Hubert. Mon sang est un mélange de normand, de highlander, de marseillais et de sauvage ».

L'importance du *je* est cruciale dans l'œuvre de Harvey puisqu'elle représente aussi le « nous » en opposition au « eux », c'est-à-dire que l'auteur utilise la marginalisation pour mettre en relief certaines tensions inhérentes au climat politique de son époque. Le personnage principal, par exemple, mène une véritable quête existentielle dans laquelle il doit véhiculer des valeurs non-conformistes à un peuple – son peuple – qu'il juge ignorant, bâillonné... et inférieur. Ce qui est intéressant ici, c'est de se demander par rapport à qui, précisément, Harvey juge la société canadienne-

française arriérée. Il semble en effet mépriser la plupart des nations colonisées³³. Ainsi, Max Hubert s'oppose au Canada français, et le Canada français est présenté en opposition au reste de la société occidentale. Malgré le désir visiblement viscéral de démanteler certains construits sociaux, il existe néanmoins, dans *Les Demi-civilisés*, une tension paradoxale entre cette intention de rupture et la construction culturelle sur laquelle se base le récit, construction qui reste un amalgame de stéréotypes issus de l'héritage colonial commun à Groulx comme à Harvey. Castillo Durante, dans *Les dépouilles de l'altérité*, aborde la notion de « celui qui n'est pas moi ». Selon lui :

Dans le cadre de nos sociétés marchandes, le visage est frappé de stéréotypie. L'altérité est soumise aux lois du marché : le paraître se substitue à l'être. « Je » est une étiquette. Et si l'on tue l'autre, c'est précisément parce que son visage a été remplacé par un cliché. Les guerres ethniques et le choc des cultures auxquels nous nous confrontons de plus en plus découvrent une altérité celée par le stéréotype. Dans cette économie de la copie, la négativité se constitue en médiation. C'est par la négative que l'autre accède au champ de ma conscience. Autrui se matérialise dans un en-soi et donne lieu à une nature : celui qui n'est pas moi. Dans un contexte de violence extrême, tout ce qui m'est étranger cesse alors d'être humain : le regard de l'autre, la langue de l'autre, le corps de l'autre, la couleur de l'autre, l'odeur de l'autre, le désir de l'autre, les valeurs de l'autre, la culture de l'autre.³⁴

Avant de se plonger dans les univers narratifs des romans respectifs pour tenter d'accéder précisément à ce « champ de la conscience », penchons-nous un instant sur la question elle-même : quels sont les éléments qui font qu'un personnage est conforme au processus d'identification au *héros* dont parle Jauss dans le texte suivant?

On peut prendre le « héros » comme base d'une typologie des modèles d'identification esthétique porteuse d'activité communicationnelle et intégrer ceux-ci en un système qui recouvre le champ de l'expérience esthétique entre les deux pôles de la participation culturelle et de la

³³ Voir page 22

³⁴ Daniel Castillo Durante, *op. cit.*, p. 25.

réflexion esthétique [...]. Ce qui caractérise l'*identification associative* à l'intérieur du jeu, c'est que l'acteur et le spectateur ne sont pas dissociés, que la conscience réceptrice n'est pas en face de l'œuvre, mais que le jeu met chacun en situation de s'exercer³⁵.

En d'autres mots : qu'est-ce qui fait qu'un personnage devient ou non une représentation de l'*extérieur*? Janet Paterson le formule ainsi :

Quelles sont les stratégies discursives opératoires dans la mise en discours de l'altérité? En outre, quels sont les enjeux conceptuels de l'altérité d'un personnage? Un personnage soi-disant « différent » de la norme, que ce soit par la nationalité, la race ou les circonstances sociales est-il nécessairement Autre dans une société donnée? Quelle est, au fond, la base conceptuelle de l'altérité? Réside-t-elle dans le binarisme, à savoir la relation entre deux personnes, ou bien implique-t-elle le rapport d'une personne à une unité plus grande comme celle d'un groupe³⁶?

Ce sont là les questions qui nous intéressent dans la mesure où elles permettent de cibler en quoi l'acceptation ou le refus d'une œuvre par une société telle que la société québécoise des années trente pourrait être liée à la façon de représenter l'Autre et, par la force des choses, de se représenter elle-même dans sa littérature.

2.2 *Les Demi-civilisés, « québécois en diable »?*

Ce roman raconte la vie de Max Hubert, un jeune homme idéaliste et ambitieux qui, après avoir renoncé au sacerdoce, emménage à Québec pour fonder un journal axé sur la liberté d'expression. C'est dans la capitale qu'il rencontre Dorothee, cofondatrice du journal en question, dont il tombe amoureux. Quand le père de cette dernière, un exemple stéréotypé de ce que Harvey entend par « demi-civilisé » s'oppose

³⁵ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1978, p. 164-165.

³⁶ Janet Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, p. 12.

à leur union, Max sombre dans une peine d'amour teintée de débauche. Tout va déjà mal et Dorothée a l'intention de se retirer dans un couvent quand, pour couronner le tout, un collaborateur de Max Hubert publie un article qui choque le clergé et qui menace de mettre un terme à l'existence du journal. Le père de Dorothée meurt, on apprend qu'il était en fait un meurtrier et qu'il n'était pas le père biologique de cette dernière. Le récit se termine par la course chevaleresque du personnage principal vers le couvent où il retrouve Dorothée et la convainc de le suivre pour qu'ils puissent continuer leur idylle.

Guido Rousseau, en 1988, a qualifié les *Demi-civilisés* « d'antiroman du terroir³⁷ ». Or, quand Harvey critique les bourgeois de la vertueuse ville de Québec, c'est avant tout une façon de mettre en perspective l'importance qui est accordée au capital dans une société religieuse et traditionnelle. Il est rédacteur en chef du journal *Le Soleil* quand il décide de publier son deuxième roman, un *best-seller* controversé. Il y en a long à dire sur cette œuvre qui allait rendre son auteur célèbre. S'il serait anachronique de qualifier l'œuvre d'autofictionnelle, il est néanmoins pertinent de mentionner qu'elle demeure fortement inspirée par des éléments biographiques de la vie de son auteur. En écrivant au *je*, Harvey crée un héros qu'il nomme Max Hubert. Intellectuel et libéral, le protagoniste existe dans un univers corrompu par une élite ignare et opprimé par un clergé castrateur. Le choix du terme est ici assumé; Harvey accordait en effet une grande importance à la liberté d'expression et jugeait inadmissible qu'on censure les œuvres faisant la mention de l'amour charnel. Dès les premières pages, le lecteur accompagne le personnage principal dans l'enfance puis dans la vie adulte et, plus précisément, dans les différentes étapes de son ascension sociale.

³⁷ Guido Rousseau, « Introduction » dans Jean-Charles Harvey, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1988, p. 14.

Dans les *Demi-civilisés*, l'histoire d'amour concerne deux personnes non-mariées qui ressentent ouvertement du désir l'une pour l'autre, et l'auteur savait pertinemment qu'il allait frapper un mur. Sans s'attarder sur la chose, songeons un instant au contexte religieux de l'époque pour constater l'érotisme indéniable de ce passage :

À chaque secousse du vent, Dorothée sursautait. Elle regardait sa fenêtre, pensant y revoir les traits de l'aimé, et, très lasse, se laissait retomber sur sa couche. Elle frissonnait et sentait la fièvre l'envahir. Dans un mouvement instinctif, elle toucha ses seins et les trouva brûlants³⁸.

Si l'importance accordée à la sexualité est déjà un motif suffisant pour devenir la cible du courroux d'un clergé contrôlant, que dire de ce passage où il n'est pas seulement mention de la consommation de psychotrope d'un personnage, mais carrément de la méthode nécessaire à l'inhalation de la substance :

Sur un guéridon reposait une lampe à mèche très fine, dont la flamme vacillait au moindre souffle et faisait bouger des ombres sur le mur. À côté, une boîte renfermant une substance pâteuse et de couleur foncée. Puis, une longue aiguille et enfin une pipe à fourneau presque fermé, percé seulement d'un trou du diamètre d'une épingle. - D'ordinaire, on ne fume pas seul. On va chercher un ou deux amis, qui partagent le plaisir. Pour la joie des yeux, on va chercher une femme bien tournée, que l'on fait étendre sur des coussins, dans le milieu de la chambre. C'est plus oriental, Et vous aspirez la « dope » sept ou huit fois. Vous vous arrêtez à intervalles pour jouir de ce qui se passe en vous. Quel bien-être! Votre cerveau est d'une lucidité telle que vous comprenez tout et vous souvenez de tout, que vos idées sortent de vous sans effort, que les mots que vous dites ont plus de sens et de clarté. Votre sensibilité se trouve, à un moment donné, logée entièrement à la fine pointe de votre intelligence. Si vous avez à discuter avec quelqu'un, à ce moment-là, vous êtes fantastique. Tenez, je fais comme ceci.

Il saisit l'aiguille, la plongea dans une substance pâteuse pour en détacher une parcelle qu'il fit grésiller au-dessus de la flamme. L'opium devint

³⁸ Jean-Charles Harvey, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1962, p. 153.

couleur café, bouillonnant. Bouvier le posa vivement sur la pipe, introduisit l'aiguille dans l'étroite ouverture et la retira aussitôt de façon à laisser la substance trouée sur le fourneau. Puis il approcha la pipe de la flamme, qui lécha la pâte précieuse, pendant qu'il aspira profondément. Deux ou trois secondes, il garda, en la savourant bien, la fumée dans ses poumons, puis il expira tranquillement par le nez³⁹.

Harvey était-il conscient de ce que la publication de son roman allait entraîner comme conséquences sur sa carrière et sur sa vie, ou a-t-il, comme ce fut le cas d'Arsène Bessette une vingtaine d'années plus tôt, manqué de lucidité? Dans le livre, néanmoins, c'est à travers le personnage du Français Herman Lillois que l'auteur exprime son fantasme de transgression. En effet, dans *Les Demi-civilisés*, Harvey semble utiliser l'identité d'un personnage originaire de la France comme une sorte d'appel à l'autorité. C'est parce qu'il a accès à une perspective extérieure à la société que Harvey critique que Lillois a l'audace d'exposer sa thèse sur la corruption et l'incohérence entre la richesse du clergé et la simplicité volontaire, idéal véhiculé dans les évangiles par le Christ.

Max Hubert, double de Jean-Charles Harvey, admiratif du courage de son collègue – ils travaillent tous deux pour la revue libérale *Le vingtième siècle* – prévient Lillois des répercussions négatives qu'un article de la sorte pourrait engendrer :

Je fis venir Hermann et lui dit : - Votre article vous attirera des ennuis. Attendez-vous à une levée de boucliers. Votre signature vous vaudra non seulement les injures de toute la presse, mais la fermeture de plusieurs salons de chez nous. Les mères de famille vous voyant, se signeront en disant à leurs enfants : « Voici le diable en personne⁴⁰! »

³⁹ *Ibid.*, p. 147.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 120.

Ainsi, Max Hubert, en tant que Québécois, est conscient du danger que l'audace de ce « français⁴¹ » pourrait encourir. Serait-ce une façon d'attribuer à la Mère patrie cet outrant désir de rétablir les faits en ce qui concerne le rapport entre la foi catholique véritable et l'institution puissante qu'est l'Église au moment de la rédaction? Nous reviendrons sur cette question en abordant plus directement le rapport à la France, un peu plus loin dans ce chapitre.

Le fait est qu'ultimement Max Hubert représente une version conscientisée de l'identité; le personnage méprise et dépeint une vision caricaturale de l'élite bourgeoise de l'entre-deux-guerres pour mieux s'inscrire lui-même dans un stéréotype, c'est-à-dire un jeune intellectuel de droite, conforme à l'image du *self made man*. Est-ce que, parce qu'il se déroule dans la ville de Québec et que le personnage principal aspire à une ascension sociale basée sur le mérite intellectuel et le succès commercial, le roman de Harvey peut être qualifié pour autant « d'antiroman du terroir »? Nous en doutons. En effet, la vision idéalisée de la campagne, la valorisation de la classe paysanne et une certaine critique de l'insalubrité liée à la densité de population des villes sont des éléments qui sont mis en avant dans la première partie du roman, quand Harvey décrit l'enfance et la jeunesse du personnage principal. Sans s'inscrire dans l'esthétique du terroir, il est pertinent de mentionner le sentiment d'appartenance indéniable à la mythologie canadienne-française qui transcende l'ensemble de l'œuvre. Jean-Pierre Thomas désigne cet antagonisme entre ville et campagne comme un « combat que la nature et la culture se livrent par [...] l'entremise [du roman]⁴² ».

⁴¹ Cette orthographe est utilisée par Harvey dans le roman pour mettre en relief l'aspect grossier des Québécois qui traitent Hermann Lillois de « maudit français ».

⁴² Jean-Pierre Thomas, « Essai de mythanalyse de l'imaginaire québécois au XX^e siècle (1916-1945) à partir de textes romanesques représentatifs », thèse de doctorat, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 2003, p. 217.

Il existe un ensemble de tensions, voire de contradictions, en ce qui concerne la manière dont l'identité est présentée dans le texte. Sa complexité est due, en partie, à la forte dimension autobiographique de l'œuvre ainsi qu'aux questionnements personnels de Harvey par rapport au nationalisme pendant les années trente. Gérard Bouchard résume bien la « trajectoire » idéologique de ce dernier dans *La pensée impuissante* :

Jusqu'en 1918 environ, il fut un nationaliste canadien-français des plus traditionnels, comme on en formait alors au Séminaire de Chicoutimi où il avait fait une bonne partie de son cours classique. Il s'ouvrit ensuite à un nationalisme réformateur et modernisant, un peu à la manière d'Errol Bouchette et d'Olivar Asselin. Il se laissa alors séduire par l'idée d'un État canadien-français indépendant. Avec la décennie 1930, il entra dans une période d'hésitation, de désarroi peut-être, flirtant un moment avec le fascisme et le communisme. Il revint à la démocratie puis sa pensée se radicalisa [...]. Dans les dernières années de sa vie, il sembla se réconcilier avec certains aspects de la nation canadienne-française – en train de devenir québécoise – tout en rejetant vivement le néonationalisme et l'idée souverainiste⁴³.

Par souci méthodologique, nous verrons d'abord quelques facettes de la représentation de l'identité dans le roman, c'est-à-dire que nous analyserons d'abord l'axe formé par l'opposition entre l'identité de Max Hubert et celle engendrée par le sentiment d'appartenance nationaliste pour ensuite nous pencher sur la façon dont l'ensemble de la nation est représenté par rapport à *l'extérieur*. Il sera ensuite possible d'aborder plus concrètement la manière dont l'altérité est représentée dans l'œuvre, que ce soit à travers l'américanité ou le rapport à la France.

⁴³ Gérard Bouchard, *La pensée impuissante : échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*. Montréal, Boréal, 2004, p. 175.

2.3 Max Hubert face à la nation

Dans sa thèse de doctorat sur la mythanalyse de l'imaginaire québécois au XX^e siècle, Jean-Pierre Thomas suggère que Max Hubert est, tout comme le sont les étrangers d'ethnie et les étrangers de l'intérieur, une figure de « l'étrangeté ». Selon lui, le protagoniste correspond à un type d'altérité qu'il nomme *étrangeté incarnée*, c'est-à-dire qu'il est *devenu* un étranger en étant exposé à des personnages tels que le vieux Maxime (un ermite athée), Marthe (une célibataire qui couche avec un homme marié), Lady Vagabond (une américaine libertine incognito) et Hermann Lillois, l'auteur français mentionné plus haut. Il est, en quelque sorte, *devenu* étranger à sa nation en s'exposant à l'altérité. Thomas affirme, au début de son chapitre dédié au roman : « [...] dans les *Demi-civilisés*, l'extérieur (ou l'étrangeté, ou l'étranger) investit l'intérieur et entreprend de le rendre étranger à lui-même [...]. L'étranger est un survenant [...] qui change la société, puis repart en la laissant à elle-même, dans son désordre, avec la tâche de tout régler, de réinstaurer l'ordre⁴⁴ ».

Comme nous l'avons brièvement mentionné, le survenant est un mythe quasi-universel, présent dans plusieurs autres cultures sous d'autres noms. Groulx fait de son « vilain » un voyageur et un survenant qui revient périodiquement sur la terre de son père par cycles de sept ans. Harvey, pour sa part, utilise cette figure pour les personnages qui servent de guides initiatiques à Max Hubert. Ce sont eux qui lui permettront de devenir lui-même un étranger à sa propre culture, voire à lui-même, c'est-à-dire à sa propre identité. Paterson aborde ainsi la figure du survenant québécois :

L'Étranger, qui, inattendu, arrive au village, y reste quelques mois et ensuite repart, représente un prototype important de la figure de l'Autre dans le roman québécois. Ce personnage se distingue sensiblement des

⁴⁴ Jean-Pierre Thomas, *op. cit.*, p. 234.

personnages immigrants de nationalités différentes – brésilienne, haïtienne, italienne, etc. – qui viennent s’installer dans un nouveau pays [...]. À la différence de ceux-ci, l’origine de l’étranger qui arrive au village est normalement inconnue et sa personne recèle de nombreux éléments mystérieux. Sa présence aura généralement un impact important sur le groupe de référence, qu’il s’agisse de la famille, de la paroisse ou du village, [...] ses homologues sont l’aventurier, le vagabond et le coureur des bois⁴⁵.

C’est surtout sur Max Hubert, devenu lui-même étranger après s’être marginalisé, que portera notre analyse. Nous nous centrerons donc d’abord sur l’individualité du protagoniste avant d’analyser son rapport complexe à l’identité collective de la société à laquelle il appartient.

Il est vrai que, dans l’œuvre de Harvey, deux esthétiques s’opposent l’une à l’autre : l’idéalisation de la campagne, intrinsèquement liée à l’enfance du personnage principal, et la valorisation du mode de vie urbain, territoire qui représente certes la perte et la corruption, mais aussi l’émancipation et la liberté intellectuelle. Les événements sont présentés chronologiquement, un peu comme si, dans le schéma initiatique du personnage, l’auteur suggérait que la ville donnait la possibilité de s’émanciper ou pas de la mythologie rurale, c’est-à-dire de l’emprise de la religion sur les plans personnel et économique. L’extrait suivant est représentatif puisqu’il montre l’idéalisation de la campagne (toujours avec un érotisme tout à fait typique de Harvey) en opposition à la pression du clergé :

Je me croyais forcé par la fatalité d’entrer dans le sacerdoce. Je n’avais que dix ans, et il m’arrivait de regarder avec une complaisance pleine de remords les belles filles des paysans, dont les jambes, arrondies et durcies par la marche dans les montagnes, troublaient déjà mon imagination. Dans ces moments-là, mon cœur se serrait. Je me révoltais contre le sort qui me

⁴⁵ Janet Paterson, *op. cit.*

vouerait au célibat et m'interdirait à jamais de reposer ma tête sur une épaule féminine⁴⁶.

Enfant, Max regrette de ne pas correspondre à cette vision paysanne et religieuse de son univers. Son désir d'acceptation le pousse néanmoins vers des adultes en marge de la société canadienne-française que l'auteur a textuellement construits comme des figures d'altérité. Qu'ils soient ou non considérés comme des étrangers importe peu puisque, comme le souligne Paterson, le statut ontologique de l'Autre est lié à la question des formes discursives. Plus encore, « [...] se méprendre sur l'essence de ce que représente l'Autre fictif, c'est ignorer la gamme de stratégies discursives opératoires dans sa représentation littéraire. Pour le dire autrement, c'est oublier que tout personnage fictif [...] peut se voir attribuer (ou s'attribuer soi-même) un statut d'altérité⁴⁷. » Les péripéties de Max avec le vieux Maxime et avec Marthe, ainsi que les deuils qui en résultent – Maxime meurt et Marthe disparaît – sont une forme de rite initiatique. Par rite initiatique, nous désignons ici un ensemble de rites et d'enseignements qui marquent un changement profond chez l'individu, qui cherchent à le faire « renaître » et à symboliquement tuer l'enfance et pour amener le novice au monde adulte. En quittant la campagne pour aller vers la ville, Max Hubert devient lui aussi une figure d'altérité puisqu'il a choisi l'érotisme au détriment de la prêtrise et qu'il s'inscrit dans ce que Groulx définirait comme « l'exode rural ».

Avant d'aborder l'américanité et le rapport à la France dans *Les Demi-civilisés*, il est fondamental de s'attarder à la manière dont l'auteur présente la nation canadienne-française et, plus précisément, sa culture et les gens qui à l'époque en forment l'élite.

⁴⁶ Jean-Charles Harvey, *op. cit.*, p. 14-15.

⁴⁷ Janet Paterson, *op. cit.*, p. 17.

2.4 La nation face au monde

Bien que nous hésitions à qualifier *Les Demi-civilisés* « d’antiroman du terroir », l’œuvre n’en reste pas moins un autoportrait de la culture canadienne-française qui s’inscrit dans son époque. Sévère, il l’est dans sa façon de dépeindre l’ignorance crasse de l’élite et de ridiculiser la littérature du terroir que l’auteur juge passéiste. Ici, on décrit le récipiendaire d’un prix d’excellence de littérature québécoise. Le style satyrique et le choix d’opposer littéralement la campagne aux *villes tentaculaires* et de mentionner les alexandrins est assez éloquent :

Ce traité lui avait valu la médaille du lieutenant-gouverneur. Ses divers poèmes sur *Le pont de chez nous*, en trois cent vers de douze pieds, sur *Le sapin de la maison grise*, en trois sonnets successifs, et sur le *Caquetage des poules paternelles* l’avaient fait élire prince des poètes [...]. Deux de ses romans : *Le retour à la terre* et *L’Enfer des villes tentaculaires* lui avaient rapporté chacun [...] mille dollars en prix du gouvernement⁴⁸.

Un peu plus loin, à travers les mots de Dorothée, il remet en question ce même attachement au passé et, plus précisément, à la monarchie française sous Louis XIV, époque idéalisée par le nationalisme canadien-français de l’époque. Ici, la jeune femme déplore le manque de modernité et la désuétude de l’éducation qu’elle a reçue au pensionnat : « Les religieuses, grandes dames, tenaient du dix-septième siècle plutôt que du vingtième. Elles créaient autour de nous une atmosphère de Sévigné et de Fénelon. Elles nous apprenaient à faire à la Maintenon un salut qui ferait éclater de rire toutes les Amériques⁴⁹. »

⁴⁸ Jean-Charles Harvey, *op. cit.*, p. 66.

⁴⁹ Jean-Charles Harvey, *op. cit.*, p. 70.

Néanmoins, dans plusieurs passages, l'esthétique paysanne et la nature sont pour le moins *valorisés* par de longs passages descriptifs faisant l'éloge de la beauté du territoire:

Un soleil comme on n'en voit plus [...] jaillissait, frais, ruisselant, de son bain d'ombre et de sommeil, et versait sur le Saint-Laurent, des flots d'argent, d'or et de pierreries. Nos montagnes, dépouillées de leurs vêtements de couleurs par la nuit, se rhabillaient en frissonnant. Des bouleaux, frappés par le rayon naissant, exhibaient l'éclat de leur peau blonde et rose sous une chevelure jaune clair. Tout près, une perdrix s'envolait [...]. Partout, une odeur de végétaux en décomposition, odeur troublante, que je comparai, plus tard, à celle d'une grande chambre bleue où l'amour venait de passer. Comme c'était bon, tout ça, oui, tout ça qui fut moi à l'âge où j'éprouvais le charme de vivre sans y penser et sans comprendre⁵⁰!

Ici, le champ lexical indéniablement ambigu laisse le lecteur perplexe : « montagnes dépouillées de leurs vêtements [...] se rhabill[ant] en frissonnant », « éclat de la peau blonde et rose », « odeur troublante » que l'auteur compare à celle d'une chambre où « l'amour vient de passer » ... on peine à visualiser un paysage de carte postale! C'est comme si, pour Harvey, ce qu'il y avait de bon dans la nation canadienne-française était sa nature, le charme brut de ses paysages et la simplicité des habitants de la campagne... mais qu'il ne pouvait s'empêcher d'érotiser délibérément ce spectacle qui le ravit.

Chez Groulx, si les descriptions des paysages sont aussi empreintes de symboles et de passion, celles-ci demeurent strictement patriotiques. Faut-il voir dans cette érotisation délibérée de l'esthétique une tentative de provocation de la part de Harvey? Chose certaine, le paysage est ici récupéré par une idéologie qui n'est pas celle du terroir. Quoi qu'il en soit, dans la temporalité du récit, le passage que nous venons de citer parle d'un état d'esprit que le jeune Max avait expérimenté *avant* le rite initiatique

⁵⁰ *Ibid.*, p. 15.

qui allait le transformer en adulte, c'est-à-dire la mort du vieux Maxime suivie d'une ellipse puis du départ vers la ville. L'importance d'une telle séquence descriptive n'est donc pas sans importance si l'on s'intéresse à la manière dont Harvey perçoit ceux qui *habitent* cet espace. Malgré son désir visible de dénoncer et de provoquer, c'est la ville que Harvey vise et non la campagne rurale à laquelle il semble attaché. Plus loin dans le récit, Max Hubert se fait accuser dans une soirée mondaine de ne « pas aimer sa race » et de cracher sur son histoire, ce à quoi il répond :

Je dis qu'il ne faut pas y chercher son unique titre de gloire. Une histoire non soutenue par les vivants est un stigmaté et non un honneur, parce qu'elle marque une déchéance. Cette réserve faite, j'admire autant, et plus que vous peut-être, les hommes qui ont fait ce pays. Je n'aime guère, il est vrai, les personnages de vitrail et de pèlerinage que nous créent nos manuels, mais j'ai un culte pour nos découvreurs et nos aventuriers, pour nos pionniers qui, le fusil à la main, frôlant toujours la mort, défrichaient les terres qui ont nourri nos pères; pour les coureurs des bois, grands bohêmes de la nature, allant vers l'infini comme des poètes de génie; pour ces imaginatifs puissants que le rêve conduisait à la fondation d'un empire⁵¹.

Le champ lexical du héros conquérant laisse peu de place au doute en ce qui concerne la place accordée aux premiers colons français par Harvey dans l'histoire nationale. Toutefois, le passage le plus éloquent reste celui, vers la fin du récit, où Max ressent le besoin de revoir la vieille maison de ses ancêtres. La maison représente clairement une analogie : celle des *racines*, celle des origines d'un peuple avant sa *déchéance*. Plus surprenant encore, on croirait lire la prose de l'abbé Groulx en voyant apparaître les mots « sang étranger » en opposition à « quatre générations d'honnêtes gens ». Le thème de la légitimité du territoire aux descendants des ancêtres semble ici être adopté par Harvey autant que par Groulx. De plus, la description du paysage y occupe une

⁵¹ *Ibid.*, p. 128.

telle importance que l'auteur va jusqu'à faire parler les vieux meubles, accordant ainsi au passé une voix active tout en amplifiant le pathétisme de la scène :

L'air des montagnes! Qu'il fait bon de le respirer! La voici, la petite maison de grand-père! Elle se dresse encore joliment sur le sommet qui surplombe le fleuve salé. Elle était faite pour être là, cette maison. On la voyait de partout. Elle luisait au soleil, dans sa blancheur de chaux [...]. Elle n'avait rien à cacher, car tout en elle était pur. Elle a bien changé. Je l'avais vue pleine de garçons et de filles; ils sont tous partis. L'étranger qui a acheté la terre n'a pas cru devoir habiter cette demeure où purent naître, vivre et mourir quatre générations d'honnêtes gens. J'aime autant le voir vide, ce foyer sacré, que d'y rencontrer du sang étranger [...]⁵².

Il n'est pas précisé de quel « type » d'étranger il s'agit, lorsqu'on désigne le propriétaire de la terre qui n'a pas cru bon d'habiter la maison. Chose certaine, un rapport de domination est impliqué dans la relation avec l'étranger puisque les ancêtres de Max ont été dépossédés de leur patrimoine par quelqu'un qui ne daigne pas occuper l'espace imprégné par la nostalgie de Max Hubert.

Max entre donc dans la maison abandonnée en enlevant les planches qui en couvrent les volets. Il s'ensuit une longue description de ce que la pièce avait jadis contenu, c'est-à-dire des grands-parents au fourneau, des chambres à l'étage dont celle où son père était décédé lorsqu'il était très jeune. Il décrit aussi une pièce couverte de « beaux tapis de laine fabriqués à la maison » pour ensuite qualifier l'ensemble des pièces de la maison de *nécropole*. Arrivé au grenier, le narrateur affirme avoir eu l'impression que :

[...] tous ces chers débris reprenaient vie, se réveillaient d'un long sommeil et [le] suivaient. Oui, toute cette maison devint vivante.

- J'ai gardé le pain qui t'a nourri, disait la huche. Ne me quitte pas! Ne me quitte pas!

⁵² *Ibid.*, p. 139.

- J'ai filé la laine qui t'habilla quand tu étais grand comme ça. Pourquoi rougirais-tu de moi? [...]
- Je suis le bon blé que l'on coupait à la faucille.
- Je suis le petit lit bien chaud où tu dormais sur les coussins de paille qui sentait bon⁵³.

En faisant parler les éléments du décor, Harvey permet au passé et au présent de s'affronter directement. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'un passé à connotation négative et passéiste, mais plutôt de fantômes issus d'une enfance idéalisée. En effet, à ce moment du récit – presque à la toute fin – Max Hubert croit avoir perdu l'amour de sa vie et, sortant à peine d'une déprime qu'il a tenté de noyer dans la débauche, il ressent le besoin de renouer avec le moment de sa vie qu'il considère comme « pure ». C'est en réalité avec sa conscience qu'il dialogue par l'entremise du champêtre stéréotype de la campagne agricole.

En somme, la narration au *je*, la structure très proche de l'autofiction et les opinions énoncées par le personnage de Max Hubert nous poussent à supposer l'analogie suivante : Harvey, comme Groulx, a intériorisé une partie du mythe originel⁵⁴ canadien-français afin de l'intégrer à son identité, à sa littérature. Toutefois, contrairement à l'abbé Groulx, Harvey refuse catégoriquement certains aspects de la pensée nationaliste, et plus particulièrement de la pensée nationaliste conservatrice, qu'il juge peu compatibles avec sa vision libérale et idéalisée de la liberté. Ces contradictions profondes sur le plan identitaire ont bien évidemment des conséquences directes sur le regard que l'auteur porte sur l'altérité tout au long du récit. En effet, le roman de Harvey n'échappe pas à son époque et, comme l'affirme avec raison Gérard Bouchard, dans la vision de l'identité propre à cette période de l'histoire québécoise, « l'inquiétude de la survivance mobilise toute l'attention sur l'ethnie. L'économie

⁵³ *Ibid.*, p. 141.

⁵⁴ Pour plus de précisions sur le concept de *mythe fondateur*, voir le chapitre d'introduction de *La pensée impuissante* de Gérard Bouchard.

industrielle y tient un rôle subsidiaire, comme forme dérivée de l'agriculture et appelée à en fortifier les bases. De même, sauf exceptions, la ville est le prolongement restreint de la paroisse rurale, dont elle ne s'affranchit pas vraiment⁵⁵. »

2.5 D'Amérique et de France

Dans le Québec des années 1930, les changements qui bouleversent la société sur les plans économique (on se relève à peine de la crise de 1929) et socio-politique (la montée des fascismes en Europe, l'exode rural et l'émigration de plusieurs Canadiens français vers les États-Unis et l'Ouest du Canada) ont aussi un impact sur la façon dont on perçoit l'*extérieur*. Par exemple, l'antisémitisme et la xénophobie qui sont intrinsèquement liés aux horreurs de la Deuxième Guerre mondiale n'ont pas épargné la sphère politique montréalaise de l'époque. En effet, à cette même époque qui a vu le parti libéral de Louis-Alexandre Taschereau prendre le pouvoir, on voit également poindre des groupuscules fascistes. Le plus connu était le Parti National social chrétien dont le chef, Adrien Arcand, était réputé pour son antisémitisme et ses prises de position fascistes⁵⁶ que lui et son groupe d'obédience nazie publiaient dans *Le Fasciste canadien*⁵⁷ (1935 à 1938).

Néanmoins, comme nous l'avons mentionné précédemment, pour Harvey, pour Groulx et pour d'autres de leurs contemporains, les principales figures d'altérité sont celles qui sont directement liées à des enjeux identitaires et à la survie de la nation, c'est-à-dire à la langue, à la religion et à la domination économique et/ou culturelle. Ce sont donc surtout les figures stéréotypées de l'Anglais et du Français qui serviront, chez

⁵⁵ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 49.

⁵⁶ Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec, tome 4 : 1896 à 1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 1997, p. 212.

⁵⁷ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930, tome II*, Montréal, Boréal, 1989, p. 121.

Harvey comme chez Groulx, à illustrer toute la complexité du rapport à la mère-patrie et à l'américanité du Québec des années 1930. Sur le « piège » que constituent ces représentations figées de l'autre, Castillo Durante affirme qu'en Occident :

[...] toute approche de l'autre passe par un appareil métaphysique qui, depuis Platon, enferme cette problématique dans un cercle vicieux : impossible de parler de l'autre sans, en même temps, l'enfermer dans les limites d'une représentation qui le chosifie. Les mécanismes à l'origine de cette pétrification sont multiples. On peut néanmoins en étudier les plus importants en fonction des différentes approches de l'altérité. Leur dénominateur commun est que l'autre doit se transformer en dépouille afin de pouvoir avoir accès à la représentation de sa différence. Non seulement, en effet, l'autre y laisse sa peau, mais en outre elle est représentée comme signe exclusif d'identité ; le cliché selon lequel le seul Indien bon est l'Indien mort prend ici tout son sens. La métaphysique dans son rapport à l'autre, que ce soit l'autre sexe, l'autre race, l'autre langue, l'autre culture, instrumentalise autrui au point de lui faire perdre toute forme d'anonymat. Nommé et classé, l'autre se transforme en objet d'étude⁵⁸.

Nous aborderons donc, par l'intermédiaire des personnages de Kathleen Ross alias « Little Lady Vagabond » et d'Hermann Lillois, les stéréotypes qui dans le roman sont en quelque sorte des outils qui permettent à l'auteur de contextualiser sa propre culture face à l'Amérique et dans la francophonie.

C'est à travers les traits d'une jeune femme blanche et riche que Harvey choisit d'introduire la perspective états-unienne de la société québécoise. Il est pertinent, avant de passer à l'extrait qui suit, de garder en tête que l'histoire se déroule en pleine Prohibition. La présence de touristes américains en quête de plaisirs sensoriels était donc chose courante. Harvey présente d'abord les Américains en général *avant* d'introduire le personnage de Little Lady Vagabond.

Des Américaines et des Américains, déjà gris, faisaient sauter à grand bruit des bouchons de champagne. Quand ça pétait pas assez à leur gré, ils

⁵⁸ Daniel Castillo Durante, *op. cit.*, p. 19.

complétaient le concert avec leur bouche. On entendait un peu partout : « Champéégne! Champéégne! » Ces gens ne savaient pas boire. Ils ne dégustaient pas, ils ingurgitaient. Un grand paillasse bostonais monta sur une table, au milieu des plats – affaire d’habitude –, débita un inintelligible réquisitoire contre l’abus des boissons fortes et hurla : « Hurrah for prohibition! » Illustrant la théorie par l’exemple, il absorba une dernière rasade et croula en bas de la table, au milieu des argenteries et des porcelaines cassées⁵⁹.

Ce portrait plus ou moins flatteur des Américains qui ne savent pas boire n’est pas choquant dans la mesure où on le recontextualise avec l’époque pour mieux constater qu’en effet, les établissements nocturnes de la ville de Québec devaient recevoir leur lot d’Américains qui voyageaient au Canada précisément pour cette raison et cherchaient à passer des soirées arrosées sans craindre la loi. Toutefois, le fait de préciser que le « grand paillasse » soit originaire de Boston peut porter à confusion en ce qui concerne la bonne foi de l’auteur. Nous nous permettons également de nous demander si ce portrait péjoratif des Américains ne serait pas dû au contraste entre les mœurs libérales américaines et une société québécoise où la retenue catholique prédomine? Un peu plus loin, la première réplique de Kathleen Ross :

- Vous ne voyez donc pas que nous brûlons, mon copain et moi, de nous joindre à vous? Vous allez rire. Je commence à voir tourner les tables, le monde, le plafond, tout. Comme c’est drôle, le vin français! Tout à l’heure, nous allons faire l’amour à la française, vous savez. Quand on prend du vin, c’est Paris qui entre dans le sang⁶⁰!

Il est clair ici que le français dont parle la jeune femme est celui de la France et non celui du Québec. Il semble y avoir une confusion au niveau de ce que les Américains perçoivent de la culture québécoise. S’il est logique que des touristes états-uniens viennent boire au Canada-français pour des raisons pratiques, il est étrange que ce soit dans le but de vivre « l’expérience parisienne ». Sans doute Harvey voulait-il souligner

⁵⁹ Jean-Charles Harvey, *op. cit.*, p. 72-73.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 73.

le peu d'intérêt pour la culture québécoise que montrent les Américains? Ajoutons que cette confusion entre la France et le Québec est encore bien perceptible lorsqu'on s'intéresse aux représentations des Québécois.e.s dans les séries télé ou les films américains⁶¹. Quoi qu'il en soit, continuons l'extrait :

Les présentations se firent : nous apprîmes que l'étrangère s'appelait Kathleen Ross, et son compagnon, Jack Murphy.

- On m'appelle aussi « Little Lady Vagabond », dit Kathleen, à cause de mes voyages.
Jack ne disait rien, se contentant de regarder, dans un hébètement mêlé d'admiration, les deux femmes assises à mes côtés. Après quelques minutes de silence, il murmura simplement :
- Lucky Frenchman! Lucky Frenchman⁶²!

Ce rapport pour le moins confus entre l'identité canadienne-française et la langue que le Québec partage avec la France serait dû à un sentiment d'abandon collectif en lien avec la Conquête, du sentiment que « la Cession de 1963 a brisé le sort du Canada français⁶³ ». Cette rancune unilatérale envers la mère-patrie est mêlée à une idéalisation de la France de Louis XIV, celle dont sont issus les sacro-saints coureurs des bois, qui forment la souche du mythe originel. Le résultat, chez Harvey, se traduit par une mise en perspective de cette dualité à travers le regard de l'*Amérique*. Ainsi, à travers le regard stéréotypé d'une Américaine originaire de cette nation voisine de laquelle on tente violemment de se dissocier le plus possible pour pouvoir se rapprocher d'une France fictive qui n'existe plus depuis des siècles, peut-être est-il possible de confondre

⁶¹ Dans *Mad men* (2007-2015), le personnage de Megan Calvet représente très mal le Montréal des années 1960. En effet, bien qu'interprétée par une actrice québécoise, le personnage est peu crédible. Les références au Québec sont peu pertinentes, les parents de Megan ont des accents britanniques et belges; enfin, une jeune femme de 25 ans en 1965 a plus de chance de s'appeler « Pierrette Beauchamp » que « Megan Calvet ».

⁶² *Ibid.*

⁶³ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 56.

un *Frenchman* et un Québécois, de se dire que le vin est un vin parisien et de se convaincre qu'on « fait l'amour à la française » dans la ville de Québec?

Ce malaise par rapport à l'américanité est abordé par Bouchard, qui soutient qu'elle est un symptôme d'un concept qu'il nomme *la pensée utopique*, c'est-à-dire qu'elle n'est pas fonctionnelle comme idéal de société et qu'elle est surtout ancrée dans une mythologie qui tient peu compte des facteurs concrets qui ponctuent la réalité et le présent. Ainsi, contrairement aux Américains qui se sont « livrés à fond dans la mythologie exaltée des ruptures dans le Nouveau-Monde [et] dans la fièvre des recommencements⁶⁴ », les intellectuels canadiens-français des années trente avaient plutôt un désir latent de « *re-commencer*, réparer une fracture, reconstruire une collectivité sur les marges d'un Nouveau-Monde qui leur avait échappé⁶⁵ ». De plus, tout porte à croire qu'en dépit du statut de sa propre nation, qu'il semble considérer inférieure sur plusieurs plans, Harvey n'hésite pas à utiliser le stéréotype raciste pour se comparer, sur le plan colonial, à l'Angleterre et aux États-Unis. En effet, quand on lui demande pourquoi son histoire ne lui suffit pas, Max Hubert répond :

Nous en parlons trop, de notre histoire. Nous imitons les Hindous qui, arriérés, crasseux, miteux et ignorants, s'efforcent, par la lecture de vieux textes, de se persuader qu'ils valent les Européens qui les dominent et les bottent au derrière. Devant les Anglais et les Américains, qui nous dépassent par l'action, la fortune, les arts et la science (...), nous allons nous cacher sous notre histoire comme des marmots humiliés sous la jupe de leur mère⁶⁶.

Chez Harvey, la diabolisation de cette Amérique se répète lorsque l'identité de *Lady Vagabond* est dévoilée par un livre que la journaliste incognito écrit – en anglais, bien entendu – sur l'élite Québécoise. Pour Castillo Durante, « dans la perspective de

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Jean-Charles Harvey, *op. cit.*, p. 127.

la critique postcoloniale, le sujet qui a été colonisé, et auquel on a imposé une langue, demeure pour ainsi dire assujetti à un vide créé en lui par l'interpellation de l'outil qui communique le pouvoir du maître⁶⁷. » Séduisant impunément un bourgeois afin de s'immiscer dans une soirée orgiaque pour pouvoir ensuite en divulguer les détails les plus humiliants, la jeune femme se fait ainsi la dénonciatrice de la vulgarité de l'élite canadienne-française que Harvey désigne comme étant des *Demi-civilisés*. La diabolisation, toutefois, ne réside pas dans l'acte de dénonciation de la perversité des bourgeois de Québec puisque l'ensemble de l'œuvre repose sur ce principe. Ce qui fait de Kathleen Ross un personnage négatif, c'est son hypocrisie et le fait qu'elle se cache derrière son statut d'étrangère pour parvenir à ses fins.

Le rapport à la France est, lui aussi, représenté par l'intermédiaire du personnage-stéréotype. Fait intéressant, Hermann Lillois est celui qui accomplit cette étrange prophétie de la censure que Jean-Charles Harvey intègre à ce roman qui allait le condamner au même sort que son protagoniste pamphlétaire. Ainsi, Harvey se dépeint dans Max Hubert, bien sûr, sur le plan autobiographique, mais se reflète dans les gestes qu'ose poser Hermann Lillois. Peut-être que le Canada français avait, aux yeux de l'auteur, besoin d'une aide *extérieure* pour le sortir de cet enlèvement clérical et de cette oppression. Comme le souligne à juste titre Castillo Durante, « l'élément qui déclenche la relation, c'est la diversité. Qu'on le reconnaisse ou non, toute quête vers l'autre présuppose une incomplétude à l'origine. Ce sentiment d'inachèvement, consubstantiel à la nature humaine, révèle l'existence de l'autre comme une exigence de complémentarité⁶⁸. » Sans Hermann Lillois, Max Hubert est-il idéologiquement incomplet?

⁶⁷ Daniel Castillo Durante, *op. cit.*, p. 36.

⁶⁸ *Ibid.*

Dans le récit, la revue le *Vingtième Siècle*, dont Max Hubert est le rédacteur en chef, publie l'article d'Hermann Lillois qui a pour sujet l'opulence du clergé et le caractère fondamentalement conflictuel de la richesse de l'Église si l'on se fie à la simplicité volontaire prônée dans les évangiles. Comme le mentionne Jean-Pierre Thomas, « Lillois, par sa nationalité étrangère et par l'effet catalyseur de dissension qui marque ses actions, constituera un parfait bouc émissaire lorsque viendra le moment de régler des comptes dans cette société rétrograde⁶⁹. » En effet, Max Hubert se justifie avant de paraphraser les dires du Français : « Cette prose avait échappé à ma censure, et je la voyais irrémédiablement lancée aux quatre coins du pays.⁷⁰ » Le résumé de « Pas une pierre où reposer sa tête », l'article paru dans le *Vingtième Siècle*, va comme suit :

Hermann parlait d'abord, avec amour et vénération, du Christ, pauvre parmi les pauvres, couchant à la belle étoile sur le sable de la Judée, vêtu d'une robe grossière, mangeant des miettes de la table des riches, marchant, maigre, pâle et blond, dans un remous de misérables, de puants, de contagieux, d'esclaves, de lépreux, de quémandeurs et de grognards, enseignant le royaume de Dieu par l'humilité, la résignation et l'espérance, [...] bénissant la femme adultère et le publicain, maudissant les hypocrites interprètes de la loi et de la lettre qui tue, les formalistes, les conventionnels, les exploiters de préjugés et de superstitions. Ce Christ apparaissait sensible et doux comme une femme, fort et terrible comme un lion, divin plus que tous les saints, humain de tout ce qui fait l'homme, avec son composé de faiblesse, de crainte, d'héroïsme et de terreur devant la mort, humain depuis les pleurs sur la tombe de l'ami Lazare jusqu'au cri suprême : « Pourquoi m'avez-vous abandonné? ». Franchissant d'un bond les époques historiques, Hermann se demandait quel serait le Christ du vingtième siècle avec des temples magnifiques bâtis par l'argent des gueux sous la peur de l'enfer; avec des biens immenses cotés par la haute finance [...]; avec un monopole sur les connaissances, les écoles, les institutions; avec le confort, le luxe et l'opulence édifiés avec la dîme du paysan ou du pêcheur; avec la triple alliance du capital, du pouvoir civil et des choses saintes; avec l'autocratie du dogme étouffant toute pensée libre et ne reculant pas devant la ruine

⁶⁹ Jean-Pierre Thomas, *op.cit.*, p. 232.

⁷⁰ Jean Charles Harvey, *op. cit.*, p. 118.

voulue de pauvres diables coupable seulement d'avoir osé crier des vérités qui bouillonnaient en eux [...]; avec le silence servile d'un peuple habitué à plier l'échine... Que serait-il, le bon Jésus des publicains et des mendiants, avec tant de biens⁷¹?

On constate ici une critique honnête de l'absence de cohérence entre les privilèges accordés à un clergé privilégié et la simplicité volontaire de Jésus-Christ. Ce qui nous intéresse, c'est surtout le fait que Harvey ait décidé de révéler cette « vérité » à travers les mots d'un personnage originaire de la France plutôt que de faire de son personnage principal/alter ego un justicier et un dénonciateur. Marginal, Max Hubert l'est certes, mais qu'en est-il de sa capacité de transgresser un code de conduite typiquement canadien-français dans le but de dénoncer une injustice? L'auteur semble préférer le symbolisme qu'évoque la France pour le Québec et l'utiliser, pour reprendre les termes de René Girard, comme bouc émissaire.

2.6 Réception

La censure du cardinal Villeneuve a transformé *Les Demi-civilisés* en fruit défendu et en best-seller. En effet, comme nous le dit Daniel Chartier, « la censure épiscopale n'est pas reprise dans le diocèse de Montréal, ce qui permet à l'éditeur de profiter de la mise à l'Index pour faire du roman un succès de scandale⁷² ».

Cette censure sensationnaliste fait aussi en sorte que le roman a fait l'objet de très peu de réactions officielles dans la presse de l'époque – en vérité, pas plus de cinq! – et l'article le plus éloquent reste celui de Berthelot Brunet, publié dans *L'Ordre*, le 24 avril 1934⁷³; il a pour titre : « Quand Québec se dessale ». Il s'agit d'une réelle critique sur les plans du style, du ton et de la structure narratologique de l'œuvre. Il est étonnant

⁷¹ *Ibid.*, p. 119.

⁷² Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 195.

⁷³ *L'Ordre*, 24 avril 1934, p. 4.

que Brunet compare Harvey à Grignon, dans la mesure où leurs styles divergent énormément sur la forme autant que sur le fond, mais c'est néanmoins dans leur grandiloquence que Brunet les réunit. Le critique littéraire de *L'Ordre* déplore la tendance canadienne-française à exagérer le vocabulaire, les séquences descriptives et la structure narrative. Il sous-entend que certains écrivains québécois tentent d'imiter le style français, sans succès. Brunet suggère ensuite que *Les Demi-civilisés* ne soit pas un roman mais plutôt un recueil de thèses, de conversations et de rêves. Élégamment, il rajoute : « M. Harvey a l'art onirique⁷⁴. », en référence à Sigmund Freud.

Brunet résume l'intrigue puis ajoute : « et dire que ce roman se passe dans la vertueuse ville de Québec! ». Il mentionne ensuite à quel point il est selon lui difficile de faire la critique de la littérature québécoise qu'il appelle *littérature de chez nous*. Contrairement aux critiques d'*Au cap Blomidon*, il semble plutôt objectif et beaucoup moins biaisé que les auteurs des articles du *Devoir* dans la mesure où il traite *Les Demi-civilisés* comme il traiterait n'importe quelle œuvre qui ne serait pas québécoise.

Il mentionne la nationalité de l'Américaine qui séduit le ministre afin de rapporter leur histoire de débauche dans un article de presse américaine. Il semble que le critique n'ait retenu que la perspective d'une histoire qui se déroule à Québec soit relatée par une Américaine à des lecteurs états-uniens. L'article se termine sur une note ironique : « Et Max se fait rouler d'une façon qui m'a plu⁷⁵. »

Il rajoute :

Ce qui m'a le plus ravi, dans les *Demi-civilisés*, c'est le ton. Harvey attrape avec un bonheur incroyable la forme de plaisanterie de chez nous. C'est lourd et c'est bête au point que c'en est drôle : un personnage dit, par exemple : « Je ne conçois pas qu'un homme bien se résume à l'intimité d'une

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

personne qui sent la moutonne ». Voilà de la couleur locale où je ne m’y connais pas. Une autre trace des petits portraits : « Tiens, voici le député Brisefer. C’est lui qui, recevant d’Europe une copie de la Vénus de Milo, poursuit la compagnie de transport pour avoir cassé des deux bras de la déesse... »

Enfin, il conclut par : « Lisez donc les *Demi-civilisés*, cette salade, et cette macédoine, où vous ne manquerez pas de trouver trois ou quatre bouchées assez savoureuses. *Et enfin, c’est québécois en diable.* »

En conclusion, c’est surtout dans la postérité que *Les Demi-civilisés* ont laissé leur trace. Le roman fut certes un succès de librairie, mais l’interdiction dont il a fait l’objet a laissé peu de place à l’interprétation en ce qui concerne l’acceptation ou le refus de l’œuvre par sa société. Brunet semble adopter un ton humoristique pour aborder l’écriture – avouons-le – parfois un peu pompeuse de Jean-Charles Harvey tout en respectant la démarche artistique de l’auteur. Toutefois, c’est surtout pendant la Révolution tranquille que le personnage et l’œuvre seront récupérés dans une optique de libération des mœurs et des idées. Harvey dirait lui-même, bien des années plus tard : « Mon expérience personnelle [...] me permettait alors d’affirmer que, chez les descendants des Français en Amérique, aucun homme de vue ne peut, sur aucune question importante, différer publiquement d’opinion avec la caste cléricale sans être privé à jamais de toute situation intéressante et comme exilé dans son propre milieu⁷⁶. »

⁷⁶ Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la Révolution tranquille*, Ottawa, Beauchemin, p. 67.

CHAPITRE II

LA RECONQUÊTE D'UN MYTHE

*Nous sommes séparés, me dit encore Harvey,
« par les trois lettres du mot Foi ».*

Lionel Groulx

Si Groulx a bel et bien été auteur de deux romans, il faut admettre que la fiction ne représente qu'un infime fragment de sa très volumineuse bibliographie. Son œuvre colossale contient des écrits qui datent de la fin du XIX^e siècle et s'étend jusqu'à la toute fin de sa vie, dans les années 1960. Personnage controversé, il a fait énormément parler de lui; toutefois, s'il a provoqué le mécontentement de certains membres du clergé en publiant *L'appel de la race*, il resta néanmoins, d'abord et avant tout, un prêtre. Encore aujourd'hui, son nom est loin de susciter l'indifférence. Songeons par exemple à Mathieu Bock-Côté, qui lui consacra récemment un article élogieux dans *l'Action nationale* (anciennement *l'Action française*) dans lequel il tente de réactualiser sa pensée : « Groulx pense la politique à partir de l'histoire de son peuple : il cherche à le comprendre pour dégager les lignes de fond qui détermineront son destin⁷⁷ » ou

⁷⁷ Mathieu Bock-Côté, « Du groulxisme comme nationalisme historique », *L'Action nationale*, janvier-février 2017, p. 37.

encore à l'ironie des paroles de « La censure pour l'échafaud », chanson du groupe Loco Locass tirée de l'album *Amour oral*, sorti en 2004 :

Saoulés par la face cachée du chanoine
 Iciite on n'a pas été vites vites
 À voir la fumée d'Auschwitz
Mea maxima culpa pour tous les potes qui portent la kippa

L'opinion publique, en ce qui concerne l'abbé Groulx, oscille entre le noir et le blanc. Il est considéré par les uns comme un éveilleur de conscience, un pionnier de l'histoire intellectuelle du Québec, un homme qui, bien qu'appartenant à son époque, a su transgresser certaines limites qu'on a voulu lui imposer afin de promouvoir un courant idéologique qui allait permettre à un peuple opprimé de faire un premier pas vers l'émancipation; pour d'autres, c'est avant tout un idéologue d'extrême-droite dont la pensée est basée sur le racisme et le repli sur soi, un historien peu crédible dont l'œuvre est fatalement biaisée par ses convictions politiques, et une figure à laquelle la postérité aura, au final, accordé plus de mérite qu'il ne l'aurait fallu. Sans nier l'ambiguïté qui se rattache au personnage qu'est devenu l'auteur du roman, nous analyserons les représentations de l'Autre dans *Au cap Blomidon*, sans négliger le contexte qui s'y rattache en tentant d'éviter de tomber dans le piège du manichéisme.

Quand il succède à Omer Héroux en tant que directeur de *L'Action française en 1920*, Groulx s'investit intellectuellement dans une quête idéologique et existentielle qui lui permet de diffuser sur papier le discours qu'il verbalise depuis des années dans les séminaires qu'il donne, entre autres, à l'Université de Montréal. Il serait précipité de séparer d'emblée la fiction de Groulx/Alonié de Lestre du reste de son œuvre. En effet, le style d'écriture que constitue le roman à thèse est, sur les plans de la forme et du propos, particulièrement propice à la transmission d'idées politiques, voire de propagande. La question ici est de savoir en quoi *Au cap Blomidon* est ou n'est pas un

roman à thèse? Si oui, en quoi consiste cette thèse et, surtout, quel intérêt représente-t-elle pour cette étude?

Tentons d'abord de résumer l'intrigue de cet ouvrage sur la Reconquête de l'Acadie. Publié en 1932, *Au cap Blomidon* raconte l'histoire d'un jeune Canadien français orphelin prénommé Jean Bérubé; son vieil oncle est la seule famille qui lui reste. Quand celui-ci meurt, il lui promet d'utiliser son héritage pour racheter la terre de leurs ancêtres, des Acadiens de la Nouvelle-Écosse dont le nom est, en fait, Pellerin. Bien que le récit débute à Saint-Donat, en territoire laurentien, la majeure partie de l'intrigue se déroule en Acadie⁷⁸. Le problème, c'est que la terre à laquelle aspire Bérubé appartient désormais à la famille Finlay, plus précisément à Hugh Finlay, un Anglo-protestant qui n'a qu'un seul désir : léguer l'entreprise familiale à son fils Allan, un voyageur ivrogne et alcoolique souffrant d'épilepsie qui n'a pas mis les pieds chez ses parents depuis plus de sept ans. Jean Bérubé est donc engagé, d'abord comme travailleur puis comme contremaître, et il part pour la Grand'Prée malgré son attachement pour Lucienne Bellefleur, qu'il fréquente sous le regard réprobateur du père de cette dernière. Groulx n'accorde pas trop d'importance à cette histoire d'amour qui, pourtant, comporte plusieurs éléments d'un drame shakespeariens; en fait, elle rappelle carrément *Roméo et Juliette*. En effet, les familles de Jean et de Lucienne se sont brouillées il y a des années pour une histoire de délimitation de terrain, et désormais l'acariâtre père Bellefleur s'oppose farouchement à leur union. Ils finiront par se retrouver, à la fin du récit, après que Jean Bérubé eut pu prouver sa valeur, voire sa virilité, et que le père Bellefleur eut eu une révélation divine après un malaise.

Jean Bérubé part donc avec son cousin Paul Comeau vers ce « pays⁷⁹ » inconnu. Arrivés là-bas, ils feront la rencontre des Finlay, dont l'ancêtre originaire du

⁷⁸ Groulx désigne la Nouvelle-Écosse comme un territoire acadien même si, de nos jours, l'Acadie « moderne » est plutôt associée au Nouveau-Brunswick.

⁷⁹ Lionel Groulx, Montréal, Librairie Granger frères, 1932, p. 40.

Connecticut, Robert Finlay, est en fait l'assassin des Pellerin, qui en 1755, victimes du Grand Dérangement, s'étaient fait fusiller dans les bois par l'usurpateur de leur terre. L'intrigue, assez lente, se déroule au gré des péripéties qui permettront finalement à Jean Bérubé de prouver sa valeur et de devenir, en toute légitimité, le propriétaire de la terre de ses ancêtres et d'épouser Lucienne. Enfin, nous nous permettons de souligner la dimension surnaturelle du récit. En effet, la présence de spectres et/ou de personnages à caractère ésotérique est pour le moins inhabituelle, autant dans l'œuvre de Groulx que dans la littérature du terroir en général. Parmi les éléments du récit qui touchent au domaine de l'occulte, outre la malédiction qui pèse sur Allan Finlay et dont il n'est réellement conscient qu'à la fin du récit : « Depuis cent ans, ce fantôme avait passé, à la même heure, devant les yeux de tous les siens. C'est bien lui que je porte en moi, lui, que vous me léguiez avec le sinistre héritage⁸⁰ », il y a, notamment, le personnage de la vieille Louisianaise, sorte d'oracle qui prédira la fin de la malédiction qui pèse sur la famille Finlay et le triomphe de Bérubé. Notons que la victoire de Bérubé, pour Groulx, est étroitement liée à la volonté divine. Nous reviendrons à cet aspect plus tard dans ce chapitre.

En somme, cette phrase tirée du début du roman résume parfaitement l'essence de l'œuvre : « Oui, Jean Bérubé, le petit montagnard, serait l'ouvreur du chemin par où les Acadiens s'en reviendraient dans leur pays natal pour le redonner au Bon Dieu⁸¹ ». Le lecteur a sous les yeux une métaphore qui implique plusieurs axes dont les principaux sont : la Reconquête de l'Amérique française par ses descendants légitimes, la place accordée aux morts et la réactualisation du mythe originel et, enfin, la mise en scène du « jeune homme de droite » dans le but de sensibiliser la jeunesse à la situation politique du Canada français en leur présentant un modèle⁸². Les personnages du récit

⁸⁰ *Ibid.*, p. 160.

⁸¹ *Ibid.*, p. 19.

⁸² La conscientisation de la jeunesse est d'ailleurs la motivation principale de Groulx lorsqu'il entame, dans les années 1920, la rédaction d'*Au cap Blomidon*. Il dit se désoler du peu d'intérêt de la jeunesse

sont tous plus ou moins porteurs d'une symbolique qui se rapporte à l'idéal de la Reconquête.

Avant de les aborder individuellement, il nous faut toutefois s'interroger sur l'ambiguïté qui plane sur la question « géographique » de l'identité canadienne-française dans *Au cap Blomidon*. Si, en général, le *Nous* en tant que groupe de référence s'oppose à l'*Autre*, ce n'est pas le cas dans ce roman où le Québec et l'Acadie sont tantôt considérées comme deux pays distincts, tantôt mentionnés comme étant toutes deux les parties d'une Amérique francophone aux frontières on ne peut plus floues.

3.1 Réception

Stéphane Stapinsky avait cru bon de le souligner : « Si André Laurendeau et les critiques de tendance nationaliste ont eu, lors de la parution de l'ouvrage, des commentaires plutôt élogieux, d'autres critiques ont par contre insisté sur certaines faiblesses de son écriture, notamment la lourdeur et le caractère artificiel de l'insertion, dans un roman qui n'est pas un roman historique à proprement parler, d'un contenu historique important⁸³ ». Disons que les prêtres et les nationalistes sont pour le moins enthousiasmés par les aspects idéologiques du roman qui concernent la francophonie.

En effet, *Au cap Blomidon* a bénéficié, sans l'ombre d'un doute, d'une réception majoritairement favorable dans la presse de l'époque, surtout dans *Le Devoir*, où on lui consacre par moins de cinq articles à sa gloire où, à chaque fois, on peut lire qu'« *Au cap Blomidon* est en vente au Service de librairie du Devoir, 430 rue Notre-Dame Est,

acadienne par rapport à sa situation d'infériorité culturelle et économique dans un milieu majoritairement anglophone.

⁸³ Stéphane Stapinsky, « L'intégration d'un document historique à un récit de fiction : l'exemple d'*Au cap Blomidon* de Lionel Groulx », *Voix et Images*, vol. 19, n°1, 1993, p. 54.

[...]. [P]rix : 75 sous plus 10 sous pour le port⁸⁴. » De plus, à partir du 9 août 1935, c'est-à-dire trois ans après sa publication, une version illustrée du roman y est publiée sous forme de bande-dessinée à chaque vendredi, à la page 7 sous forme de feuilleton.

Un certain N. Degagné écrit dans *L'enseignement primaire*, une revue pédagogique subventionnée, qu'*Au cap Blomidon* pourrait se voir octroyer le statut de manuel scolaire. Rappelons-nous que, dix ans plus tôt, *l'Appel de la race* avait été source de conflits et de polémique... et que Groulx est maintenant considéré comme un potentiel auteur jeunesse. Nous en connaissons peu sur l'auteur de l'article à part qu'il exerce la fonction de prêtre. Il semblerait toutefois qu'il soit pédagogue et considère le roman d'Aloné de Lestres (qu'il prend le temps de nommer comme étant « l'auteur de *L'appel de la race* ») comme un chef-d'œuvre. Il semble se rallier à Groulx en ce qui concerne la perspective du *nous* martyrisé et du *eux*, c'est-à-dire des « ravisseurs et des bourreaux⁸⁵ ». Tous les auteurs d'articles ayant paru dans *Le Devoir* semblent appuyer la thèse de Groulx, voire applaudir cette matérialisation littéraire du sentiment de vengeance national à l'égard du conquérant.

Le désir de reprendre la terre aux propriétaires « illégitimes » est validée par la critique, tant sur le plan historique que d'un point de vue moral. Pour ne citer que quelques passages: « Il expose une thèse audacieuse sur la renaissance acadienne. Il résume le passé et concrétise l'avenir. Jean Bérubé (c'est le nom du personnage central) ralliera à sa cause tous ceux qui tentent le risque noble et sans issue⁸⁶ », « la plus parfaite réalisation romanesque de notre littérature par l'ensemble de ses qualités : réalisme, psychologie, mesure, technique du récit, affabulation dramatique, art du dialogue, style et description, ambiance historique et géographie humaine. Toutes ces qualités sont

⁸⁴ Jean-Marie Gauvreau, *Le Devoir*, 3 décembre 1932, p. 2,

⁸⁵ N. Degagné, « Au cap Blomidon », *L'enseignement primaire*, Québec, septembre 1933, p. 910.

⁸⁶ Arthur Laurendeau, *Le Devoir*, 28 décembre 1932, p. 8.

vivifiées par la haute valeur de la finalité patriotique du roman⁸⁷ ». Un peu plus loin dans le même article, Hermas Bastien en rajoute : « Il ne pouvait, dans un milieu plus humanisé, faire se dérouler un drame plus humain et mettre, à l'essor d'un rêve, des types d'une volonté plus mâle ni mieux trempée par la souffrance victorieuse⁸⁸. »

Ce qui ressort du lot de critiques positives, c'est surtout une solidarité identitaire et culturelle indéniable de la part des organes de presses nationalistes et de certains membres du clergé. S'il est vrai que le peuple acadien a vécu tragiquement les conséquences de la Conquête, il faut comprendre que, pour les religieux, l'injure des Anglais envers le peuple acadien va au-delà de la question politique : c'est carrément à Dieu qu'il faut faire justice en reprenant possession du territoire qu'Il avait initialement destiné au peuple canadien-français. Michel Bock résume cette perspective en se basant sur le nationalisme de Groulx :

Dans le nationalisme de Lionel Groulx, la revendication du droit à l'existence de la nation canadienne-française se fondait sur une idée maîtresse, celle de l'appartenance ancestrale de la quasi-totalité du continent nord-américain à l'Empire colonial français. Il fallait donc considérer les Canadiens français, les héritiers légitimes de la Nouvelle-France, comme un peuple de « fondateurs », en ce sens que c'étaient eux, selon lui, que la Providence avait choisis pour introduire, en Amérique, le christianisme et la civilisation européenne. Il ne concevait pas qu'on pût les spolier de leurs droits les plus fondamentaux sans porter atteinte au droit naturel et aux desseins de la Providence⁸⁹.

Il n'y a donc rien de choquant à ce que la réception de l'œuvre implique, en somme, une acceptation tacite de la diabolisation de l'anglo-protestantisme intrinsèque au

⁸⁷ Hermas Bastien, *Le Devoir*, Montréal, 5 novembre 1932, p. 1-2.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Michel Bock, *Quand la nation dépassait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Collection Histoire », 2004, p. 125.

roman de Lionel Groulx. Seul Maurice Hébert, auteur d'origine acadienne d'un article publié en janvier 1933⁹⁰, semble mitigé. En effet, ses propos sont peu louangeurs en ce qui concerne la forme du roman. Il le qualifie de « long et lent à s'établir, souvent terne et monocorde, avec des reprises d'accents et de reliefs ». Toutefois, en ce qui concerne le fond, il est d'avis que l'œuvre possède « une force profonde [...] de sentiment, de rêve et d'histoire qui sont, à la vérité, extrêmement poignants⁹¹ ». Hébert se permet ensuite une réflexion sur « le martyr » enduré par les Acadiens tout en applaudissant les moyens pacifiques de reconquête des terres volées: « on ne peut s'empêcher de se dire avec fierté qu'une race qui n'a recours qu'à des moyens légitimes et qui, sans haine, mais sans recul, persévère à vivre et à se relier à son passé comme si rien ne l'en avait jamais séparée, est vraiment une race prédestinée à la conquête⁹². » Il enchaîne avec des commentaires sur la « loyauté d'une race capable de triompher dans l'ordre et la lumière » et une réflexion sur la possibilité qu'un roman comme *Au cap Blomidon* puisse réellement influencer les jeunes Acadiens⁹³.

Cette dernière précision est intéressante, considérant le fait que l'objectif à la base de la rédaction de l'œuvre est précisément la conscientisation des jeunes francophones par rapport à la réalité acadienne, au début des années 1920. C'est toutefois au cours d'un voyage en 1915 que Groulx est confronté au phénomène qui allait devenir la source de son inspiration : « [...] maintes fois j'avais éprouvé la douloureuse surprise de ne découvrir, dans l'esprit des jeunes Acadiens, ni l'espoir ni le désir de reconquérir un jour le patrimoine des ancêtres⁹⁴. »

⁹⁰ Maurice Hébert, *Le Canada français*, Québec, janvier 1933, p. 468-471.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

⁹³ Pour plus de précisions sur la réception d'*Au cap Blomidon*, voir le tome III des *Mémoires* de l'abbé Groulx, p. 212-215, où l'auteur fait de sa propre œuvre une revue de presse assez complète en ce qui concerne la critique contemporaine à la publication du roman.

⁹⁴ Lionel Groulx, *Mes mémoires. Tome III*, Montréal, Fides, 1974, p. 211.

Les contemporains de Groulx sont donc, en somme, plutôt enthousiastes et, bien que certains éléments du récit –la présence du surnaturel ou encore la construction d’un personnage comme Alan Finlay, dont les caractéristiques pourraient presque être qualifiées de démoniaques –sortent considérablement du cadre normalement attribué à la littérature du terroir ou au roman historique, c’est surtout la thèse du roman, c’est-à-dire la Reconquête de l’Acadie par les Canadiens français, que la critique a retenue. Nous n’avons pas, dans le contexte de cette revue de presse, observé de remarque ou de commentaire sur la façon manichéenne dont Groulx choisit de représenter l’altérité. Marie-Pier Luneau le résume bien en évoquant simplement les faits : « Quatorze textes laudatifs sur *Au cap Blomidon* sont parus dans *Le Devoir* entre novembre 1932 et mars 1933⁹⁵. »

S’il est tout à fait compréhensible qu’une certaine complaisance dans l’amertume historique soit observée chez les lecteurs du roman, il semble toutefois que personne n’ait jugé pertinent de souligner l’intensité de la diabolisation de l’*Autre* par l’auteur à travers les traits d’Allan Finlay. Seul Hermas Bastien se permet une parenthèse sur le sujet :

C’est Allan Finlay que le romancier s’est attaché à nous montrer avec le plus de détails. Point de longue dissertation sur ses tares héréditaires. Le romancier doit faire parler et faire agir. Les agissements d’Allan sont ceux d’un maniaque dangereux poussé par une furie ou quelque Némésis vengeresse. À dessein, l’auteur en fait un personnage mystérieux et incohérent, victime de ses tares toutefois plus encore que méchant. [...] L’unité de l’action est étayée par l’unité de lieu⁹⁶.

Le passage qui a retenu notre attention est celui où Bastien attribue la cause de la nature perfide d’Allan à « une tare » plutôt qu’à une réelle méchanceté. Or, cette « tare » est héréditaire, la malédiction qui pèse sur la famille Finlay est une conséquence directe

⁹⁵ Marie-Pier Luneau, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*, Montréal, Leméac, 2003, p. 134.

⁹⁶ Hermas Bastien, *op. cit.*

des actes posés par leur ancêtre assassin pendant le Grand Dérangement. En d'autres termes, Allan Finlay est un personnage négatif par défaut parce que, bien que Robert Finlay ait été originaire des États-Unis et non de l'Angleterre, il est associé à l'ennemi ayant usurpé des biens que Dieu avait destiné au peuple canadien-français.

Enfin, il nous semble pertinent de souligner que, dans les années 1930, l'exode vers les États-Unis est encore un phénomène d'actualité et que les autorités cléricales tentent par tous les moyens de freiner cette véritable hémorragie démographique. Les Canadiens français qui, faute de terre à cultiver ou de possibilité d'emploi, avaient dû émigrer vers le Maine et le Vermont (puis ensuite vers le Sud, notamment dans le Massachusetts), ont donné naissance à une génération qui s'intègre à la population américaine anglophone. Comme nous l'affirme Damien-Claude Bélanger : « L'émigration amoindrit le potentiel de développement du Canada français. D'ailleurs, Groulx voit l'émigration comme un comportement contribuant à l'infériorité numérique et économique du Canada français et de l'Acadie. Ainsi, une partie des carences du Canada français sont attribuables à l'émigration canadienne-française aux États-Unis⁹⁷. »

L'idée de motiver la jeunesse canadienne à « reprendre ce qui lui est dû » au lieu de « fuir » est donc, par la force des choses, chaudement accueillie par les intellectuels nationalistes et par les prêtres. Au tout début du roman, Groulx s'exprime à travers son protagoniste : « Il se désolait de les voir si pareils aux timides troupeaux de chevreuils de ses montagnes, incapables de sortir de leurs routes à moins d'en être chassés par quelque meute⁹⁸ ». Toutefois, une question se pose : de quelle jeunesse parle-t-on, précisément? Ce « timide troupeau de chevreuils implique-t-il uniquement les habitants du territoire acadien couvrant le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse ou

⁹⁷ Damien-Claude Bélanger, « L'abbé Lionel Groulx et les conséquences de l'émigration canadienne-française aux États-Unis », *Québec Studies*, vol. 33, 2002, p. 54.

⁹⁸ Lionel Groulx, *Au Cap Blomidon*, Montréal, Librairie Granger Frères, 1932, p. 18.

implique-t-il aussi les francophones hors Québec en général ainsi que les Québécois? Qu'en est-il de la Louisiane ou encore des descendants d'Acadiens portant toujours des noms de famille francophones dont la langue maternelle n'est plus le français à cause de l'assimilation? Nous tenterons d'exposer brièvement les éléments qui font du *Nous* groulxien d'*Au cap Blomidon* un ensemble hybride, voire ambigu, pour ensuite lui opposer un ensemble de représentations de l'*Autre* qui, bien que s'inscrivant dans la stéréotypie, sont aussi empreintes d'une dimension symbolique puissante.

3.2 Une question de race

Il est indéniable que la notion de race, que nous appellerons ici « groupe d'appartenance », est centrale dans *Au cap Blomidon*. En effet, le roman visant clairement un public canadien-français, la morale même de l'intrigue est axée sur la tension entre l'identité « raciale » associée au sentiment d'appartenance à une France coloniale – s'inscrivant davantage dans le mythe que dans la réalité – et dans les stéréotypes associés à l'*Autre*, qui, dans le cas que nous étudions ici, se traduisent par des représentations de l'anglo-protestantisme. Plus précisément, c'est à travers les traits des personnages anglophones et tout particulièrement ceux des membres de la famille Finlay que Groulx véhicule certaines perspectives politiques qui sont inhérentes à sa pensée.

Avant d'aborder l'altérité et les mécanismes qui articulent la manière dont Lionel Groulx construit textuellement celle-ci, nous jugeons pertinent de définir ce que le mot « race », terme dont la connotation moderne engendre toujours, en ce qui concerne l'œuvre de l'auteur, énormément de conflits. Ainsi, comme nous affirme Michel Bock à propos d'une citation de Lionel Groulx :

En se référant au Canada français, il écrivait : « Race » veut dire ici [...] un type ethnique qui s'élabore lentement au cours du XVIII^e siècle, qui gardait l'empreinte de la vieille race et de sa civilisation originelle, qui n'a cessé d'y appartenir, mais qui, modifié par le milieu et les circonstances historiques, détaché politiquement de la France, possède une âme et une existence distinctes de la famille française » (1920-1921). Dans un autre écrit de la même époque, il recommandait aux siens de garder « les yeux fixés sur l'idéal d'un peuple catholique et latin, de n'avoir plus que cette volonté : être absolument [...] nous-mêmes, le type de race créé par l'histoire et voulu par Dieu⁹⁹ ».

Cet extrait résume bien les principaux enjeux qui sont à la base de la construction de l'identité dans la littérature de Lionel Groulx, c'est-à-dire le sentiment d'appartenance au mythe originel et l'association entre le colonialisme français en Amérique et la volonté divine. En d'autres termes : la façon dont Lionel Groulx décrit la race française d'Amérique va au-delà des frontières géographiques qui définissent aujourd'hui la culture québécoise, la culture française ou encore les cultures franco-ontariennes, franco-manitobaines ou acadiennes... Pour lui, la race est synonyme d'identité culturelle et est directement reliée à la connotation émotionnelle engendrée par le mythe originel et l'idéalisation de la Nouvelle-France qui en découle.

Reste à savoir si, à l'époque de la parution du roman, Groulx considère l'Acadie comme une partie du Canada français ou s'il voit les Acadiens comme un peuple frère. Gérard Bouchard, par rapport à cette question, admet que « [c]ette surprenante incohérence, logée au cœur du principal combat du chanoine, n'a jamais été tranchée, malgré diverses tentatives.¹⁰⁰ ». Michel Bock s'est penché sur cette question et mentionne dans son ouvrage une conférence célèbre de Lionel Groulx intitulée « L'amitié française d'Amérique ». Elle a eu lieu à Lowell, au Massachusetts, en 1922, c'est-à-dire quelques années après le début de la rédaction d'*Au cap Blomidon*. Selon

⁹⁹ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 135.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 206.

Bock, les propos de Groulx à propos de l'autonomie de la nation acadienne sont contradictoires. En effet, il prend le temps de dire : « Et si les Acadiens ont leur place, comme les autres, dans l'Amitié française d'Amérique, ce ne peut-être que pour y conserver tout d'abord l'intégrité de leur être national¹⁰¹ », pour ensuite les inclure dans le groupe d'appartenance en affirmant le contraire: « les Canadiens français étaient "la plus vieille race" en Amérique et "les héritiers, les continuateurs de la Nouvelle-France". Tous les "groupes français" regroupés à l'intérieur du Canada français –dont les Acadiens– avaient des titres d'ancienneté en Amérique que nul ne pouvait leur contester¹⁰². » Impossible de répondre avec certitude si la vision groulxiste de l'identité acadienne l'inclut dans le groupe de référence ou s'il s'agit plutôt, à ses yeux, d'un type d'altérité à connotation particulièrement positive.

Nous avons pour notre part également relevé des traces de cette vision équivoque de l'identité acadienne dans la construction des personnages d'*Au cap Blomidon*. Il a été mentionné précédemment que ces derniers sont pour la plupart porteurs d'une forte dimension symbolique. Il existe différents axes de tensions entre les protagonistes – Jean Bérubé et Paul Comeau, Jean Bérubé et Allan Finlay, Allan Finlay et Hugh Finlay ainsi que toutes les interactions entre la Vieille Louisianaise et les personnages à qui elle s'adresse tout au long du récit jusqu'à sa mort – et ils n'ont pas tous le même rôle à jouer dans la quête principale. Nous aborderons d'abord les personnages que Groulx a construit comme étant des figures acadiennes, c'est-à-dire Jean Bérubé et la Vieille Louisianaise¹⁰³. Nous analyserons les rapports de ces personnages avec les autres francophones afin de brosser un portrait le plus

¹⁰¹ Lionel Groulx, « Compte rendu de *The French in the Mississippi* » dans Bock, Michel, *Quand la nation dépassait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Collection Histoire », 2004, p. 130-131.

¹⁰² Michel Bock, *op. cit.*, p. 131.

¹⁰³ Lucienne Bellefleur est aussi d'origine acadienne, mais, comme l'auteur s'attarde très peu sur le sujet, le contexte nous empêche de nous attarder longuement sur ce personnage que l'auteur n'a pas jugé bon de développer en profondeur.

représentatif possible de ce tout ambigu que forment les personnages qui sont désignés comme les « bons » en opposition aux « méchants ».

Un peu comme l'a fait Jean-Charles Harvey avec Max Hubert, Lionel Groulx semble construire le personnage principal de son roman autour de plusieurs éléments autobiographiques. Tout comme Groulx, c'est un jeune homme blanc issu d'un milieu modeste qui a perdu tous ses frères et sœurs à cause d'une épidémie : « [...] et moi, seul au monde, dernier survivant d'une famille de cinq frères emportés après leur père et leur mère par l'horrible consommation... J'acceptai l'héritage de mon oncle Norbert¹⁰⁴. »

Bérubé incarne aussi les valeurs de Lionel Groulx, c'est-à-dire que c'est un *leader* ambitieux qui, plus intellectuel que manuel, tente de mettre à profit ses connaissances pour le salut de sa nation. En ce qui concerne son physique, il nous est impossible de passer à côté de l'emphase troublante qui est mise sur certaines caractéristiques typiques de son appartenance à la race dite caucasienne :

Aussi grand mais plus mince et plus pâle [que Paul Comeau] Jean Bérubé révélait des formes plus humaines. Un profil fin et pur, une chevelure blonde et bouclée qu'il portait haute, et qui lui haussait le front, mais surtout le dessin net du nez et de la bouche, des yeux clairs, décidés, et je ne sais quoi d'expressif et d'arrêté dans tous les traits qui lui composaient une figure originale.

Rien de si troublant jusqu'ici, certes, jusqu'à ce que Groulx juge bon de rajouter : « On y lisait la trace des puissantes hérédités, celles qui sculptent en lignes classiques les visages humains et font d'un homme le type et comme *le résumé de sa race*^{105, 106} » La

¹⁰⁴ Lionel Groulx, *Au Cap Blomidon*, Montréal, Librairie Granger Frères, 1932, p. 17.

¹⁰⁵ L'italique est de nous.

¹⁰⁶ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 27-28.

nature groulxienne, lorsqu'elle est dépeinte de façon positive, est elle aussi curieusement blonde : « La beauté blonde et douce du pays, la richesse de la terre l'émerveillaient¹⁰⁷ ». Que dire, enfin, de ce passage où l'écho du génie de la race s'adresse au protagoniste :

Et cette voix mystérieuse et douce, dont l'écho vient de loin, de très loin, n'est-ce pas celle du génie de sa race qui, sous les arbres du mont sacré, lui dit :
« Salut à toi, Jean Bérubé, beau gars de chez nous, ardent et hardi comme notre sang n'en saurait trop enfanter.¹⁰⁸ »

Comment résume-t-on une race dans un visage? Les tendances racialistes dans l'œuvre de Groulx sont bien connues du public et posent toujours, à l'heure actuelle, un réel problème. La description des traits du visage de Jean Bérubé est-elle une simple romantisation d'un idéal esthétique, un peu comme le sont les descriptions des paysages laurentiens qui abondent dans le roman? Nous restons perplexes, considérant le contexte socio-historique entourant la rédaction de l'œuvre et ce qu'on sait sur certaines facettes controversées de la pensée de Groulx, notamment par rapport à sa xénophobie. Outre la vision des Canadiens anglais qui est véhiculée dans *L'appel de la race*, il laisse à la postérité plusieurs commentaires qui traduisent un rapport problématique à l'altérité, notamment en ce qui concerne :

les « Peaux-Rouges » du Canada (dans ses travaux d'histoire), sur la « horde d'étrangers avariés » venus « encombrer » le Canada, sur la pureté et la supériorité des apports ayant composé la race canadienne-française à sa naissance dans la vallée du Saint-Laurent – une race « nullement mâtinée d'indigénisme ». On n'y trouvait pas non plus d'esclaves noirs (ou alors très peu), pas de « rebuts », de « déchets sociaux », pas « d'élément inférieur » ni de « races arriérées ». Et il n'y a eu aucune contamination avec « les

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 73.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 234.

civilisés ». Il mettait en garde contre les métissages, les « végétations étrangères », les hybridités qui compromettent les innéités. Dans cet esprit, la nation était définie comme une essence quasi impénétrable en sorte que, pour y appartenir, il ne suffisait pas pour un individu d'être né de parents français et d'avoir appris leur langue à la naissance¹⁰⁹.

L'objectif de ce mémoire n'est pas de cibler les ambiguïtés dans la pensée de l'auteur : de nombreux ouvrages ont déjà été publiés à ce sujet. L'idée ici est simplement de mentionner que la tendance raciale vindicative de Groulx, qui nous semble aujourd'hui être de la violence pure est, dans le contexte de l'œuvre, un moyen de valoriser au détriment de l'Autre une nation humiliée. Nation qui, selon le point de vue de l'auteur, avait été trop de fois humiliée et avait besoin d'être consolidée dans ses racines et dans son mythe collectif. L'intention de l'auteur, en décrivant ainsi le physique de Jean Bérubé, est de définir un modèle, un *idéal*. Bérubé correspond moralement (et racialement) à ce que Lionel Groulx considère comme un objectif à atteindre. On pourrait, sur l'échelle politique, décrire Jean Bérubé comme étant un jeune homme dont les idées appartiennent à une droite conservatrice. Comme Groulx, c'est un chef de file : « Celui-ci allait, donnant des ordres; son allure annonçait le chef¹¹⁰ ». La thèse du roman étant la Reconquête de l'Acadie par une jeunesse sensibilisée à son passé, à ses morts et à son histoire, il est conséquent que Groulx construise un héros qui soit un mélange entre une vision romancée de son vécu et une idéalisation de ce qu'il considère personnellement comme des traits essentiels à la matérialisation de ce rêve nationaliste.

¹⁰⁹ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 204.

¹¹⁰ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 40.

3.3 Le territoire et ses paysages

Alors que Jean Bérubé incarne la Reconquête en étant de nature « hybride », c'est-à-dire à la fois de descendance acadienne tout en ayant vécu toute sa vie au Québec, Paul Comeau, lui, est un Québécois « typique ». Tout en lui tend vers le stéréotype. En tentant d'inscrire ainsi l'identité canadienne-française dans son propre mythe, Groulx en vient à utiliser des symboles qui visent à affirmer l'identité dans une certaine mythologie. Ainsi, c'est dans le stéréotype que l'identité et l'altérité se complètent dans le roman pour dépeindre une vision romancée et manichéenne d'une injustice historique. Paul Comeau représente le Québec rural qu'on doit convaincre de s'élever au-delà de sa propre condition territoriale et culturelle. Il est d'ailleurs décrit par son cousin comme étant « solide et droit comme une épinette des Laurentides¹¹¹ ».

Dans *Au cap Blomidon*, la nature est, tout comme le sont les personnages, porteuse d'une forte dimension symbolique. Les épinettes ont une importance indéniable dans la structure du récit puisqu'en plus d'être mentionnées à plusieurs reprises, elles symbolisent l'enracinement. Groulx va même jusqu'à les qualifier comme étant « héroïques » : « Avec quelle curiosité émue il a vu, au flanc des rocs nus, d'héroïques épinettes s'acharner à pousser, introduisant leurs racines dans d'étroites anfractuosités, attirant à elle les grains de poussière [...] pour se faire un peu de terroir et de vie¹¹²! » Groulx, tout comme le fait Harvey dans les *Demi-civilisés* d'ailleurs, utilise à quelques reprises la personnification afin d'intégrer pleinement au récit la dimension symbolique et émotionnelle que la nature possède dans le contexte du roman. Ici, c'est la terre qui parle à Jean Bérubé : « la terre [...] avait l'air de dire : "Vois comme je suis féconde et loyale au bon labeur"¹¹³. »

¹¹¹ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 27.

¹¹² *Ibid.*, p. 50.

¹¹³ *Ibid.*, p. 102.

Ainsi, tel un conifère, Paul est représenté comme un jeune homme robuste. Il est aussi plus impulsif et plus sentimental que Bérubé, dont le *leadership* et la détermination laissent peu de place aux élans d'émotions. Quand Jean s'investit dans sa mission, il invite son cousin Paul à venir le rejoindre; c'est l'Acadie qui se renouvelle et qui invite le Québec à s'impliquer dans ce plan grandiose de Reconquête d'un territoire usurpé.

Paul représente le Québec des années trente : il est d'abord enthousiaste face au rêve de son cousin puis, rapidement, il devient réticent par rapport à un *idéal* qui lui semble abstrait. Il vit son nationalisme de façon plus agressive que Jean, qui, comme nous l'avons mentionné plus haut, est une figure hybride qui puise son sentiment d'appartenance dans les racines communes au Québec et à l'Acadie. Lors de son séjour à la Grand'Prée, Paul s'ennuie cruellement du Québec, et on constate alors à quel point son sentiment d'appartenance à l'Acadie repose uniquement sur les cours d'histoire improvisés que lui donne son cousin, lors de leurs périples sur différents sites historiques. En d'autres termes, Paul représente le Québec à *convaincre* de s'intéresser, voire de s'intégrer à l'idéal de la Reconquête personnifié par Jean Bérubé : « À ce pèlerinage, Jean s'était marqué un but. Il voulait, selon son mot familier, expérimenter sur [Paul] la vertu de l'histoire, lui donner des raisons de s'attacher à la petite patrie acadienne¹¹⁴. » Ironiquement, Paul lui communiquera son scepticisme en utilisant de nouveau le symbole de l'épinette : « Au forçail, je l'aime assez ce pays. Mais que ça ne sent pas gros l'épinette par ici¹¹⁵! ». Enfin, Paul représente à la fois le refus québécois d'intégrer la langue anglaise à la culture et l'entrave à la Reconquête que forment les frontières géographiques – le nationalisme *géographique* québécois se limitant au territoire provincial – alors que Groulx rêve à l'Amérique française : « Moi,

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 78.

¹¹⁵ *Ibid.*

Paul, reprend Jean, je songe à autre chose; je veux une revanche française et chrétienne, une revanche pratique : celle qui rendra la patrie aux exilés et ses clochers à la patrie¹¹⁶. »

3.4 Une langue séditieuse

Alors que la plupart des travailleurs qui sont employés par Hugh Finlay sont des francophones, une consigne les oblige pourtant à ne s'exprimer qu'en anglais. Cette restriction, sous la plume de Groulx, a tout d'une métaphore. Pourquoi des Canadiens français (Québécois comme Acadiens) devraient-ils être obligés, sur une terre qui leur appartient de droit divin, de renoncer à leur langue? N'est-ce pas là une humiliante concession? À ce sujet, même si Jean est obéissant par rapport à l'interdiction de parler français sur le chantier, Paul juge bon d'exprimer sa lassitude à son cousin : « Bien, tu sais, de parler toujours anglais, moi, ça me met la gorge sèche comme une crique en été¹¹⁷ ». Il réitère sa frustration plus loin dans le récit. Le prochain passage symbolise la frustration de Groulx par rapport à la situation linguistique des Canadiens français qui, minoritaires dans un Canada anglophones, subissent de la discrimination et sont dominés culturellement; c'est aussi un commentaire sur le protestantisme, majoritaire en Nouvelle-Écosse :

[Paul] grognait contre l'obligation perpétuelle de parler anglais; de l'anglais; de l'anglais drès le matin, de l'anglais à l'ouvrage, de l'anglais en mangeant sa soupe, en fumant sa pipe, de l'anglais jusqu'en se couchant. À la fin, disait-il, sais-tu que ça devient étrivant, que ça donne des envies de boxer? Sans comparaison, je suis comme de l'eau dégourdie; je suis toujours proche de bouillir. Enfin, il trouvait à grogner contre les clochers du pays, y

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 92.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 75.

cherchant en vain une croix loyale et franche « sans simagrées de toute sorte et emmanchures pas pareilles¹¹⁸. »

Avant d'aborder l'altérité dans le roman, nous jugeons pertinent d'aborder une troisième et dernière figure du même : le personnage de la Vieille Louisianaise. Elle se distingue des autres personnages francophones par sa dimension mythique; son importance dans le récit relève davantage du symbole que de l'action. En d'autres termes, sa présence dans le récit importe davantage de par sa dimension symbolique que par les actes qu'elle pose concrètement. C'est un personnage qui revêt une forte dimension surnaturelle, dans la mesure où elle est porteuse de la prophétie qui concrétisera le rêve de Jean Bérubé.

Elle apparaît d'abord comme une figure parmi tant d'autres dans la seule église francophone catholique du village. Elle semble alors être une simple voyageuse, une vieille femme originaire de la Louisiane ayant effectué le long voyage qui la séparait de la terre qu'on avait usurpé à ses ancêtres : « Cette vieille Acadienne est revenue de sa Louisiane lointaine, [...] du fin fond des États-Unis. Elle est revenue pour voir le pays d'Évangéline, attendre ce qu'elle appelle, en sa foi naïve, "le retour de nos gens"¹¹⁹ ». Rapidement, toutefois, elle en vient à être désignée comme une sorcière par les Finlay : « Voilà huit ans, n'avait-il pas suffi du simple propos d'une vieille femme, vagabonde hébergée à Morse Cottage, pour ramener tout à coup l'image du passé? Gravement, avec un ton de menace, la passante avait prédit une chose assez étrange, il est vrai: le départ prochain du chien de la maison et le retour du vrai maître¹²⁰. » Le lecteur comprendra plus tard que la vagabonde de Morse Cottage et la Vieille Louisianaise de l'église catholique ne sont en fait qu'un seul personnage. Ce

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 136.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 81.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 45.

personnage est une métaphore et apporte au récit une dimension surnaturelle et mystique, un peu comme si Groulx accordait au passé le pouvoir d'agir concrètement sur le présent par l'intermédiaire d'une malédiction. La vieille Louisianaise est, en quelque sorte, un symbole de deuil – elle est d'ailleurs toujours vêtue d'un voile noir – et c'est à travers elle que Groulx *venge* la famille Pellerin.

La famille Finlay est composée de Hugh Finlay, propriétaire de Morse Cottage et de tout le territoire qui couvre l'ancienne terre de la famille Pellerin; de la femme de Hugh, dont l'auteur parle à peine sauf pour la décrire comme étant : « vieille dame longue et sèche, de teint encore plus pâle que ses tresses de cheveux blancs¹²¹ » qui s'exprime par monosyllabes; et leur fils, Allan, une diabolisation groulxienne du concept de l'étranger, voire de *l'étrangeté*. Non seulement ses origines l'inscrivent-il dans une vision antagoniste de l'*Autre* mais, en plus, c'est un voyageur et un *survenant*. Hugh et Allan sont des personnages stéréotypés construits autour de figures littéraires telles que le poète américain Longfellow (auquel Groulx fait référence cinq fois dans son roman), des clichés engendrés par les destinations de voyage d'Allan et même – mais nous y reviendrons – autour de la figure du Diable lui-même. Penchons-nous donc encore un bref instant sur la notion de stéréotype afin de mieux comprendre la manière dont Groulx choisit de représenter des personnages anglophones à l'époque de la rédaction du récit. Pour reprendre les termes de Daniel Castillo Durante :

Le stéréotype apparaît dès lors comme condition de possibilité des représentations d'autrui. C'est donc dans un contexte d'altérité que l'on peut situer le stéréotype dans son rapport au langage. *Alteritas*, en latin, désigne le « changement », ce qui modifie un état et provoque une altération ; le propre de l'altérité serait donc de rendre autre, d'altérer en somme. Dans le contexte de nos sociétés marchandes, l'autre est altéré par le stéréotype.

¹²¹ *Ibid.*, p. 54.

C'est par le stéréotype d'ailleurs que se fait la médiation entre le Je et le Tu¹²².

L'objectif, dans un contexte comme celui qui est l'objet de cette étude, est donc de faire en sorte que l'autre se transforme afin de correspondre historiquement et physiquement à la thèse du roman. Si le fait de désigner un opposant dans un schéma actantiel n'a rien à voir avec la rancune d'un nationaliste à l'égard du colonisateur, il est intéressant de constater la manière dont Allan est « exotisé » pour mieux être dissocié de Jean Bérubé. Allan Finlay est un portrait caricatural de tout ce que l'idéal de la Reconquête doit craindre de l'anglo-protestantisme : il s'éloigne de Dieu de par son comportement; il fuit sa terre et ses racines au lieu de s'y ancrer; et il ne peut tolérer d'entendre parler français, car son héritage culturel l'en empêche. Il fait partie du bassin d'étrangers que la littérature canadienne-française de l'époque considère comme appartenant à une autre culture et ne partageant pas la même mythologie. Antoine Sirois s'interroge, dans son étude sur les étrangers de race et d'ethnie dans le roman québécois :

Quelle est l'origine des étrangers, toujours dans la même période 1919-1959? Nous trouvons des Britanniques, des Canadiens Anglais, des Américains, des Français, des Juifs (identifiés comme tels), des Polonais, des Allemands, parmi les plus nombreux. Dans l'ordre d'importance, si on regroupe Britanniques et Canadiens anglais, ceux-ci dominent nettement en nombre. Les auteurs ne nous permettent pas toujours de distinguer les anglophones par l'origine. À cause de ceci et par commodité, nous distinguons les Anglais, comprenant les Britanniques, peu nombreux, et les Canadiens anglais, et les Américains¹²³.

La famille Finlay incarne un mélange intéressant des trois types d'anglophones qui sont énumérés dans la citation précédente. En effet, le spectre malsain qui gravite autour de la famille Finlay est davantage celui de l'Empire britannique que le fantôme

¹²² Daniel Castillo Durante, *op. cit.*, p. 48.

¹²³ Antoine Sirois, « L'étranger de race et d'ethnie dans le roman », *Recherches sociographiques*, vol. 23, n° 1-2, 1982, p. 190.

de Robert Finlay. Il est indubitable que c'est le Grand Dérangement et ses conséquences sur le peuple acadien – donc sur les ancêtres de Jean Bérubé – qui fait des Finlay des usurpateurs. Si la terre des Pellerin/Bérubé avait été cédée à un francophone, l'intrigue d'*Au cap Blomidon* aurait été inexistante. Toute la tension du récit repose sur cette notion de « vendetta chrétienne », pacifique mais acharnée puisque légitimée par la Providence. Ainsi, les Finlay sont une référence à la Conquête malgré le fait que l'ancêtre assassin, Robert, ait été originaire du Connecticut. Notons que cela ne fait pas pour autant d'eux des Américains et qu'ils entrent plutôt dans la catégorie des Canadiens anglais. Néanmoins, pour Groulx, le fait d'en faire des anglophones suffit pour leur faire porter le poids émotif des échecs nationaux passés. Il y a, dans cette « diabolisation pacifique » de « l'ennemi » une certaine incohérence, dans la mesure où l'on désigne l'Autre comme une force à combattre de façon implicite, mais où c'est Dieu – ou encore le *poids* de l'Histoire et ses victimes – qui détient le rôle de rétablir la justice.

On voit, dans la littérature de Groulx, que l'idéal de la Reconquête est teinté d'un ressentiment à tendance racialisée; les gens qui ont jadis humilié le peuple acadien sont morts depuis belle lurette au moment où Groulx rédige son *divertissement de vacances*. Ce sont leurs descendants qui portent toujours le fardeau des Britanniques, et cette notion de « descendant » est problématique puisque, comme nous l'avons mentionné plus haut, elle est essentiellement basée sur la langue (anglaise) et la religion (protestante). Gérard Bouchard dirait que la philosophie de l'abbé Groulx recèle des anomalies qui font qu'elle s'inscrit dans une notion qu'il nomme la pensée *fragmentaire* ou *équivoque*. Il peut arriver, dans ce contexte, « que les mythes mobilisés pour soutenir la construction idéologique (ou pour remédier aux impasses de la raison) s'avèrent tout simplement inopérants. On se trouve dès lors en face d'un montage hétéroclite, inefficace, d'un simple alignement d'énoncés concurrents ou divergents,

sans mise en tension, sans effet de levier¹²⁴. » On trouve des traces de cette pensée fragmentaire dans la façon dont l'étranger – ici, l'Anglais au sens linguistique du terme – est représenté dans *Au cap Blomidon*. L'exemple le plus flagrant reste la manière dont Groulx choisit de construire la relation entre le père Finlay et son fils.

À travers Hugh, Lionel Groulx exprime son désir d'inclusion, voire de pardon. Le père Finlay est en effet dépeint comme un homme naïf; il n'est pas raciste envers les Canadiens français, il est simplement ignorant et semble se complaire dans ce déni de sa propre condition, de ce qu'il incarne sur les plans historique et politique. Le vieil homme est dépeint de façon plutôt positive. Il est comparé physiquement à plusieurs reprises au poète américain Longfellow qui semble être apprécié de l'auteur si l'on se fie à la traduction qu'il fait d'un de ses poèmes et qu'il choisit d'intégrer à son récit¹²⁵. Le mythe d'Évangéline, inventé de toutes pièces par un Longfellow profondément touché par la dimension tragique de la déportation des Acadiens, est d'ailleurs mentionné à plusieurs reprises tout au long du récit comme un mythe fondateur de l'Acadie. Hugh n'est donc pas xénophobe, du moins pas consciemment. Lorsque son fils se méfie de l'origine de Jean Bérubé, Hugh lui répond :

Et quand il serait Acadien? Quel mal y a-t-il? [...] Sais-tu [que nos ancêtres du Connecticut] adressèrent même des suppliques aux Gouverneurs de la Nouvelle-Écosse pour garder avec eux ces Acadiens dont ils ne pouvaient se passer et qu'ils ne payaient pas cher? Quant à moi, conclut le père sur le ton autoritaire, je paie bien mon intendant; son zèle, son honnêteté me satisfont¹²⁶.

On pourrait dire que Hugh Finlay est une concession en ce qui concerne sa manière de représenter l'anglo-protestantisme. Le vieillard a hérité d'une terre qu'il

¹²⁴ Gérard Bouchard, *La pensée impuissante : échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*. Montréal, Boréal, 2004, p. 13.

¹²⁵ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 187.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 58.

croit être sienne et n'est pas indifférent à la souffrance d'autrui; il est seulement inconscient sur le plan historique. Il est dans le déni. Stéphane Stapinsky dirait qu'il est : « l'anglophone qui ne veut pas voir en face la vérité de l'Histoire. Il est significatif, à cet égard, qu'il se refusera toujours à lire le texte rédigé par l'ancêtre Finlay dont il a hérité de son père, avec les autres papiers de la famille¹²⁷. » C'est aussi Hugh Finlay, qui, à la toute fin du roman, accepte de céder la terre à Jean Bérubé après avoir eu la vision spectrale : « J'hésitais à vendre Morse Cottage à un étranger [...] mais à la lueur de l'éternité, l'on comprend les choses bien autrement. »

Le père Finlay a donc une révélation divine quand, à l'approche de la mort, il comprend que c'est aux Pellerin que Morse Cottage appartient véritablement et que tout « finit bien ». Cette manière très manichéenne de manipuler les points de vue historiques fait en sorte, pour citer une fois de plus Stapinsky, que « la "bonne" version de l'Histoire ne s'impose pas facilement à l'esprit de ceux qui n'y sont pas prédisposés par leur origine ethnique [...]. Hugh Finlay, que le romancier peint sous un jour plutôt sympathique, ne parvient toutefois pas à échapper à l'emprise de l'interprétation de l'histoire acadienne donnée par le groupe dont il est issu¹²⁸. »

3.5 Allan ou le diable survenant

Allan Finlay, à qui Hugh est sensé léguer Morse Cottage à son trépas, incarne tout ce qui, du point de vue de Groulx, vient pervertir la pureté propre à l'idéal de la Reconquête. Le personnage est construit pour perturber le retour à la source des Canadiens français voulu par la Providence. Sur le plan identitaire, non seulement il s'inscrit dans la représentation de l'Autre en étant un anglophone et un descendant de l'ennemi, mais il véhicule aussi une quantité importante d'autres stéréotypes par

¹²⁷ Stéphane Stapinsky, *op. cit.*, p. 68.

¹²⁸ *Ibid.*

l'intermédiaire de son statut de voyageur. En effet, quand Groulx décrit le visage du fils Finlay comme étant « ravagé par l'alcool et *semblable à une carte routière*¹²⁹ », serait-ce parce qu'il est nomade? Considérant la complexité de ce que le personnage incarne dans le contexte de cette étude, nous verrons d'abord en quoi, sur les plans physique et psychologique, Allan Finlay se rapproche de la figure folklorique du Diable dans l'imaginaire canadien-français. Nous aborderons ensuite les stéréotypes coloniaux énoncés par Lionel Groulx lorsqu'il instrumentalise la figure du voyageur – voire du survenant – en tentant de dénigrer ce trait de caractère dominant chez Allan Finlay.

Il convient d'abord d'introduire brièvement ce que nous entendons ici par *le Diable*. Comme nous le fait remarquer Alexandre Cadieux dans un son article sur le conte québécois :

Dans l'imaginaire québécois, le Diable occupe une place à part. Si l'on se fie à Jean-Claude Germain, qui signa la préface d'une réédition récente des contes de Fréchette, notre Lucifer à nous « n'est pas un démon de cabinet, c'est un Diable voyageur, un Diable autodidacte qui a trouvé son éducation [...] en battant la campagne et les rangs de l'arrière-pays plutôt qu'en déchiffrant les grimoires¹³⁰.

Groulx est certes un prêtre, mais le diable auquel il fait référence à travers les traits d'Allan est davantage une figure folklorique qu'une figure biblique. Comme le diable dans la légende de Rose Latulipe, c'est à minuit qu'il révèle son vrai visage : « [...] vers minuit, une auto avait ronflé autour de Morse Cottage: un homme en était descendu, avait frappé à la grande porte de l'avant: c'était le fils Finlay. Ce M. Allan, dont on ne savait rien depuis sept ans, d'où venait-il? ¹³¹»

¹²⁹ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 53.

¹³⁰ Alexandre Cadieux, « Le conte québécois : quelques voyages », *Jeu*, vol. 2, n° 131, p. 118.

¹³¹ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 41.

À mi-chemin entre Lucifer et le Survenant de Guèvremont, il est d'abord décrit physiquement comme un « un gros homme courtaud, en chemise, bras nus, tête nue, face ronde et rouge, yeux durs et demi-fous¹³² ». Outre la morphologie de son visage *rouge*, son tempérament est lui aussi conforme au stéréotype canadien-français du démon. Allan est un être nocturne : il ne sort, par exemple, que la nuit et ne consent à assister à la coupe des foins qu'après le coucher du soleil. À tout ceci, rajoutons qu'il souffre d'épilepsie, une maladie associée à l'influence démoniaque pendant des siècles dans la culture occidentale.

La corrélation entre la figure du Diable et celle de l'Étranger – qu'elle soit consciente ou non dans l'esprit de l'auteur – est intéressante puisqu'elle traduit, en opposition au portrait plutôt sympathique que Groulx fait de Hugh Finlay, une volonté d'associer le physique, la personnalité et l'origine ethnique du « méchant » dans l'histoire. Allan Finlay est opposé en tous points à Jean Bérubé, que ce soit sur le plan religieux, physique ou moral. Groulx a choisi d'insérer à son récit une certaine dimension surnaturelle en mentionnant la présence de spectres et de malédiction... mais d'opposer ainsi, de manière aussi manichéenne, le bien et le mal, dans les traits de personnages incarnant respectivement l'idéal canadien-français de la Reconquête et le conquérant anglophone francophobe, alcoolique et violent, traduit un désir certain chez Groulx d'utiliser la fiction afin de cristalliser l'Autre dans une position qui l'antagonise.

¹³² *Ibid.*, p. 59.

3.6 Les déguisements d'Allan et le colonialisme

Les déguisements d'Allan révèlent une vision stéréotypée de la culture anglosaxonne en général, mais aussi de l'ensemble de l'empire colonial britannique.

Un extrait particulièrement révélateur en fait la synthèse :

En sa chambre, véritable musée de bric-à-brac, il avait déployé l'entier magasin de costumes les plus fantaisistes, les plus bizarres rapportés de ses voyages. Un jour, on le voyait s'habiller en rancher de l'Ouest : vaste feutre, foulard au cou, courte culotte; un autre jour il apparaissait en highlander : jambes nues, cornemuse à la ceinture, casque en pointe, rubans sur le coin de l'oreille; un autre jour encore, il revêtait l'ample costume du Chinois fumeur d'opium, ou le costume de l'officier des Indes : casque blanc, dolman blanc, pantalon blanc. Souvent, au contraire, il ajoutait cheveux et barbe postiches, fards et cosmétiques. Par ces travestissements variés, le pauvre désœuvré, ennuyé de soi-même, obtenait-il de se fuir, d'échapper à sa vraie personnalité? Cloué au logis, s'offrait-il l'illusion de voyager un peu, de revoir les pays de ses rêves¹³³?

Dans cet extrait, qui réduit au statut de stéréotype colonial les cultures hindoue, chinoise et écossaise, c'est surtout le champ lexical qui traduit la volonté de l'auteur de stigmatiser ce qui est étranger à la culture canadienne-française. Il s'agit donc de costumes « fantaisistes », « bizarres », de « travestissements » porté par le « pauvre désœuvré ». Allan étant un personnage objectivement négatif – voire diabolique – le fait qu'il s'ennuie de ses voyages n'est pas sensé être perçu par le lecteur comme quelque chose de légitime. L'auteur transforme volontairement la détresse du personnage en quelque chose de ridicule et de futile en association à la maladie mentale.

Le fait de réduire ainsi des cultures ayant subi un sort similaire d'un point de vue strictement historique et colonial traduit une vision figée de l'altérité – bien qu'on

¹³³ Lionel Groulx, op. cit., p. 60.

ne puisse comparer, en termes de violence, la colonisation de l'Inde, la domination culturelle de l'Écosse par l'Angleterre et les conséquences de la Conquête sur la culture canadienne-française. Le fait d'associer spontanément la nationalité chinoise à la consommation d'opium relève de l'ignorance et se veut sans doute une conséquence littéraire du contexte socio-historique qui entoure la rédaction de l'œuvre. En d'autres termes : Groulx n'était certes pas obligé de faire cette association, mais c'était à l'époque chose commune que d'associer spontanément la Chine à l'opium. De plus, la société canadienne-française de l'époque, tout comme sa littérature, était bien pauvre en références ou en renseignements sur la Chine, ou l'Orient en général. La situation est différente en ce qui concerne la référence à l'Écosse...

En effet, derrière la barrière linguistique se cachent des similitudes indéniables au niveau du mythe originel et du rapport à l'Empire britannique. C'est comme si Lionel Groulx n'arrivait pas à faire fi de l'anglo-protestantisme afin d'accéder à un sentiment de proximité qui lui permettrait de consolider l'Autre et le même : les Écossais et les Canadiens français, par exemple, ont les uns comme les autres subi l'oppression culturelle et économique de l'Angleterre. Néanmoins, Groulx transforme en déguisements toutes ces références culturelles, qu'il balaie ensuite de la main afin de les réduire à un état d'instabilité mentale chez un personnage diabolisé.

En somme, on peut définir le roman de Lionel Groulx comme une fiction historique manichéenne visant à promouvoir une thèse, une vision idéalisée du passé qui aurait pour objectif de conscientiser le lectorat à une réalité économique et culturelle que l'auteur juge alarmante : l'abandon – ou du moins ce que l'auteur considère comme tel – du territoire acadien par une jeunesse francophone peu soucieuse de la dimension tragique liée au passé de sa nation, et donc de plus en plus assimilable... voire assimilée. Cette instrumentalisation politique de la littérature a pour conséquence un récit dont les personnages manquent de profondeur, ne se résumant qu'à incarner des symboles et des idéaux politiques et affichant, pour la

plupart, une psychologie peu étoffée. Tout comme chez Harvey, le lecteur a devant les yeux, tout au long du récit, un éventail de stéréotypes sensés représenter l'Autre. Qu'il s'agisse de l'Américaine des *Demi-civilisés* ou de l'ancêtre assassin Robert Finlay, originaire du Connecticut, les deux auteurs montrent un certain désir de rendre exotique ou de diaboliser l'étranger afin d'établir un rapport souvent problématique de l'identité à l'altérité. Grâce à des extraits du *Journal*, une correspondance inédite et des textes d'opinion, nous verrons dans le prochain chapitre en quoi le *malaise devant l'origine*¹³⁴ caractérise tout autant la littérature de Harvey que celle de Groulx.

¹³⁴ Cette formulation est de Dominique Garand.

CHAPITRE III

GROULX CONTRE HARVEY

*Il est impossible de fonder un sentiment collectif
sur une série d'échecs.*

Dominique Garand

Si les deux premiers chapitres de ce mémoire ont pour objectif de mettre à nu certaines perspectives de l'altérité qui sont propres à chacun des romans du corpus, ce qui suit est une analyse plus élargie des similitudes indéniables entre les pensées de ces deux auteurs que la postérité définira comme des ennemis. En mettant de côté temporairement leurs styles littéraires respectifs, qui, comme nous l'avons vu, sont très différents, on peut se permettre une observation : ces deux hommes de lettres contemporains l'un de l'autre sont passés à l'Histoire – Harvey certes un peu moins que Groulx – comme étant des *éveilleurs de conscience* et des précurseurs de la Révolution tranquille.

Bien qu'il l'intègre à sa liste des opposants de l'abbé Groulx aux côtés d'Olivar Asselin, de Victor Barbeau, de Claude-Henri Grignon et de Marcel Dugas, Dominique Garand nous le précise : « Presque tous ces opposants étaient aussi des nationalistes, du moins des patriotes, des individus qui, au même titre que Groulx, constataient les

misères des Canadiens français et cherchaient des voix pour les en libérer¹³⁵». Gérard Bouchard est du même avis : « Chez l'un et l'autre en effet, au-delà de tout ce qui les séparait [...], on observe le même rêve de relèvement des Canadiens français [...], la même aversion pour les grands bouleversements sociaux [...], une certaine vision du passé (des commencements héroïques suivis d'une déchéance.¹³⁶» On pourrait dire, pour vulgariser la chose, que Harvey est passé à la postérité en tant que perturbateur alors que l'abbé Groulx, de son côté, jouit du prestige institutionnel qui vient avec son statut de sommité, c'est-à-dire de professeur, d'historien, de prêtre et, surtout, d'icône mythique du nationalisme québécois. Il est vrai que Groulx a contribué, par l'intermédiaire de son œuvre monumentale, une partie de la mythologie à la base de l'idéologie souverainiste contemporaine. Pour sa part, Harvey est considéré – peut-être à tort – comme un « champion de la liberté¹³⁷ » homme ultimement de gauche, comme un pourfendeur du racisme et un penseur résolument anticlérical¹³⁸. En vérité, les deux hommes ont tous les deux assisté à l'avènement de la Révolution tranquille et n'ont pu que la déplorer : Groulx à cause de sa nature laïque et Harvey à cause du néo-souverainisme de nature inclusive qui fit son apparition dans les années soixante avec le Parti Québécois. Or, entre 1922 et 1936, Harvey et Groulx ont entretenu une correspondance que nous analyserons dans sa totalité avant de passer à l'aspect théorique de ce chapitre.

Leur premier échange concerne *Marcel Faure*, le premier roman de Jean-Charles Harvey. La deuxième fois où Harvey a pris l'initiative de contacter Groulx (car c'est d'abord arrivé en 1922), c'était dans l'espoir que ce dernier appuie sa candidature

¹³⁵ Dominique Garand, *Accès d'origine, ou, Pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron*. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, p. 139.

¹³⁶ Gérard Bouchard, *La pensée impuissante : échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*. Montréal, Boréal, 2004, p. 207-208.

¹³⁷ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 210.

¹³⁸ Voir *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille* par Marcel-Aimé Gagnon

au « siège vacant de la Société Royale du Canada, Section I¹³⁹ ». Nous analyserons d'abord l'ensemble de cette correspondance et ce qu'elle implique par rapport à l'angle politique que chacun des auteurs a choisi de donner à son œuvre par la suite. Nous remettrons aussi en contexte certains extraits du *Journal*, principale source de la polémique qui opposa les deux auteurs pendant la seconde moitié des années trente. Enfin, nous nous appuierons sur les théories de Louis Hartz, de Dominique Garand et de Gérard Bouchard afin de déterminer les éléments thématiques et textuels qui unissent les deux auteurs du corpus dans leur manière de définir le *même* et, en contrepartie, de se représenter l'Autre.

En 1922, l'admiration que porte Jean-Charles Harvey à Lionel Groulx est difficilement contestable. Cette année-là, le jeune Harvey vient d'entrer au journal *Le Soleil* et de publier, aux presses de l'Imprimerie de Montmagny, un premier roman lui aussi à saveur autobiographique¹⁴⁰ qui a pour titre *Marcel Faure*. Tout comme Groulx, Harvey a suivi une formation classique chez les Jésuites et, dans le début de sa trentaine, il n'est pas encore le penseur libéral à la verve provocatrice auquel on pense spontanément aujourd'hui en entendant son nom. Il pense même, dans sa jeunesse, à devenir prêtre : « Après un passage chez les Jésuites entre 1908 et 1915 (il y prononça ses premiers vœux), Harvey entreprit sa carrière de journaliste à *La Patrie*¹⁴¹ ». Bref, il n'y a rien dans la pensée du jeune Jean-Charles Harvey qui s'oppose fondamentalement à celle de Groulx; c'est seulement vers les années 1930 qu'il entre « dans une période d'hésitation, de désarroi peut-être, flirtant un moment avec le fascisme et avec le

¹³⁹ Jean Charles Harvey, *Lettre à Lionel Groulx datée du 14 novembre 1935*, Fonds Jean-Charles Harvey

¹⁴⁰ D'abord journaliste à *La Patrie*, puis à *La Presse*, il accepte en 1918 l'emploi de publicitaire que lui offre la Machine agricole nationale ltée, de Montmagny. La faillite de cette industrie, qui lui inspire son premier roman, *Marcel Faure*, l'oblige à se chercher un nouvel emploi. (Source : Guildo Rousseau, « Harvey, Jean-Charles » dans l'*Encyclopédie canadienne*.)

¹⁴¹ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 170.

communisme¹⁴² ». C'est aussi dans cette période trouble, un an après la publication des *Demi-civilisés* et toutes les conséquences qu'elle entraîne, qu'il demande de l'aide à l'abbé Groulx, une première fois en 1935 puis une seconde en 1936.

Ces quatre lettres nous intéressent dans la mesure où elles contiennent bien plus qu'une simple demande : elles sont significatives de ce qui, selon Harvey, le rapproche et le sépare à la fois du destinataire de sa lettre. Malheureusement, les réponses de Lionel Groulx sont introuvables dans leur intégralité, nous n'avons donc d'autre choix que de nous fier aux extraits dont nous disposons. Nous verrons brièvement le contenu thématique des quatre missives et nous garderons la seule lettre signée Lionel Groulx pour la fin de l'analyse de leur correspondance. Bien qu'elle date de 1922, cette dernière contient des éléments précieux, son contenu étant essentiellement une critique littéraire. Il s'agit en effet de l'avis bienveillant d'un homme de lettres à un jeune admirateur. Elle constitue la base de la série d'interactions qui allait ultimement engendrer la polémique bien connue entre les deux hommes.

4.1 Une relation épistolaire

La première lettre, datée du 14 novembre, est la plus formelle du lot. Harvey sollicite Groulx en lui parlant de sa « conscience d'avoir déployé un effort sincère et constant pour apporter [sa] contribution au perfectionnement des lettres canadiennes¹⁴³ ». Comme nous l'avons mentionné plus tôt, à peine un an s'est écoulé depuis le scandale des *Demi-civilisés*; Harvey est conscient de l'interprétation anticléricale qu'en ont fait les autorités et il présume la position de son interlocuteur

¹⁴² *Ibid.*, p. 171.

¹⁴³ *Lettre à Lionel Groulx datée du 14 novembre 1935*, Fonds Jean-Charles Harvey.

sur le sujet. Le ton est donc défensif et empreint d'humilité. L'idée est de faire amende honorable pour obtenir l'appui de Groulx, qui, de toute évidence, resta de glace.

Le 21 novembre, toujours sans réponse, Harvey décide de « venir [l'] importuner à nouveau¹⁴⁴ » afin de se faire une idée par rapport à ses chances de succès. Il semble que Harvey ait interprété le silence de Groulx comme un signe de méfiance à son égard, probablement en lien avec sa réputation. Il va donc droit au but et s'adresse « humainement » au prêtre : « Vous êtes l'un de ceux dont l'adhésion me ferait le plus plaisir. Je sais tout ce qui nous divise; je sais aussi tout ce qui nous unit, et ce qui nous unit est certainement plus fort que ce qui nous divise¹⁴⁵. » La suite de la lettre est une reformulation plus personnelle des arguments mentionnés dans la première missive. La différence réside essentiellement dans le fait que, cette fois, Harvey affirme avoir été jugé injustement :

Par des moyens que l'on n'a pas toujours approuvés, mais que j'ai employés avec courage et sincérité, j'ai voulu secouer la torpeur intellectuelle de notre jeunesse. Je ne crois pas avoir manqué totalement mon but. Dans tous les cas, j'ai pris de grands risques et j'en ai souffert. J'ignore quelle est la valeur intellectuelle de mon œuvre, mais j'ai la certitude qu'on me jugera bientôt avec plus de justice et de sérénité¹⁴⁶.

On sent qu'ici, Jean-Charles Harvey fait appel aux sentiments de Groulx. Il tente d'éveiller en lui une certaine empathie en lui mentionnant l'objectif à la base de toute la perturbation entraînée par la publication des *Demi-civilisés* : tout comme l'objectif de Groulx, celui de Harvey était de conscientiser une certaine partie de la population québécoise à son mutisme intellectuel. Il n'est pas question de religion dans cette lettre,

¹⁴⁴ Lettre à Lionel Groulx datée du 21 novembre 1935, Fonds Jean-Charles Harvey.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*

Harvey se contente de mentionner de façon plutôt floue les éléments idéologiques qui les opposent moins qu'ils ne les rapprochent.

Il est impossible de savoir si Lionel Groulx a répondu à la deuxième lettre. Nous serions tentée de supposer que oui, considérant le ton beaucoup plus intime et la longueur du texte de la troisième lettre de Harvey. Considérant son importance dans la correspondance entre les deux auteurs, nous avons jugé pertinent de la retranscrire en entiereté:

Je n'aime rien tant que la franchise et la loyauté. C'est pourquoi j'ai toujours eu beaucoup d'estime non seulement pour votre œuvre d'historien et **votre pur nationalisme**¹⁴⁷, mais aussi pour votre caractère. Je vous surprendrai peut-être en vous disant, au risque de paraître paradoxal, que les plus hautes qualités intellectuelles tiennent plus du cœur, de la volonté, que de l'esprit. L'esprit sans le cœur n'a pas de sève, n'est qu'un arbre mort.

Dans mes relations avec les hommes, une seule chose me répugne : le manque de sincérité. Tout homme qui n'agit pas suivant sa pensée et son sentiment, suivant sa conscience, est un objet de mépris, parce qu'alors il manque de courage ou il manque d'honnêteté. C'est ainsi qu'il m'arrive parfois de mépriser certaines gens qui prétendent partager tous mes points de vue, alors que sais fort et bien qu'ils pensent et sentent autrement; c'est ainsi, par contre, que j'aimerai d'autres personnes qui me contrediront loyalement. Vous êtes de celles-ci.

Je tiens à vous dire aussi – car vous êtes peut-être sous l'impression contraire – que je n'admets pas la théorie de l'art pour l'art : elle est impossible. Je n'admets pas non plus qu'un artiste puisse se développer s'il produit par impulsion extérieure, étrangère à lui-même, et non par impulsion intérieure, par les voix impérieuses qui crient du fond de son être. Pas un seul artiste de grande envergure, pas un, n'a existé, n'existe et n'existera, dans une œuvre, s'il ne s'exprime lui-même. Ce peut être un malheur pour lui que n'être pas tout à fait le reflet de son milieu : mais il y a beaucoup plus de noblesse pour lui à traduire le reflet de son âme qu'à se mentir à lui-même. Dans la lutte pour les idées et dans les heurts des sentiments, il succombera peut-être, et ceux qui l'abattront croiront accomplir un devoir et, par le fait, auront fait

¹⁴⁷ C'est nous qui le soulignons.

acte vertueux; mais lui aussi aura accompli son devoir, parce qu'il croira qu'il faut qu'il en soit ainsi [...] il est impossible de faire un artiste : il se fait lui-même. Et je crois qu'il est souverainement sage de le laisser tranquille. S'il a vraiment du talent, il fera beaucoup plus de bien que de mal, à la longue; s'il n'a pas de talent, laissez-le tranquille encore, il tombera de lui-même; et si son talent, tout en étant très apparent, manque de l'équilibre nécessaire, l'œuvre ne tardera pas à crouler, comme certains monuments dont la base serait trop faible pour le reste.

Veillez croire, cher M. Groulx, que si je vous parle ainsi, c'est que vous êtes l'un des rares hommes dont je veux avoir, non pas l'approbation entière, mais toute l'estime¹⁴⁸.

Cette troisième lettre extrêmement intime se démarque indéniablement des deux autres par son ton., comme nous l'avons mentionné précédemment. Harvey avoue son admiration pour Groulx, pour la *pureté* de son nationalisme et pour sa personnalité. Il est donc inévitable, ici, de faire un parallèle avec les thématiques à tendance nationaliste abordées dans les *Demi-civilisés*. Que ce soit sur le plan littéraire ou sur le plan idéologique, Harvey semble tiraillé entre la provocation et le respect de la tradition dont il a hérité, celle dont il n'arrive pas à se détacher complètement. Cette obsession pour la liberté d'expression, pour les *idées*, et cette remise en question de l'autorité sont des traits de sa personnalité qui sont problématiques aux yeux de Groulx; il tente, dans cette lettre, de faire passer pour une authenticité extrême.

Le texte comporte aussi un long passage sur la conception harveyienne de l'art et de ce que, selon lui, un « vrai » artiste devrait ou ne devrait pas être. Cette parenthèse sur la légitimité de la démarche artistique ne serait-elle pas une preuve que Jean-Charles Harvey, à ce moment-là du moins, accorde un certain crédit à l'œuvre romanesque de Groulx ainsi qu'à l'ensemble de ses écrits historiques? Chose certaine, Harvey pense clairement, en 1935, que ce qui lie son œuvre à celle de l'abbé Groulx est l'authenticité à la base de leurs démarches respectives. Notons aussi que le jeune

¹⁴⁸ Jean Charles Harvey, *Lettre à Lionel Groulx datée du 25 novembre 1935*, Fonds Jean-Charles Harvey.

auteur précise qu'en plus de son approbation, il cherche à obtenir *l'estime* de Lionel Groulx. On est bien loin de la polémique orageuse qui allait opposer les deux hommes à peine quelques années plus tard.

Les efforts de Jean-Charles Harvey pour écrire cette longue lettre ont fini par porter fruit puisqu'on sait avec certitude qu'une réponse lui est parvenue entre le 26 et le 29 novembre 1935. La quatrième lettre de leur correspondance commence effectivement par un remerciement et une mention de cette réponse « si raisonnable, si sympathique et si fermement chrétienne¹⁴⁹ ». Cette lettre de Groulx a elle-aussi été perdue. Nous en avons heureusement retrouvé un extrait dans le troisième tome des *Mémoires* de l'abbé Groulx. Il admet lui-même n'avoir gardé de sa réponse « que des notes mal griffonnées¹⁵⁰ ». L'extrait va comme suit :

Je suis d'accord avec vous quand vous écrivez qu'il n'y a point d'art, hors de la sincérité avec soi-même. C'est votre sincérité que je voudrais autre... Je ne demande à nul de vos écrivains ou de vos artistes de viser à l'œuvre catholique. Je voudrais leur voir l'harmonie intérieure qui vient de la foi et qui accorde l'homme, l'art et la vérité. Vous l'admettez : de là aussi peut venir une sincérité; et de là aussi, peut venir l'art puissant... Quand on a été élevé dans un milieu catholique et qu'on a déjà possédé la foi¹⁵¹, on peut avoir le malheur d'en sortir; on ne saurait avoir de raison vraie d'en sortir¹⁵².

Lionel Groulx a-t-il heurté les sentiments de Jean-Charles Harvey? Le ton que prendra Harvey en réponse à cette lettre est nettement plus humble, voire repentant, et l'ensemble de la lettre est axé sur le thème de la religion et sur l'authenticité que celle-

¹⁴⁹ Jean Charles Harvey, *Lettre à Lionel Groulx datée du 29 novembre 1935*, Fonds Jean-Charles Harvey.

¹⁵⁰ Lionel Groulx, *Lionel Groulx. Mes mémoires. Tome III*, Montréal, Fides, 1974, p. 349.

¹⁵¹ Nous rappelons que Harvey a suivi une formation classique chez les Jésuites et qu'il a été nationaliste toute sa jeunesse.

¹⁵² Lionel Groulx, *op. cit.*

ci implique de la part de ceux qui se disent croyants; titre auquel Harvey ne se donne pas le droit de prétendre.

Tout comme le Hermann Lillois de son roman, ce n'est pas à la religion prêchée dans les évangiles par Jésus-Christ que Harvey s'oppose. Il déplore, en vérité, la manière dont les autorités cléricales canadiennes-françaises utilisent cette dernière – notamment par le biais de la censure – pour exercer une forme de pouvoir qui, selon lui, n'a rien de divin. Il semble, par contre, presque *charmé* par l'idéal de pureté qui émane de « l'esthétique catholique ». Il montre une réelle admiration pour Groulx, qu'il considère comme un être sincère et combatif. Aux yeux de Harvey, ils sont tous les deux des combattants et consacrent leurs vies respectives à dénoncer les maux et injustices qui constituent les enjeux de leurs combats idéologiques. Harvey l'écrit noir sur blanc : « Nous sommes séparés par les trois lettres du mot Foi, et ce mot est un abîme. Notre terrain commun d'entente serait dans les grandes lois de la morale humaine; mais ma raison se cabre contre les dogmes¹⁵³. » Il tente en vain d'interpeler le penseur à défaut de pouvoir atteindre le religieux :

Le catholicisme, on l'accepte intégralement ou on rompt avec lui : c'est toute ma logique. Je ne vois pas d'accommodement avec le ciel. Je crois qu'il est déloyal envers l'Église que de rester chez elle sans se soumettre à son esprit, à toutes ses « vérités ». Je vous dis ceci pour vous persuader que mon attitude n'est pas déterminée par la volonté ou, si vous aimez mieux, par des causes morales, mais par des causes philosophiques. D'ailleurs, pourquoi insisterais-je là-dessus, puisque votre esprit pénétrant a sans doute deviné depuis longtemps cet état d'âme¹⁵⁴?

Leur correspondance de l'année 1935 se termine avec cette lettre dont les derniers mots sont : « je vous remercie sincèrement de bien vouloir prier pour moi¹⁵⁵ ». L'année

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ *Ibid.*

suivante, Harvey pile sur son orgueil et rédige une dernière et courte lettre pour obtenir l'appui de Groulx. « Puis-je compter sur votre appui? », ose-t-il. Malheureusement, ses efforts pour intégrer la Société royale du Canada resteront infructueux.

4.2 1922 ou Marcel Faure

Marcel Faure, le premier roman de Jean-Charles Harvey, correspond à une partie de la vie et de la pensée de l'auteur qui reste généralement méconnue. L'œuvre est essentiellement basée sur les mêmes éléments nationalistes qui constituent la base de la mythologie groulxienne; on parle donc d'éléments historiques liés au destin colonial de l'ancienne Nouvelle-France devenue la nation canadienne-française. Gérard Bouchard, dans un chapitre consacré à Harvey, en fait une énumération :

Sa vision du passé correspondait à peu près à celle de Lionel Groulx. La défaite de 1760 avait introduit une cassure profonde dans le destin de la nation. Les pionniers de la Nouvelle-France étaient des héros magnifiques, des géants dont les descendants contemporains de Harvey se montraient indignes. Les Rébellions de 1837-1838 avaient été le dernier sur

saut de la race française. Depuis un demi-siècle, la nation était en déchéance et son état lamentable – Harvey parlait d'humiliation, de servage, de prolétariat. Il en accusait tantôt l'apathie, la démission de tous les Canadiens français eux-mêmes, tantôt la lâcheté de leurs élites (un thème omniprésent chez l'auteur, notamment dans *Marcel Faure*), tantôt le colonialisme des Américains, des Britanniques ou des Canadiens anglais¹⁵⁶.

C'est donc un roman plutôt conforme à l'esthétique groulxienne que le jeune Harvey envoie à celui qu'il allait, quinze ans plus tard, qualifier de « suffisant abbé¹⁵⁷

¹⁵⁶ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 175.

¹⁵⁷ Jean-Charles Harvey, « M. Lionel Groulx, premier ministre », *Le Jour*, 16 septembre 1937, p. 8.

». Le roman est portrait utopique d'un village québécois qui devient prospère grâce aux initiatives de Marcel Faure, le personnage principal. L'ensemble du texte est une métaphore, le village de Valmont symbolisant l'ensemble des communautés rurales canadiennes-françaises. En énonçant les failles et les faiblesses qui empêchent les Canadiens français d'être maîtres de leurs ressources et d'accéder à un niveau d'éducation permettant le recul nécessaire à la constatation de leur statut de dominé, l'auteur cherche à sensibiliser ses lecteurs à leur condition. Il s'est inspiré de la faillite de La Machine agricole nationale, une industrie canadienne-française qui l'avait sollicité en tant que journaliste afin qu'il mette sur pied un journal ouvrier. L'expérience fut un échec monumental, et Jean-Charles Harvey en resta marqué.

Comme il allait le faire plus tard dans *Les Demi-civilisés*, Harvey construisit un personnage à son image, porteur d'une symbolique impliquant ses propres idéaux, qui en 1922 peuvent certainement être qualifiés de nationalistes. Pour lui, « l'idée d'instruire, de montrer la voie à suivre passe bien avant la matérialisation réaliste du problème économique de la société canadienne-française des années 20¹⁵⁸ ».

Marcel Faure, comme plusieurs des œuvres de Jean-Charles Harvey, antagonise les francophones et les anglophones en blâmant principalement les Anglo-Américains pour les lacunes qui empêchent l'émancipation socio-économique du village de Valmont. D'abord qualifié de « mauvais livre » par l'abbé Antonio Huot, alors censeur du journal *Le Soleil*, le roman fut sauvé de justesse par l'abbé Camille Roy qui le décrivit plutôt ainsi: « Ce livre n'est pas pour tous, mais il serait regrettable qu'il fût retiré du marché¹⁵⁹. »

¹⁵⁸ Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II :1900-1939*, Montréal, Fides, 1980, p. 659.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 660.

Ainsi, quand le jeune Harvey envoie son premier roman à l'abbé Groulx, il est sans doute en quête d'approbation. Le fait que Groulx soit une personnalité publique et un prêtre a probablement influencé la décision prise par Harvey de soumettre son roman à la critique de ce dernier, mais nous soupçonnons une admiration réelle de la part de Jean-Charles Harvey. Groulx, pour sa part, n'est nullement choqué par le roman et relate les faits de façon plutôt détachée : « Cette année-là, il vient d'écrire son premier roman, un roman nationaliste, *Marcel Faure*. Harvey est attaché à la rédaction du *Soleil* de Québec. Craint-il vraiment que sa thèse, histoire d'un grand industriel qui tente l'émancipation économique des siens, le compromette gravement auprès de ses chefs au journal et des gouvernants libéraux¹⁶⁰? »

Faute de temps, l'abbé Groulx en fait une lecture rapide et demande à un de ses amis, l'abbé LaVergne, d'en faire la critique. Nous avons consulté une copie de cette lettre et avons constaté qu'en effet on a sous les yeux la critique de LaVergne et non celle de Lionel Groulx. La lettre manuscrite est donc une transcription de la critique d'un autre que l'abbé Groulx, dans ses mémoires, résume en retranscrivant l'extrait suivant :

Rien d'anticléricale, au moins d'une façon précise. Recherche trop accentuée de l'expression voluptueuse. Construction chimérique d'une ville industrielle et d'un système scolaire nécessairement vague. Condamnation en bloc des syndicats ouvriers... œuvre qui annonce du talent mais sans maturité... la thèse est mal pressentie. L'œuvre ne fera pas, je crois, assez de bruit pour tuer son auteur¹⁶¹...

Dans la lettre, l'extrait comporte toutefois des guillemets immédiatement suivis d'un bref conseil, qui, lui, est bel et bien de la part de Groulx s'excusant de ne pouvoir faire mieux :

¹⁶⁰ Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 348.

¹⁶¹ *Ibid.*

« Vous avez du talent; vous en avez même beaucoup; et il vous serait facile, en vous soumettant aux traditionnelles disciplines, de laisser après vous une œuvre remarquable¹⁶². » Il nous semble évident ici que l'intention de l'abbé Groulx n'est pas de décourager le jeune auteur. Contrairement à son ami, il ne semble pas choqué par la dimension érotique de *Marcel Faure* puisqu'il semble en minimiser la portée lorsqu'il emploie la formulation : « Craint-il *vraiment*¹⁶³ que sa thèse, histoire d'un grand industriel qui tente l'émancipation économique des *siens*, le compromette gravement auprès de ses chefs au journal et des gouvernants libéraux¹⁶⁴? »

En analysant cette correspondance, il nous a semblé évident que – du moins, avant 1935 – Groulx et Harvey ne cultivaient pas, l'un envers l'autre, de quelconque animosité. Bien au contraire, la critique de *Marcel Faure*, bien qu'un peu dure, a été écrite par un autre et ne sous-entend aucunement que l'ouvrage devrait être la cible d'une quelconque forme de censure. Les lettres de Harvey à Groulx qui datent des années trente, quant à elles, montrent une certaine affinité idéologique entre le nationalisme de Groulx et le désir de Jean-Charles Harvey de conscientiser les Canadiens français. En somme, n'avaient-ils pas en commun un désir viscéral de voir leur société changer? N'étaient-ils pas tous les deux issus de la même culture, de la même réalité? Si leurs façons de penser convergent sur plusieurs points, ce qui retient le plus notre attention ici est que leurs manières de concevoir l'altérité, jusqu'à 1936, sont parfaitement similaires. Sans parler de racisme, il est indéniable qu'une certaine diabolisation de l'Autre anglophone amalgamée au nationalisme auquel adhérait le jeune Harvey est bel et bien un élément important dans *Marcel Faure* et que – si choc,

¹⁶² Lionel Groulx, *Lettre à Jean-Charles Harvey datée du 11 novembre 1922*, Fonds Jean-Charles Harvey

¹⁶³ Les guillemets dans cette citation sont de nous.

¹⁶⁴ Groulx, Lionel, *Lionel Groulx. Mes mémoires. Tome III*, Montréal, Fides, 1974, p. 348.

il y a – ce n’est certainement pas la stigmatisation de l’Anglais dans un rôle négatif qui a choqué les autorités cléricales de l’époque, et encore moins l’abbé Groulx, qui contrairement à l’abbé Lavergne semble juger plutôt inoffensive la présence de « l’expression voluptueuse » dans le premier roman de Jean-Charles Harvey.

4.3 Sarcasme et polémique

C’est à partir de 1937, dans les pages de l’hebdomadaire *Le Jour*, dont Harvey est le fondateur et le rédacteur en chef, que les deux hommes commencent à être perçus comme des ennemis idéologiques. Le journal sera publié pendant 10 ans et permettra à Harvey de prendre position contre Franco pendant la Guerre d’Espagne et de dénoncer, entre autres, le manque d’ouverture sur le monde entraîné par le nationalisme. Pas plus tard qu’en 1936, Harvey avait pourtant écrit à Groulx qu’il l’admirait précisément pour son *pur nationalisme*, et voilà qu’il devient soudainement « le chef des racistes¹⁶⁵ » dont « les toquades seraient à pouffer de rire si elles n’avaient pas de si tristes conséquences pour certains esprits crédules et confiants¹⁶⁶ ». Entre la fondation de l’hebdomadaire et l’année 1939, il existe trente-neuf articles dont le contenu vise à calomnier le chanoine et le racisme qu’implique sa doctrine¹⁶⁷. Qu’est-il advenu du nationalisme qui le poussa à écrire *Les Demi-civilisés*, des ambitions émancipatrices du jeune Harvey et de son désir profond de délivrer son peuple de l’emprise de ses élites corrompues et de la domination coloniale et économique du Canada anglais?

Si Jean-Charles Harvey s’en donne à cœur joie lorsqu’il s’agit de calomnier la personne et de s’attaquer à l’éthos de Groulx, il n’accorde que peu d’attention à son œuvre

¹⁶⁵ Jean-Charles Harvey, *Le Jour*, 16 septembre 1937, p. 8.

¹⁶⁶ Jean-Charles Harvey, *Le Jour*, 15 octobre 1938, p. 1.

¹⁶⁷ Gérard Bouchard, *op. cit.*

romanesque dans les pages de son journal. Il est vrai que l'abbé Groulx accorde lui-même beaucoup moins d'importance à cet aspect de sa carrière, qu'il assume d'ailleurs sous un pseudonyme. Il n'existe qu'une seule critique d'*Au cap Blomidon* dans *Le Jour* : c'est le 16 juillet 1938 que le chroniqueur Sévère Couture publie un article qui a pour titre « Notre roman ». Encore une fois, avant de parler de la qualité de sa fiction, c'est d'abord la crédibilité de Groulx en tant qu'historien qui est remise en question : « [Il] est animé d'un ardent patriotisme. En certaines occasions, on l'a même accusé de solliciter les Archives et les textes historiques en faveur des Franco canadiens¹⁶⁸ ». On blâme donc le nationalisme de l'auteur, l'accusant ainsi de fausser les données ne laisser voir à ses lecteurs qu'une seule version du passé, ce qui n'est pas totalement faux. Nous rappelons toutefois que cette vision glorifiée du passé et cette instrumentalisation des conséquences néfastes de la Conquête sont des procédés stylistiques que Harvey a lui aussi utilisé à plusieurs reprises dans ses textes pour faire appel aux sentiments du lecteur.

Dans l'article de Couture, on décèle une ambiguïté certaine dans le ton qui est utilisé. Sans dire que les romans de Groulx sont ennuyeux, on affirme plutôt qu'« il est sûr que M. l'abbé Groulx ne se serait pas amusé à composer des romans uniquement récréatifs ou de psychologie pure¹⁶⁹ ». Couture n'attaque pas Groulx par l'intermédiaire de la caricature ou de la satire en le traitant, par exemple, de « führer nationalisant ». C'est beaucoup plus subtilement qu'il déplore « l'empâtement trop fréquent¹⁷⁰ » du style d'*Au cap Blomidon* et de *L'Appel de la race*, qui, malgré une « tendance à la démonstration¹⁷¹ », se lisent « sans trop d'ennui¹⁷² ». Couture termine en disant que,

¹⁶⁸ Sévère Couture, *Le Jour*, 16 juillet 1938, p. 2.

¹⁶⁹ *Ibid.*

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² *Ibid.*

malgré toute la passion amenée par le nationalisme de leur auteur, les récits manquent d'universalité et ne sauraient toucher un lectorat qui ne serait pas franco-canadien.

Demandons-nous d'abord quels sont les motifs qui ont poussé Harvey à modifier aussi drastiquement son parcours idéologique. Selon Bouchard, *Le Jour* est né et a survécu grâce à « l'injection massive de de capitaux canadiens-anglais [...]. En retour, Harvey savait se montrer souple et reconnaissant, [...] il combattit furieusement toute forme de nationalisme canadien-français, niant même désormais l'existence de cette nation [...]. Il prit le parti inconditionnel des grands patrons contre les ouvriers, se faisant l'avocat très dévoué de la grande entreprise privée, des "trusts" et du capital étranger, alors qu'en 1936 il y était encore vivement opposé¹⁷³.

Ce nationalisme pancanadien en opposition au nationalisme canadien-français, qui pourrait passer pour une ouverture face à l'adversité et à l'altérité, est terni par l'aspect contradictoire de son acharnement à ridiculiser publiquement les fondements d'une pensée que, dans des écrits intimes, il disait respecter. L'origine culturelle ou ethnique des investisseurs qui soutiennent son organe médiatique nous importe peu dans le contexte de ce mémoire, nous nous intéressons plutôt aux motifs qui ont pu pousser Harvey à nier l'importance d'un sentiment national qui l'avait poussé, trois ans plus tôt, à écrire un roman profondément ancré dans sa propre culture. Venant de la part d'un intellectuel ayant perdu son emploi au *Soleil* pour être lu, de ce même homme qui écrivait à Groulx en 1935 que l'authenticité était à la base même de son système de valeurs, le tout semble prendre une tournure pour le moins paradoxale. Il semble que Jean-Charles Harvey ait été contraint de remettre en question son intégrité pour ne pas sombrer dans la faillite...

Et Groulx, dans tout ça? Le fait qu'il consacre un chapitre complet du sixième volume de ses *Mémoires* à l'hostilité de « ce journaliste qui apparemment [lui] veut

¹⁷³ Gérard Bouchard, *op. cit.*

beaucoup de mal¹⁷⁴ » montre que la polémique engendrée par leur conflit d'intérêt ne le laisse pas indifférent. Après s'être interrogé sur son choix de ne pas prolonger leurs échanges épistolaires, Groulx accuse Harvey d'avoir lui-même brisé le dialogue en dirigeant *Le Jour*. C'est là que le tout prend une tournure intéressante puisque, noir sur blanc, on peut lire les soupçons de l'abbé Groulx par rapport à l'origine culturelle des investisseurs du journal : « Qui l'avait fondé? Quels en étaient les bailleurs de fond? Du capital juif? Du capital anglais? Ou les deux ensembles¹⁷⁵? ». Il est évident ici qu'il associe sans la moindre hésitation les identités juives et « anglaises » à l'animosité manifestée envers le nationalisme canadien-français, pour ne pas dire carrément à son égard. Un peu plus loin, il réitère :

Il semble que *Le Jour* ait été fondé pour combattre principalement, sinon uniquement, le nationalisme. L'indéracinable idéologie enflamme une autre génération. Les capitalistes juifs et anglo-canadiens s'inquiètent. Pour mieux émasculer le nouveau nationalisme et le mettre solidement en veilleuse, Maurice Duplessis vient de le confisquer à son profit¹⁷⁶.

Groulx parle ici d'*émasculat*ion du nationalisme, comme si c'était à la fois son identité et sa virilité qui était en jeu. Le fait de nommer ensuite les Juifs comme ennemis, comme opposants à l'éclosion de cette « indéracinable idéologie », montre la tendance du chanoine à désigner les étrangers comme ennemis de la nation. En mentionnant ainsi Maurice Duplessis, Groulx chercherait-il à incarner une figure de contre-pouvoir, s'arrogeant ainsi une certaine crédibilité morale? Nous sommes bien sûr ici devant un texte qui fait partie d'un corpus que l'auteur désigne comme ses *mémoires*, donc face à des écrits intimes, et il serait précipité de les interpréter comme on le ferait pour un discours ou pour tout autre texte qui relève du domaine public. Chose certaine, Lionel Groulx semble utiliser la possibilité que des capitaux juifs aient contribué à la fondation

¹⁷⁴ Lionel Groulx, *op cit.*, p. 348.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 350.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 351.

du *Jour* comme un argument pour discréditer Harvey aux yeux des sympathisants nationalistes.

Nous ne saurons sans doute jamais avec certitude si Harvey a choisi Groulx pour cible pour des raisons personnelles ou pour le symbole qu'il incarnait, parce qu'en tant que figure du nationalisme canadien-français, il était facile d'en faire une caricature. Harvey a certainement, à partir de 1937, adopté publiquement une mentalité nettement plus axée sur le libéralisme d'idées et sur la richesse d'un patrimoine bilingue et inclusif que sur la libération et l'émancipation du peuple canadien-français. Groulx, pour sa part, continuera toute sa vie à rêver à un état français aux frontières floues dont l'existence s'appuierait surtout sur une foi catholique mêlée à un patriotisme qui, bien que venant d'un esprit politisé et rationnel, reste altéré par une vision du passé axée sur la mythologie, sur des *mythes mobilisés*¹⁷⁷. Pour clore cette parenthèse, nous nous permettons de citer brièvement René Girard à propos de la persécution de l'Autre :

Entre toutes les représentations du texte, par conséquent, il existe une convenance réciproque, une correspondance dont on ne peut rendre compte que par une seule hypothèse. Le texte que nous lisons doit s'enraciner dans une persécution réelle, rapportée dans la perspective des persécuteurs. Cette perspective est forcément trompeuse en ceci que les persécuteurs sont convaincus du bien-fondé de leur violence; ils se prennent pour des justiciers, il leur faut donc des victimes coupables, mais cette perspective est partiellement véridique car la certitude d'avoir raison encourage ces mêmes persécuteurs à ne rien dissimuler de leurs massacres¹⁷⁸.

Jean-Charles Harvey, en vieillissant, s'éloigne du point de vue qu'il préconisait dans *Les Demi-civilisés*. À partir des années cinquante, il se marginalise et entre en conflit avec une partie de son œuvre, voire de son identité. Pour appuyer notre propos, pensons simplement à sa décision, lors de la réédition du roman, en 1962, de modifier certains

¹⁷⁷ L'expression vient de Gérard Bouchard.

¹⁷⁸ René Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de Poche », 2013 [1982], p. 13.

passages du texte original « jugés trop critiques à propos des Canadiens anglais. Il vitupérait contre le joual et contre la médiocrité de la littérature du Canada français, comme de sa culture en général¹⁷⁹ ».

Vers la fin de sa vie, Harvey se dissocie donc volontairement de cette communauté, de cette *esthétique* dans laquelle il s'est jadis inscrit par la littérature. Il considérait la Conquête de 1760 comme étant un récit exagéré sans autre véritable coupable que la guerre elle-même. Même s'il s'opposait à l'indépendance du Québec, à toute forme de nationalisme ainsi qu'à toute intervention de l'État dans l'économie, il se disait « satisfait de l'ordre social existant. Il s'opposait à l'immigration des Noirs, qu'il jugeait non "assimilables", et il en voulait à De Gaulle, qui incitait les nations africaines à revendiquer leur indépendance¹⁸⁰ ».

4.4 Un malaise originel

Cette parenthèse sur la polémique qui oppose et lie à la fois les auteurs du corpus nous ramène à la question centrale qui articule les éléments théoriques, littéraires et historiques qui y sont abordés : l'intention derrière la démarche artistique peut-elle transcender l'identité des auteurs et leurs perceptions respectives de ce qui lui est *extérieur*? Dans *Quand la nation débordait les frontières*, Michel Bock s'intéresse à la définition du concept de nation dans l'*Action française*. En s'appuyant sur la correspondance de Groulx, il affirme que « pour les collaborateurs de la revue, la nation était considérée comme une *entité organique* résultant du partage d'un patrimoine culturel et historique commun, de traditions nationales [...]»¹⁸¹ ». Cette appartenance à la nation se traduit, tant chez Groulx que chez Harvey, par l'esthétisation d'une

¹⁷⁹ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 202-203.

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ Michel Bock, *Quand la nation dépassait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Collection Histoire », 2004, p. 45.

mythologie nationale. Plus implicite chez Harvey que chez Groulx est cette mise en scène romanesque d'éléments thématiques tels que l'attachement émotionnel suscité par le mode de vie paysan ou encore la tendance à glorifier un passé colonial où l'identité franco-canadienne n'impliquait pas encore le statut de dominé. Si la fierté engendrée par le nationalisme est omniprésente dans *Au cap Blomidon*, *Les Demi-civilisés* est, au contraire, une œuvre qui tire sa force dans la honte : on expose au lecteur une vision satirique des élites et du pouvoir en place tout en déplorant le manque de conscientisation des Canadiens français face à leur situation.

Bien que le roman de Harvey l'intègre plus explicitement, la honte est aussi présente dans le roman à thèse nationaliste de l'abbé Groulx. Elle l'est dans toute l'importance que l'auteur accorde aux passages historiques, dans l'idéalisation du « rêve viril et blond » auquel correspond le personnage principal du récit et, enfin, elle est présente dans la démarche artistique même de l'auteur : Groulx n'a-t-il pas rédigé *Au cap Blomidon* après avoir constaté, lors d'un voyage, le peu d'enthousiasme des jeunes Acadiens par rapport à cette *race française* à laquelle ils appartenaient, eux-aussi? Groulx l'avait proposé au début des années 1920 dans sa conférence sur « L'Amitié française en Amérique » : « Si [...] nous avons dressé, comme un flambeau, l'espoir d'un État français dans l'Amérique du Nord, ce n'est pas que nous le croyions d'une réalisation immédiate ni que nos impatiences veuillent avancer d'un jour la réalité¹⁸² ».

La cristallisation de l'identité canadienne-française dans le mythe est donc une façon de vaincre par la littérature une honte qui est historique. Dans *Au cap Blomidon*, Jean Bérubé parvient, avec l'aide de Dieu et grâce à l'intervention de forces surnaturelles, à récupérer plus ou moins métaphoriquement un patrimoine qui lui

¹⁸² Lionel Groulx, « L'Amitié française en Amérique » dans Bock, Michel, *Quand la nation dépassait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Collection Histoire », 2004,

revient « de droit ». Dans *Les Demi-civilisés*, Max Hubert parvient à publier, malgré le fait que « les maîtres de postes de diverses municipalités, sur l'ordre de certains chefs, refusèrent de livrer [le] périodique¹⁸³ » et que « les plus influents et les plus riches [les] avaient lâchés¹⁸⁴ », il reçoit quand même des milliers de lettres sur son bureau le suppliant de maintenir l'existence de son journal, validant ainsi son obstination à sortir son peuple de son marasme intellectuel :

Ces témoignages ne nous rendaient pas les biens perdus. Ils nous reconfortaient en nous révélant l'existence, dans le foyer du colonialisme intellectuel où nous vivions, de quelques milliers d'êtres plus forts, plus francs et plus courageux, à qui l'ambiance n'avait pas réussi à enlever les qualités qui font aimer l'humanité¹⁸⁵.

Immédiatement après avoir mentionné « ce foyer du colonialisme intellectuel » dont il est issu, Harvey glisse ce commentaire dans la bouche du Français Hermann Lillois :

Nous avons, disait-il, servi l'art, les lettres, l'histoire, la science et la politique dans ce qu'ils ont de plus élevé et de plus attachant. Nous avons soulevé un coin du voile sur les génies français, allemands, russes, italiens, anglais, scandinaves. Et après avoir porté devant les foules le rayonnement de l'esprit, nous voici sous le coup de l'ostracisme¹⁸⁶.

N'est-il pas intéressant que ce *nous* si inclusif ce *nous* à la fois *élevé*, *politique* et *attachant*, ce *nous* suivi d'une énumération de génies propres à des pays majoritairement européens, ce *nous* ne pouvait donc venir que de la bouche d'un personnage qui, de par son origine ethnique, échappe à « l'ostracisme » de la culture canadienne-française?

¹⁸³ Jean-Charles Harvey, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Montréal Quinze, coll. « Québec 10/10 », 1982 [1934], p. 124.

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 125.

¹⁸⁶ *Ibid.*

Garand définit la nostalgie du mythe comme étant un « désir de faire "Un", [...] désir d'une totalité rassemblée autour d'un signifiant transcendantal : Patrie, Église, Race, Littérature, État, et même Individu¹⁸⁷. » Nous considérons cette *nostalgie du mythe* comme un dénominateur commun dans l'articulation des récits qui forment notre corpus. Plus encore, nous affirmons l'existence d'un lien concret entre la stigmatisation de l'Autre dans le stéréotype et l'affirmation d'un « nous » fortement altéré par une mythologie nationale tronquée et fondée elle-même sur des concepts figés. L'ethnocentrisme de Lionel Groulx serait lui aussi figé dans une « conception essentialiste de l'identité, elle-même reliée à une conception sclérosante et idéalisante de l'origine¹⁸⁸ ». Isolés historiquement et géographiquement de la France, minoritaires dans une Amérique du Nord anglophone, les intellectuels canadiens-français des années trente avaient-ils accès aux repères culturels leur permettant de développer une littérature décomplexée de sa peur de disparaître complètement devant l'Autre? Jean-Charles Harvey et Lionel Groulx, chacun à sa manière, semblent avoir développé, dans leur fiction, un rapport problématique à l'identité et, parallèlement, à l'altérité : c'est comme si la crainte intériorisée de la médiocrité nationale entraînait une représentation forcément manichéenne de tout ce qui échappe au « même ». Ennemis aux yeux de tous, ils partageaient néanmoins une vision commune de la nation et un désir profond d'avoir un impact sur le destin de celle-ci.

Se pourrait-il que ce soit l'isolement qui, comme le suggère Louis Hartz, soit à la source du malaise originel et donc de cette perception « contaminée » de l'altérité? L'auteur soutient que les sociétés issues du colonialisme dont le contact avec la mère-patrie a été interrompu brutalement développent des complexes identitaires en lien avec leur statut de « fragment ». Ainsi, le Canada, les États-Unis, l'Amérique latine, l'Afrique du Sud et l'Australie seraient en quelque sorte des microcosmes altérés par

¹⁸⁷ Dominique Garand, *Accès d'origine, ou, Pourquoi je lis encore Groulx*, Basile, Ferron. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, p. 28.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 158.

le temps de leur pays d'origine. Ainsi, le Canada serait « un exemple presque parfait d'une société issue de deux complexes de fragmentation. Tout d'abord un fragment français, qui s'est implanté pendant plus d'un siècle et demi de colonisation, et s'était fermement établi avant sa cession à l'Angleterre à la fin de la guerre de Sept ans. Puis, un fragment anglais [...]»¹⁸⁹ ». Cette *théorie hartzienne des fragments* nous a semblé particulièrement pertinente dans le contexte de ce mémoire parce que nous considérons que c'est en partie ce statut de « fragment », cette identité tronquée par l'Histoire, qui crée dans le *même* une ambiguïté et un malaise dont les conséquences se répercutent sur les représentations de l'Autre dans la fiction issue de la culture canadienne-française, ce *fragment* d'une France prérévolutionnaire dont la langue perdue dans une Amérique du Nord anglophone. Ainsi, enfermé dans son mythe et historiquement handicapé par une identité politique dont la dualité problématique et le lourd pathos qui s'y rattache engendrent un attachement émotionnel au passé exagéré, comme l'affirme Bouchard :

Il arrive même que les incohérences dont la pensée équivoque est affectée s'aggravent du fait que les mythes mobilisés pour la soutenir se contredisent et par conséquent se neutralisent eux-mêmes. On pourrait dire qu'elle est un projet de pensée radicale qui a échoué [...]. Les traits collectifs ou sociaux qu'elle induit sont l'incertitude, le désarroi, l'inhibition, la peur de l'avenir, le doute de soi, l'inertie¹⁹⁰.

Ainsi, le Canada français des années trente n'aurait d'autre choix que d'inspirer à ses auteurs nationalistes une vision distordue de l'Autre.

¹⁸⁹ Louis Hartz, *Les enfants de l'Europe : essais historiques sur les États-Unis, l'Amérique latine, l'Afrique du Sud, le Canada et l'Australie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit "Frontière ouverte" », 1968, p. 222.

¹⁹⁰ Gérard Bouchard, *op. cit.*, p. 13.

4.5 Une éternelle Nouvelle-France?

Notre intention n'est évidemment pas de réduire à un état de fragment l'ensemble des facteurs culturels et historiques qui forment l'identité québécoise, qu'on l'aborde sous sa version actuelle ou qu'on remonte aux années 1930. Notre objectif est plutôt de remettre en contexte les éléments qui, dans notre corpus, semblent influencer la représentation de l'altérité que nous jugeons fortement altérée par le mythe national. La France est donc, chez Groulx comme chez Harvey, porteuse d'une dimension symbolique à connotation généralement positive. Si, chez Harvey, *Les Demi-civilisés* est une œuvre qui met en scène le mépris des Québécois à l'égard du « maudit *français* », c'est pour illustrer l'intolérance et la fermeture d'esprit de ceux qui s'insurgent contre l'article de Lillois, qui lui est dépeint comme un symbole de liberté d'expression. La France y est dépeinte comme une figure paternelle, une figure *accomplie*, ce qui ne serait pas le cas du Québec, selon Hartz :

Nous pourrions appliquer cette théorie avec quelques variantes aux fragments qui se sont détachés à une époque féodale ou radicale. Le Canadien français, qui n'a pas connu l'esprit du siècle des Lumières, échappera par la suite au jacobinisme et au marxisme puisque ces « radicalismes » postérieurs en sont nourris. Ce Canadien est assurément « américain », mais comme son monde s'est détaché plus tôt, un futur plus vaste lui échappe¹⁹¹.

Groulx, quant à lui, n'aborde pas directement l'identité française telle qu'elle est vécue, à l'époque, par les habitants de ce pays. En tant que prêtre catholique, il est évidemment en désaccord avec plusieurs des principes politiques qui caractérisent la société française des années trente. Il accorde toutefois énormément d'importance à la France des XVII^e et XVIII^e siècles, c'est-à-dire la France à l'origine des premiers

¹⁹¹ Louis Hartz, *Les enfants de l'Europe : essais historiques sur les États-Unis, l'Amérique latine, l'Afrique du Sud, le Canada et l'Australie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit "Frontière ouverte" », 1968, 325 p.

habitants du Canada français. Il va, selon Garand, jusqu' à accorder la place d'une figure paternelle à cette origine ethnoculturelle. Bien sûr, la France est le seul pays qui, pour Groulx, partage l'identité du Canada français, puisqu'ils ont en commun ce « génie » qui les caractérise. Il peut s'avérer difficile pour un lecteur moderne de lire Groulx, admet Dominique Garand, surtout lorsqu'il s'agit de représentations fictives ou non de l'altérité. La France reste la seule nation étrangère à être glorifiée au même titre que l'est l'Amérique française :

Au sujet du rapport à l'Autre et à l'autre chez Groulx (comme chez tous les régionalistes), une précision s'impose. Ce qui est jugé négatif, ce n'est pas l'altérité en tant que telle, mais l'aliénation, et celle-ci [...] est une conséquence du mélange de la confusion et de la contamination, *il existe un génie propre à chaque peuple*¹⁹².

Plus encore, la France serait perçue dans la mythologie groulxienne comme un *père humilié* « qui, de bâtisseur à conquérant, a dû rendre les armes sur les plaines d'Abraham¹⁹³ ». Si, en acceptant de vulgariser un contexte théorique aussi dense que celui du *père humilié*, nous avouons dans le contexte de ce mémoire que la France, à défaut d'être cette Mère-patrie telle qu'on la qualifie traditionnellement, serait plutôt un père humilié... alors à qui revient donc le rôle de la mère? L'Amérique a certainement un impact immense sur la culture canadienne-française de l'époque; les anglophones américains représentent-ils eux aussi « l'ennemi détesté¹⁹⁴ », comme le suggère Paterson?

¹⁹² Dominique Garand, *Accès d'origine, ou, Pourquoi je lis encore Groulx*, Basile, Ferron. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, p. 151.

¹⁹³ Dominique Garand, *op. cit.*, p. 144.

¹⁹⁴ Janet Paterson, *op. cit.*, p. 45.

4.6 À propos du Québec anglais...

Sans nous attarder sur la situation actuelle de la minorité anglophone québécoise, nous voulons néanmoins, avant de résumer l'ensemble de notre pensée, aborder concrètement la question de la diabolisation unilatérale des anglophones résidant sur le territoire laurentien (ou dans toute communauté francophone du Canada) dans la mythologie canadienne-française¹⁹⁵. Comme le précise Janet Paterson, l'anglophone est rarement en position d'infériorité dans la littérature québécoise : « Figure matricielle s'il en est une, l'Autre écossais, anglais ou américain demeurera un personnage romanesque privilégié¹⁹⁶. » Ce qu'on observe dans l'étude de Paterson, outre la place sociale de l'anglophone, c'est l'absence de distinction entre le Canadien anglais d'origine canadienne et l'anglophone immigrant issu d'une autre culture.

Dans *La question du Québec anglais*, Gary Caldwell aborde l'identité canadienne anglaise telle qu'elle était perçue par les francophones de 1931. Ainsi, à la question « un ressortissant américain de langue maternelle anglaise est-il un anglophone québécois du fait même d'être de langue maternelle anglaise? », Caldwell répond : « Il ne fait aucun doute que dans l'opinion populaire, du moins chez les journalistes, les universitaires et les observateurs étrangers, la réponse est "oui". Tout comme on aurait identifié comme anglophone un immigrant britannique qui, en 1931, vivait au Québec¹⁹⁷. » Il existe donc, selon lui, une confusion générale à l'égard de l'*autre* anglophone.

Comme nous l'avons brièvement mentionné dans le deuxième chapitre, il existe pourtant beaucoup de similitudes entre les identités irlandaises, écossaises et

¹⁹⁵ Nous répétons que nous désignons uniquement la période associée à notre corpus de textes, c'est-à-dire les années trente.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 58.

¹⁹⁷ Gary Caldwell, *La question du Québec anglais*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, coll « Diagnostic », p. 19.

québécoises : si ce n'est pas sur le plan religieux, c'est au niveau des dommages culturels entraînés par la domination britannique. La frontière de la langue à elle seule suffit mystérieusement à taire toutes les ressemblances criantes entre les différentes identités culturelles. Caldwell enchaîne :

Voyons d'abord [l']hypothèse [...] selon laquelle un immigrant britannique qui vivait au Québec en 1931 était un "anglophone" : à cette époque, il n'existait nulle part au Canada d'identité "anglophone"; on parlait plutôt des Canadiens anglais et des Canadiens français. Dans sa nouvelle identité non-britannique, notre immigrant britannique de 1931 au Québec était un Canadien anglais, appellation maintenant en voie de disparition dans l'opinion publique du Canada anglais¹⁹⁸.

Cette vision sociale très manichéenne de la dualité qui articule la société québécoise¹⁹⁹ serait directement liée à la cession du Canada à l'Angleterre, lors du traité de Paris de 1763. En plus de l'isolement et de la honte, serait-il juste de mentionner la *souffrance* comme facteur contribuant à cette xénophobie latente, à cet enlisement dans le mythe et dans le stéréotype? Hartz résume la situation d'une perspective extérieure en effleurant l'angle freudien :

Pour les deux puissances européennes, il s'agissait là d'un événement qui reflétait simplement les hasards de la guerre. Les colonies anglaises d'Amérique célébrèrent la disparition de l'ennemi héréditaire. Mais les Canadiens souffrirent avec une intensité qu'il est difficile de comprendre. Une culture profondément catholique pouvait difficilement admettre que la province l'abandonnât au joug d'une puissance étrangère de surcroît protestante. La prise de conscience de la réalité de la conquête provoqua un traumatisme psychologique dont on retrouve de nombreuses traces [...]. Il est révélateur que beaucoup de Canadiens français ne parlent pas de la « conquête » mais de « l'abandon ». Il ne s'agit pas là seulement d'un

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ Nous ne nions pas l'existence des allophones dans les années trente, nous simplifions les données de cette étude de façon à mettre l'accent sur le fossé culturel entre les anglophones et les francophones des années trente, entre la réalité et le mythe.

euphémisme, nous avons presque affaire à une sorte de transfert freudien : un ressentiment profond reporté de l'étranger sur la mère²⁰⁰.

En somme, nous nous appuyons sur la convergence des théories de Bouchard, de Garand et de Hartz pour valider notre hypothèse comme quoi les romans de Lionel Groulx et de Jean-Charles Harvey seraient unis, non pas par une démarche artistique qui leur serait commune ni par un courant artistique ou une orientation idéologique mais bien par un profond *malaise identitaire*. Ce serait donc ce double statut de dominant et de dominé qui aurait engendré une incertitude chronique dont les échos se répercutent jusque dans la fiction issue d'une culture complexée.

4.7 Se réécrire avec l'Autre

Dans le roman de Groulx, les Finlay incarnent une vision palliée de l'ennemi. C'est comme si, en créant le personnage de Hugh Finlay, Lionel Groulx assumait une part de l'humanité derrière la diabolisation d'Allan et, parallèlement, de Robert Finlay, qui symbolise le pathos et l'injustice liés à la Déportation de 1755. Le patriarche finit par admettre que l'adhésion à la « bonne version de l'histoire » qui est véhiculée par le discours de Jean Bérubé est la seule façon de mettre un terme à la malédiction annoncée par la Vieille Louisianaise, réconciliant ainsi symboliquement les Anglais et les Français dans une dynamique judéo-chrétienne. Il existe donc, dans *Au cap Blomidon*, une dynamique conflictuelle qui oppose le désir chrétien du prêtre de maintenir l'harmonie et d'éviter toute forme de violence et la passion nationaliste de l'auteur-historien qui souhaite exprimer, par la fiction, toute l'étendue de l'injustice qu'il ressent. En rendant à Jean Bérubé la terre qui lui revient de droit²⁰¹, Groulx utilise la fiction pour « réparer » une faille historique, et c'est en conscientisant un lecteur

²⁰⁰ Louis Hartz, *op. cit.*, p. 233.

²⁰¹ Nous hésitons à utiliser le terme « de droit divin », bien que la Providence ait un impact concret dans le déroulement du récit. L'auteur voyait sincèrement la présence des Canadiens français en Amérique comme étant voulue par Dieu.

francophone à la gravité du traumatisme collectif qu'il contribue à rétablir un certain équilibre sur le plan identitaire.

Quant au roman de Harvey, il est indéniable que les représentations de l'Autre français et de l'Autre américain (américaine, dans le cas des *Demi-civilisés*) sont tout aussi ancrées dans le stéréotype. Alors que chez Groulx, ce sont les racines françaises communes, la foi catholique et la langue maternelle que partagent les Acadiens et les Québécois qui forment le dénominateur commun qui en fait des figures objectivement positives dans la thèse du roman, Harvey fait le choix narratif de donner à un personnage français le pouvoir dénoncer ce que Max Hubert, en tant que membre de la communauté qu'il critique, n'ose dire tout haut. Guildo Rousseau le souligne dans *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque* : « Un collaborateur de Max Hubert, un français [*sic*], Hermann Lillois, expose la position du "Vingtième siècle" vis-à-vis du clergé [...] [et] se demande quelle serait la position du Christ, si ce dernier revenait juger ses serviteurs²⁰². »

À travers « ses attaques contre les institutions parlementaires de l'époque²⁰³ », la revue elle-même symbolise tout ce que le roman dénonce. À travers le *Vingtième siècle* dont Hubert est le fondateur, c'est Lillois qui s'attaque directement à l'élite de la société canadienne française et qui ridiculise le colonialisme qui en articule les plus hautes sphères :

"Ministres, sénateurs, députés, conseillers législatifs, juges, fonctionnaires, professionnels, commerçants et industriels... " font figure en effet de pantins, devant le Gouverneur, qui est "... un Anglais de race...". Tous ces "coloniaux", qui apprécient beaucoup les "... manières de l'Angleterre nouvelle...", sont pour la plupart des illettrés et des parvenus [...]. Ainsi,

²⁰² Guildo Rousseau, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, Montréal, Centre éducatif et culturel, INC., coll. « Reflets », 1969, p. 108.

²⁰³ *Ibid.*, p. 109.

conclut Harvey, l'état est entre les mains d'une "cohorte de médiocres, de hâbleurs, de faibles, et, dans plusieurs cas, de prévaricateurs"²⁰⁴ .

Encore une fois, la « race anglaise » est représentée comme un groupe privilégié, et c'est un groupe auquel une élite corrompue par le colonialisme tente vainement d'adhérer. C'est donc par l'intermédiaire d'une France symbolique que Harvey dénonce la domination culturelle de sa nation par l'Angleterre, sans toutefois qu'il y ait de personnage britannique dans le roman. C'est comme si l'auteur avait besoin de la présence de ce « père humilié » pour trouver le courage, même dans la fiction, de s'opposer aux forces qui empêchent sa nation d'exister pleinement. Comme nous l'avons mentionné dans le premier chapitre, la seule figure de langue anglaise des *Demi-civilisés* reste Kathleen Ross, l'Américaine aux mœurs moralement discutables dont l'intention est d'échapper momentanément à la Prohibition pour mieux « espionner le milieu canadien-français de la bourgeoisie afin d'en tirer un livre révélateur²⁰⁵ ». Comme le souligne Jean-Pierre Thomas en parlant de Lillois et de Ross : « Il s'agit de deux étrangers qui, par leurs actions, transforment grandement le monde qu'ils ont investi²⁰⁶ ». *Les Demi-civilisés* brosse donc le portrait d'un Canada français médiocre qui s'articule difficilement sans l'intervention de représentations stéréotypées de l'Autre.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ Jean-Pierre Thomas, *op. cit.*, p. 229.

²⁰⁶ *Ibid.*

CONCLUSION

En somme, incapables de s'extirper d'une vision du *même* altérée par le choc psychologique que la Conquête de 1763, les auteurs du corpus, en voulant améliorer le sort de leur communauté par l'intermédiaire de la conscientisation, se frappent au mur du stéréotype. Entre l'idéalisation désuète d'une France du XVIII^e siècle et la glorification, chez Harvey, de l'athéisme et du républicanisme attribués à une France émancipée de l'emprise du clergé, les auteurs restent prisonniers d'une conception de l'autre altérée par « l'abandon ». Il en va de même pour la vision de l'anglophone, qui, chez Groulx comme chez Harvey, est d'emblée associée à l'ennemi à cause de la langue qu'il parle, sans qu'on s'intéresse à son individualité. Le symbole de la défaite est d'une force telle que les auteurs s'attardent peu à déterminer son pays d'origine et l'héritage culturel qui s'y rattache : il est « Anglais ». Condamné à son statut de privilégié, l'anglophone de la littérature québécoise des années trente reste un ennemi de la nation parce que la langue qu'il parle rappelle la douleur de l'échec au francophone qui l'écoute.

Nous avons déjà mentionné, en abordant le « personnage » de Lionel Groulx au début de notre deuxième chapitre, que les échos de son influence sur la politique québécoise s'entendaient jusque dans les paroles de « La censure pour l'échafaud », entre « la face cachée du chanoine icitte » et « la fumée d'Auschwitz ». Au refrain, on entend :

Nous n'osons même plus nous nommer nous-mêmes
 Nous nous nions²⁰⁷.

Serait-ce précisément cette forme de déni, le fait de « se nier », qui rend la nation canadienne-française aussi ambiguë face à son statut, voire à sa propre existence? Est-ce la peur de disparaître qui rend problématique le rapport à toute culture osant *exister* sur le territoire qu'elle occupe en tant que minorité? Dans la littérature comme dans la réalité, cette appropriation du territoire se fait toutefois au détriment de ceux qui furent les premiers à l'habiter, bien que Jean Bérubé le revendique au nom des Acadiens. Cette perspective qui, jusqu'à tout récemment, était très peu mise de l'avant dans la littérature francophone québécoise, permet de poser un regard différent sur les rapports à l'altérité pour la simple raison que c'est le *nous* qui, sur un territoire qu'il revendique, devient l'Étranger. Ainsi, parmi les éléments préoccupants qui n'entraient pas exactement dans notre champ de recherche²⁰⁸, nous avons remarqué que les Autochtones n'entraient pas dans la même catégorie que les autres « étrangers » en ce qui concerne la façon dont ils sont représentés dans la littérature québécoise, ce qui nous ramène, une fois de plus, à un type de malaise devant l'origine s'insinuant dans les rapports à l'Autre. Entre la honte collective reliée au triste sort des communautés autochtones et les vestiges archaïques d'une lointaine alliance avec eux, la perception des Premières nations dans la culture et la littérature canadiennes françaises est complexe.

Échappant complètement aux dynamiques collectives articulant le rapport à la France et le rapport à l'Amérique que suggèrent Hertz, Bouchard et Garand, le rapport à l'Autre autochtone n'est pas moins *existant* dans le portrait global que brossent les écrivains québécois de leur société. Tout aussi stéréotypés que les représentations des

²⁰⁷ « La censure pour l'échafaud », tiré de l'album *Amour oral*, 2004.

²⁰⁸ Les Autochtones ne sont mentionnés nulle part dans *Au cap Blomidon*, et Harvey n'en fait la mention que pour parler du métissage de son « sang », comme nous l'avons déjà mentionné au premier chapitre.

étrangers d'origine française ou de langue anglaise, les autochtones sont toutefois dépeints différemment. Il faut d'abord mentionner que, bien que les deux romans abordent le thème de l'expropriation selon une perspective coloniale, aucun des deux auteurs n'aborde directement le rapport des Canadiens français aux Autochtones. Leurs relations ont longtemps été à la fois tabouisées et invisibilisées dans la culture canadienne-française, et Groulx, en tant qu'homme de son époque, n'échappait pas à cette tendance. Il s'opposait notamment aux mariages mixtes et à la conception de la nation canadienne-française comme étant métissée :

[...] Car le "mélange des sangs" était source de "déchéance" et de "trahisons", il compromettait "le grand héritage de la pureté du sang", mettait à l'épreuve "la force héréditaire du sang". Conviction de la pureté, de la supériorité de la race et du sang donc, qui inspirait un profond mépris des Noirs ("cet élément inférieur") et des Autochtones. Groulx tenait ceux-ci pour des "races arriérées", capables d' "actes diaboliques". Il avait pour les décrire les mots suivants : "mœurs privées et publiques déplorables", "fainéantisme séculaire", "sensualité", "vide spirituel", "paganisme têtue", "immoralité", "paganisme répugnant", "orgueil effréné". Il qualifiait les Indiens du Nord-Ouest [*sic*] de "pauvres débris de races moribondes", en ayant soin de préciser que "le diable est encore là". Cependant, l'Iroquois fut sa cible préférée. "Barbare" est l'épithète qui revient le plus souvent sous sa plume. Il disait aussi : "fauve", "mélange d'homme et de démon", "incarnation même de la férocité" [...] ²⁰⁹.

Arrêtons-nous ici en ce qui concerne cette citation dont la violence, il faut le préciser, est en partie due au fait que Gérard Bouchard a cité d'un trait tous les passages racistes de l'œuvre entière de Groulx concernant les Autochtones. De plus, Groulx diabolisait les Iroquois parce qu'il les voyait comme des ennemis dans sa conception idéalisée et mythologique de la Nouvelle-France. Le thèse *d'Au cap Blomidon* étant centrée sur la Déportation des Acadiens et la guerre de Sept Ans (des conflits dont les enjeux, de prime abord, impliquaient surtout des Blancs), le roman ne fait aucune

²⁰⁹ Gérard Bouchard, *Les deux chanoines : contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, p. 147.

mention de l'existence des Autochtones. Nous nous permettons une courte parenthèse sur la question de l'altérité autochtone, que nous n'avons pas eu l'occasion d'aborder dans ce mémoire. Il y a heureusement, depuis quelques années, un intérêt grandissant pour la survie des langues et des cultures autochtones au sein des milieux universitaires. Sur le plan politique, toutefois, malgré les promesses du gouvernement Trudeau à son élection de 2015, on ne peut pas dire que la situation s'améliore concrètement. Justin Trudeau annonçait que son gouvernement allait, « en partenariat avec les communautés autochtones, les provinces, les territoires et d'autres partenaires essentiels, mettre intégralement en œuvre les appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation, en commençant par donner suite à la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones²¹⁰ ». Or, bien que des mesures aient été entreprises (notamment le projet de loi C-99, qui propose un nouveau serment de citoyenneté incluant la reconnaissance des droits ancestraux et de ceux issus de traités avec les Premières nations, les Métis et les Inuits ainsi que des excuses et la reconnaissance publique des torts causés aux Autochtones, le 21 septembre 2017 devant l'Assemblée générale de l'ONU²¹¹), on ne peut pas dire que la déculpabilisation qu'entraîne ce type de procédures ait réellement un impact sur l'empreinte historique laissée par le colonialisme.

En ce qui concerne la littérature des années trente, bien qu'elle contienne certes des représentations de personnages autochtones ou métis comme c'est le cas, par exemple, de *La randonnée passionnée* de Marie Lefranc (1936) ou de *Mon Sauvage*²¹² de Laure Berthiaume-Denault (1938), on ne les diabolise ni ne les idolâtre de la manière

²¹⁰ Marie-Pierre Renaud, « Entre promesses et réalisations : Le bilan du gouvernement Trudeau en matière de réconciliation avec les peuples autochtones » dans Francis Huot (dir.), *L'état du Québec 2020. 20 clés pour comprendre les enjeux actuels*, Montréal, Del Busso Éditeur, 2019, p. 265.

²¹¹ *Ibid.*

²¹² Une jeune bourgeoise tombe amoureuse d'un Métis qui, après leur mariage, la quitte pour retourner dans le Nord parce qu'elle désire rester en ville.

manichéenne dont sont dépeints les rapports entre les Français et les Anglais. Si le rapport à l'Autre autochtone ne correspond pas exactement à la structure qui est utilisée dans ce mémoire pour analyser les rapports d'altérité, il en illustre la complexité. Le multiculturalisme tel qu'on l'observe actuellement en tant que phénomène social ainsi que la façon dont on l'aborde dans la littérature québécoise contemporaine n'a, lui non plus, rien à voir avec la manière binaire, manichéenne et peu réaliste dont les auteurs brosaient jadis le portrait de leur société dans la fiction. Il n'est plus uniquement question de distinguer le *même* de *l'autre*; on assiste à une véritable redéfinition du *nous*, avec tous les enjeux sociétaux et la discorde que cela entraîne chez les traditionnalistes... voire chez les extrémistes. Paterson aborde ici la réversibilité du concept d'altérité et l'impasse qu'elle entraîne.

Pourtant, l'aspect relationnel de la notion n'est pas sans poser un problème conceptuel. Cas si, comme l'affirme Hartog, dire l'Autre, c'est poser que *a* n'est pas *b*, c'est aussi poser que *b* n'est pas *a*. D'où une certaine tautologie finement exprimée dans l'aphorisme « chacun est le barbare de l'autre ». Pour souligner la réversibilité du concept, on n'a qu'à imaginer comment un discours amérindien aurait représenté l'homme blanc C'est pourquoi l'aspect relationnel de l'altérité posé en termes de deux unités s'avère insuffisant pour l'analyse du personnage de l'autre dans la fiction²¹³.

Nous ne prétendons pas, dans ce travail, être en mesure de répondre aux questions fondamentales qui ont formé les balbutiements de notre questionnement, à savoir : « qu'est-ce que la littérature des années trente contient comme informations sur la genèse de ce qui est désormais considéré comme la forme moderne de l'identité? »; les enjeux qu'implique cette question sont complexes et leur énumération formerait un ensemble décousu. Ils ont néanmoins en commun ce même malaise originel qui caractérise les œuvres du corpus, cet étrange mélange de fierté, de honte et de déni. Plusieurs théoriciens, sociologues et philosophes se sont déjà longuement penchés sur cette question. Nous nous demandons simplement ce que la littérature québécoise qui

²¹³ Janet Paterson, *op. cit.*, p. 22.

précédait la Deuxième Guerre mondiale avait à raconter sur ce qui échappe au sentiment identitaire. Harvey et Groulx sont à la fois opposés et semblables et ils correspondent à une époque et à une culture qui relèvent du domaine de l'histoire intellectuelle. Ne pas recontextualiser leurs œuvres serait une erreur : les personnages qu'ils ont été et les observations qui en découlent dans le cadre de ce travail contiennent des éléments qui gagnent à être actualisés.

5.1 Un malaise devant la modernité?

L'identité québécoise moderne montre toujours ces mêmes signes de malaise, et pas seulement par rapport aux problématiques qui touchent le territoire, la population autochtone ou la souveraineté. Dix ans après la publication du rapport Bouchard-Taylor, la diversité et la religion continuent d'être une source de polémique. Comme le souligne Michel David :

[Le] débat sur le port des signes religieux n'était toujours pas tranché dans la province. La CAQ avait repris à son compte le thème de la laïcité, que son chef présentait comme une composante de l'identité québécoise, au même titre que la langue et la culture françaises. Un gouvernement caquiste interdisait le port des signes religieux aux agents de l'État « en position d'autorité » (juges, policiers, procureurs de la Couronne, gardiens de prison), auxquels étaient désormais associés les enseignants²¹⁴.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la décision de la Coalition Avenir Québec d'imposer une loi contraignante en matière de liberté de religion et de définir la laïcité comme une « composante de l'identité québécoise », ne fait pas l'unanimité. Malgré l'élection d'un gouvernement majoritaire caquiste²¹⁵, l'ambiance politique est loin d'être homogène. En effet, si le malaise est d'abord originel, il se réactualise,

²¹⁴ Michel David, *op. cit.*, p. 43.

²¹⁵ Avec 37,4% des voix.

s'articulant et s'appuyant sur un ensemble de mythes dysfonctionnels. Une partie de la population québécoise tentant de renouer avec cette vision de l'identité se retrouve, encore une fois, confrontée à un amalgame de fausses solutions face à un enjeu qui, bien que réel, est distordu par plusieurs sources qui le présentent comme étant causé par des rapports problématiques avec l'altérité. La vieille peur de disparaître qui a su unir, dans l'histoire, les Patriotes de 1837 et les poètes de la Révolution tranquille s'obstine à se réactualiser.

Nous avons parlé, en abordant le roman de Lionel Groulx, de la « bonne version » de l'Histoire qui, selon Stéphane Stapinsky, était présentée par l'auteur en tant que thèse de l'œuvre. Stapinsky suggérait aussi que cette version n'était pas accessible aux personnages qui n'étaient pas issus de la bonne nationalité. Or, en jetant un regard sur l'actualité, nous sommes devant l'impression désagréable que la « bonne version » de l'Histoire est délibérément refusée aux nouveaux arrivants qui ne correspondent pas aux vieux stéréotypes culturels qui caractérisent une certaine vision de l'identité québécoise, un peu comme si certains archétypes tels que la couleur de la peau et la langue maternelle s'étaient gravés de façon indélébile dans la vision populaire de ce à quoi devrait correspondre le sentiment d'appartenance. Plus que jamais, la fierté qui se rattache à l'identité québécoise est entachée par l'incertitude. Qu'advient-il, sur le plan intellectuel, littéraire et historique, de la classification des figures (artistiques, politiques et autres...) qui sont « géographiquement » issues du territoire québécois, mais qui, pour une raison ou une autre, n'en revendiquent pas l'appartenance culturelle?

Dans *Accès d'origine, ou, pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron...* Garand s'est intéressé à ce type de catégorisation, particulièrement dans le domaine de la littérature :

À vouloir faire de tout citoyen du Québec un écrivain québécois, on dilue la notion jusqu'à la rendre insignifiante. D'ailleurs, pourquoi? Pourquoi ne pas continuer à dire que Richler est un écrivain canadien? Les Canadiens français ont revendiqué le nom de Québécois pour des raisons bien précises, justifiées linguistiquement et historiquement. Le choix étant aussi politique et symbolique, il s'agissait de revendiquer une patrie culturelle et globale distincte de celle que recouvrait la notion de citoyenneté. Mais Richler ou Cohen, quel intérêt auraient-ils à se définir Québécois plutôt que Canadiens²¹⁶?

Nous poussons la réflexion un peu plus loin : serait-ce parce que Richler est d'abord fédéraliste²¹⁷ et que Cohen, dans son œuvre romanesque, accorde davantage d'importance à son identité montréalaise et qu'on entend la forte influence de la culture juive dans sa musique? L'identité québécoise est-elle exclusive, à la manière d'une amante jalouse? Est-ce qu'il faut être *ultimement* Québécois pour avoir le droit de revendiquer son appartenance à cette culture que Hartz qualifie de fragmentée, que Groulx qualifie de pure et que Harvey juge dégénérée? À la question « Qu'est-ce qu'un écrivain québécois? », Garand admet, un peu plus loin :

Je ne suis pas un agent de l'immigration²¹⁸ qui se serait donné le mandat d'examiner tous les cas et qui leur apposerait un tampon : « Admis », « Refusé » [...] D'ailleurs, être un écrivain québécois n'est aucunement un signe d'élection, une sorte de mention d'honneur. De quoi s'agit-il alors? Il s'agit avant tout de réfléchir sur la manière dont on se raconte l'histoire, sur la manière dont se négocie cette mise en dialogue des traditions d'héritage canadien-français avec les traditions qui, sur le même territoire, lui font concurrence²¹⁹.

²¹⁶ Dominique Garand, *op. cit.*, p. 409.

²¹⁷ Nous insinuons par là qu'une partie importante de son œuvre parle des enjeux liés à la question de la souveraineté du Québec et qu'il se prononce ouvertement contre.

²¹⁸ Il est intéressant que l'auteur associe spontanément l'immigration et le sentiment d'appartenance à la culture québécoise comme si les deux éléments étaient automatiquement en corrélation; l'analogie, en soi, véhicule toute l'étendue du dilemme entre territoire et appartenance.

²¹⁹ *Ibid.*

Le terme « faire concurrence », ici, nous apparaît comme une impasse. A-t-on peur que l'altérité existe *plus* que le même... voire que le soi? Si les mythes québécois sont dysfonctionnels et que c'est dans le passé qu'on cherche vainement les réponses à des questionnements urgents, comment réparer la déchirure de la Conquête de 1760 et exister en tant que collectivité sans avoir peur de mourir dans l'autre?

Dans *Grandeur et misère de la modernité*, Charles Taylor aborde l'inquiétude et le trouble éprouvés face à la société moderne. Selon lui, les transformations qui préoccupent les êtres humains sont source de préoccupation et engendrent des débats qui les dénaturent et entraînent des solutions erronées. La première cause de ce malaise serait : l'individualisme. Nous jugeons que la notion d'individualisme représente une part de ce qui constitue la communauté. L'isolement et le repli sur soi engendrés par l'individualisme sont des comportements qu'on peut aussi observer de la part d'une collectivité ou d'un groupe formant une entité comme la nation québécoise. Comme l'ont souligné Paterson, Hartz, Bouchard et Garand, le sentiment d'appartenance à la nation canadienne française est quasi-freudien : il en découle une série de réactions collectives similaires aux émotions individuelles, notamment le sentiment d'abandon par rapport à la France ou encore la rancune machinale liée à la langue anglaise. Nous considérons qu'il en va de même pour le repli sur soi culturel.

Taylor aborde ainsi la rupture que l'individualisme entraîne par rapport à l'ordre hiérarchique qui structurait jadis la société. Bien sûr, il a ses avantages. Comme le souligne l'auteur : « Nous vivons dans un monde où les gens peuvent choisir leur mode de vie, agir conformément à leurs convictions, en somme, maîtriser leur existence d'une foule de façons dont nos ancêtres n'avaient aucune idée²²⁰. » Par rapport à la face sombre de l'individualisme, Taylor mentionne le lien entre cette « disparition des

²²⁰ Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Éditions Bellarmin, coll. « L'essentiel », 1992, p. 12.

idéaux et le rétrécissement de la vie²²¹ ». Nous ne pouvons nous empêcher, encore une fois, de faire l'analogie avec les idéaux déçus de reconquête onirique et d'indépendance avortée. Le philosophe continue :

Les gens auraient perdu de vue les vastes perspectives parce qu'ils se seraient repliés sur leur individualité. L'égalité démocratique, dit Tocqueville, ramène l'individu vers lui-même « et menace de le renfermer enfin tout entier sur son propre cœur ». En d'autres mots, la face sombre de l'individualisme tient à un repliement sur soi, qui aplatit et rétrécit nos vies, qui en appauvrit le sens et nous éloigne du souci des autres et de la société²²².

La modernité aurait-elle fini, à force de malaise, par avoir raison du souci des autres? Entre l'amante jalouse de devoir faire concurrence à d'autres cultures sur son territoire et l'individu devant faire face au désenchantement du monde et à l'effondrement des structures hiérarchiques qui permettaient une priorisation des valeurs religieuses et de la morale, nous comparons l'identité québécoise moderne à celle de l'individualité occidentale : désacralisée, nostalgique d'un passé idéalisé et en quête de reconstruction. La méfiance à l'égard de l'Autre et l'obsession pour le passé sont-elles condamnées à hanter l'imaginaire collectif québécois jusque dans sa version actuelle? Pour reprendre les termes de Charles Taylor :

Nous devons comprendre ce qui a régulièrement poussé les gens dans cette direction unique [...]. Mais les motifs qu'on invoque souvent n'ont aucun rapport avec la morale. On cherche les raisons qui font agir les gens sans jamais établir de lien avec un idéal moral [...]. On nous explique donc les transformations sociales par l'appétit de richesses ou de pouvoir, ou encore par la lutte pour la vie ou le besoin de dominer les autres. Bien qu'on puisse rattacher toutes ces explications à des idéaux moraux, cela n'est pas nécessaire et elles sont considérées en elles-mêmes comme suffisamment « solides » ou « scientifiques »²²³.

²²¹ *Ibid.*, p. 14.

²²² *Ibid.*, p. 14-15.

²²³ *Ibid.*, p. 34.

Ainsi, malgré la présence l'éléments progressistes sur la scène politique québécoise et d'un désir réel de la part des Québécois de s'ouvrir au monde, il semble que ce soit cette déchirure par rapport à soi et par rapport à l'autre qui orchestre toujours les rapports au monde du Québec actuel. Les Québécois sont-ils toujours prisonniers de cette éternelle Nouvelle-France à demi fictive qui a structuré les représentations du *même* pendant si longtemps dans la littérature canadienne-française? Quels sont les éléments qui perdurent dans l'échec de la réactualisation de l'ensemble de mythes qui forment les racines de l'identité québécoise?

5.2 Diversité et malaise

La religion est un des thèmes sur lesquels divergent les pensées respectives de Harvey et de Groulx. Objet d'ambiguïté et de contestation chez le premier, affirmer qu'elle est un thème important chez le second serait un euphémisme. Ironie du sort pour Lionel Groulx : de prêtre de son vivant, la postériorité lui aura permis de devenir lui-même, aux yeux des nationalistes québécois, une importance historique qui frôle le sacré. Le moins qu'on puisse dire, dans les deux cas, est que leurs œuvres témoignent d'une époque où la religion catholique occupait une place indéniable dans l'actualité²²⁴ autant que dans les sphères littéraires et politiques. Comme le mentionne Solange Lefebvre, « au Canada et dans plusieurs autres pays, un nombre croissant de personnes se disent "sans appartenance religieuse" ou "sans religion" [et] ce contexte laisse entrevoir la complexité des rapports entre l'État et la religion, surtout lorsque les populations se diversifient²²⁵ ». La ferveur religieuse au cœur des séquences descriptives champêtres de clocher et de saintes vierges dans *Au cap Blomidon* a été

²²⁴ Nous l'avons constaté par l'intermédiaire de recherches dans les journaux des années 1930-1940, notamment en observant, par exemple, des publicités faisant la promotion de soutanes chez Dupuis Frères.

²²⁵ Solange Lefebvre, « État et religion : comment nos sociétés assurent-elles le respect de la diversité? » dans Francis Huot (dir.), *L'état du Québec 2020. 20 clés pour comprendre les enjeux actuels*, Montréal, Del Busso Éditeur, 2019, p. 47.

remplacée par une féroce revendication au droit de renoncer à cette foi jadis presque unanimement acceptée par les différentes classes sociales du peuple québécois. Ce rejet passionné est dû à l'impression générale que les Canadiens français ont été opprimés par la religion du XVII^e siècle jusqu'aux années 1960 et que le fait d'avoir aboli ce pouvoir de la religion sur l'intimité des individus constitue une victoire historique.

C'est le droit à cette même *intimité* qui est utilisé comme argument face à la liberté de religion, notamment par l'intermédiaire de la Charte des droits adoptée à la fin des années 1970. Les droits liés à la religion incluent : « le respect de la liberté de conscience et de religion de même que l'égalité entre les religions. Cela signifie essentiellement que les gens ont la liberté de professer des croyances, de pratiquer un culte, de ne pas subir de pression indue de croire ou non²²⁶ ». Voilà, en somme, ce à quoi Harvey aspirait en écrivant à Groulx qu'ils étaient « séparés par les trois lettres du mots Foi » : le journaliste rêvait d'une société où les gens seraient libres d'exister et de croire ou non en ce qui donne un sens à leur vie. Or, nous voilà pourtant, en 2020, devant ce qui s'apparente de plus en plus à une impasse. C'est, pour l'instant, la modernité néolibérale et l'État de droit qui en est issu qui préservent le droit des minorités ethniques et religieuses de pratiquer ce qui est externe aux pratiques normalisées par le *nous*. Seulement, cet État de droit est fragilisé par le refus du Barreau du Québec de se positionner face à la Loi sur la laïcité de l'État (loi 21) et la timidité des tribunaux de la renverser, acceptant une attaque aux droits fondamentaux sous le couvert de clauses dérogatoires. Nous reprenons les mots de Lefebvre :

Au final, en matière de discrimination, le droit et l'indépendance des tribunaux à l'égard des pouvoirs politiques, militaires et religieux –tribunaux appelés à trancher les désaccords à ce sujet –sont les principes primordiaux qu'il importe de respecter, en dépit de différends, parfois insurmontables. Il revient en effet aux tribunaux de mesurer l'étendue des discriminations et de

²²⁶ *Ibid.*

sauvegarder un juste équilibre entre les droits. Mais est-ce possible si le politique et les citoyens n'y souscrivent pas eux aussi²²⁷?

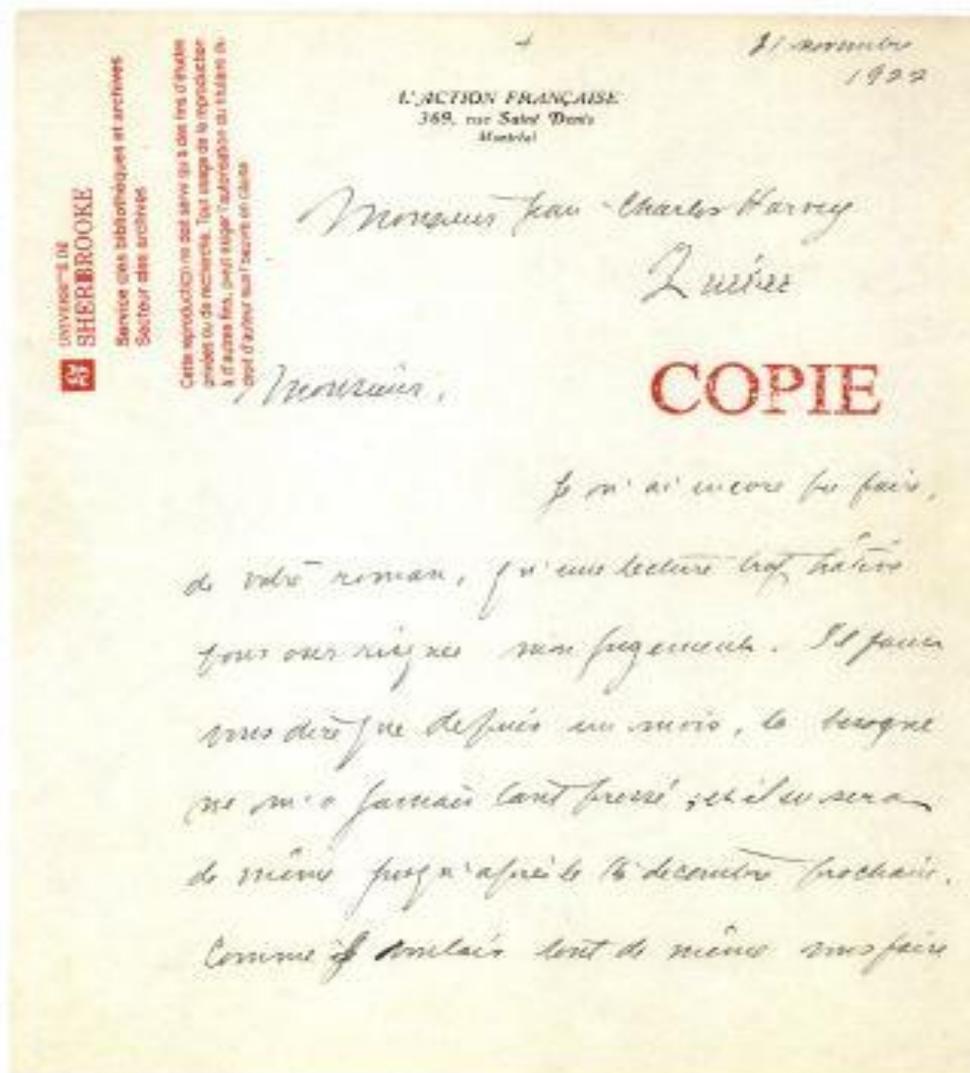
La littérature reste un indéniable vecteur d'ouverture, elle offre la possibilité de réactualiser les enjeux collectifs. Loin de ce qu'il était dans les années trente et de plus en plus diversifié culturellement²²⁸, le domaine de l'édition permet aux lecteurs québécois de s'informer et de s'impliquer dans les milieux militants. Il en va de même pour toutes les sphères qui permettent un regard exempt de l'influence médiatique par rapport aux enjeux concernant l'altérité, par exemple en ce qui concerne les réalités autochtones et la situation des réfugiés au Québec. Le désir de s'ouvrir à l'Autre est très puissant dans l'univers des para-cultures, et le Québec ne fait pas exception à la règle. La question est de savoir si ce désir de vaincre la redondante blessure originelle saura triompher, en cette ère capitaliste d'intolérance, de peur et de valorisation de l'individualité. Il faudra, comme l'a mentionné Lefebvre plus haut, réconcilier « les citoyens et le politique » afin d'être en mesure de construire une société québécoise qui, sans oublier son passé, son folklore et les enjeux coloniaux que son statut minoritaire implique, saura vaincre le malaise et panser la fracture pour survivre à son propre mythe et ainsi faire face au monde afin de continuer de s'inscrire dans l'Histoire.

²²⁷ *Ibid.*, p. 52.

²²⁸ Pensons, par exemple, aux littératures migrantes, aux littératures autochtones et à la place accordée aux écrivains néo-québécois ou anglo-québécois dont la visibilité ne cesse de croître et d'engendrer un intérêt général aux yeux d'un lectorat pluridisciplinaire.

ANNEXE

CORRESPONDANCE ENTRE GROULX ET HARVEY (1922-1936)



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

Service des bibliothèques et archives
Sector des archives

Cette reproduction ne doit servir qu'à des fins d'étude
privées ou de recherche. Tout usage de la reproduction
à d'autres fins, peut engager l'auteur ou le titulaire du
droit d'auteur sur l'œuvre en cause.

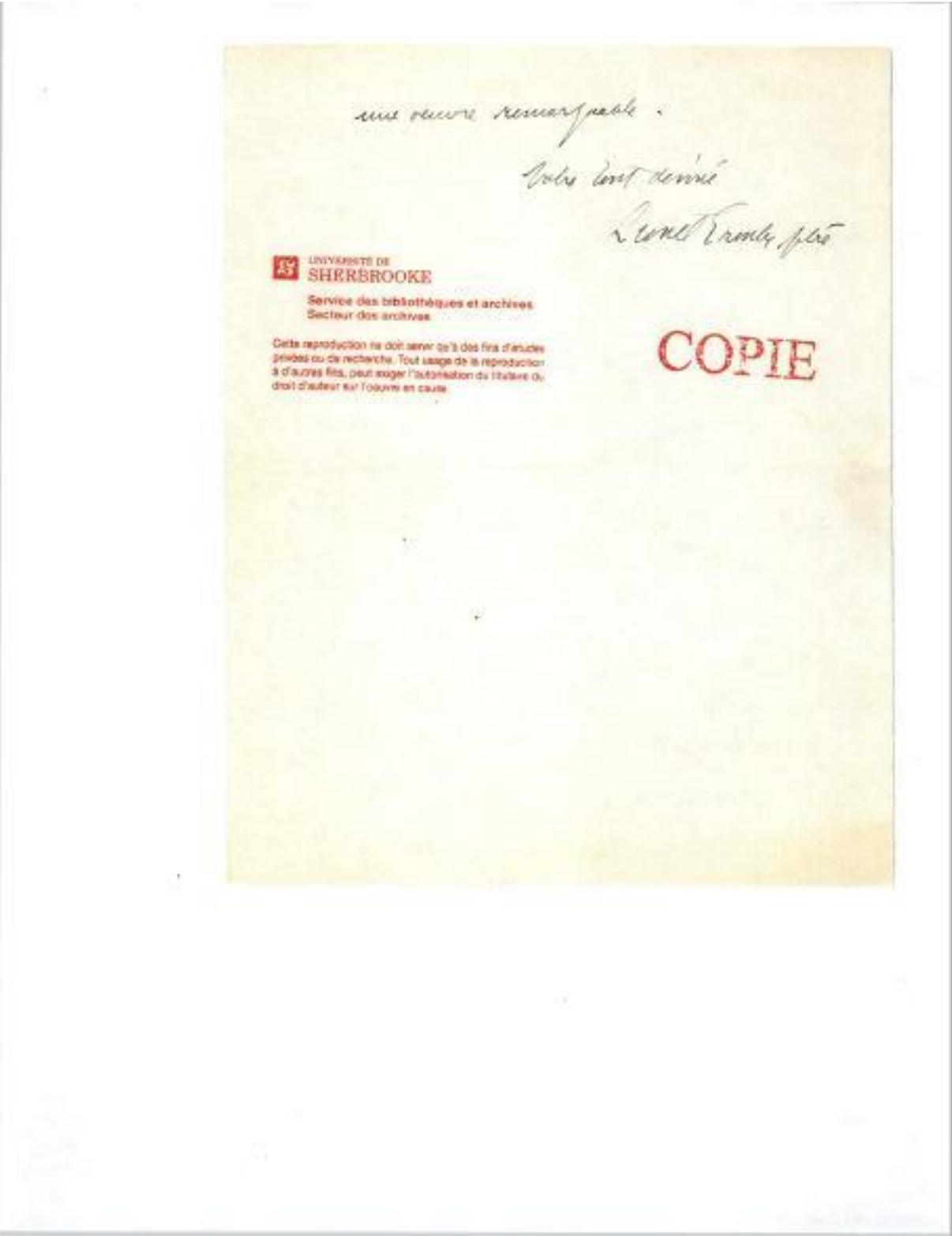
garronis avec raison, j'ai fait basal
Pauvre, d'un de mes bons amis, esprit
ouvert, flaté poétiquement et suffocant-
ment au fait de la littérature. Je vous
transmets les notes qu'il a écrites sur votre
couverture et ses pages blanches de la fin :

" Rien d'autre écrivain, au moins d'une
force précise. Recherche trop accentuée de
l'expression voluptueuse - Construction étonnante
rapport d'une ville industrielle et d'un système
social méconnaissablement vague. Condam-
nation en bloc du régime de 1871-1875, 1875-1876
Tous les comptes des syndicats catholiques recom-
mandés par le Pape. Déclamations violentes

COPIE

de en peu outillé contre un faux qui a sa valeur
et auquel l'œuvre doit se rattacher pour en faire
un dans l'incertitude. Beaucoup de bon; le
fait roman qui accompagne le théâtral ne fait pas
l'union vraie - mais œuvre de jeunesse évanescente et
bref, sensuelle. C'est malheureux que le jeune
homme, qui a rarement du talent, n'ai pas
soumis son livre avant de le faire imprimer. Il
est si facile de le louer plus facilement -

COPIE vraie. L'impression que j'ai faite
de moi-même de ma très rapide lecture, s'ac-
corde en grande partie, pour moi le tacto penier,
avec le jugement de mon ami. Mais voyez du
talent; vous en avez même beaucoup; et il vous
serait facile, en vous soumettant aux tra-
ditionnelles disciplines, de laisser après vous



Source : Fonds Jean-Charles Harvey (P11), Université de Sherbrooke



BUREAU DES STATISTIQUES
HÔTEL DU GOUVERNEMENT
QUÉBEC

Québec, 21 novembre 1935.

M. l'abbé Lionel Groulx,
3716 rue St-Hubert.
Montréal.

Cher monsieur,

Je vous écrivais ces jours derniers pour vous demander de bien vouloir appuyer ma candidature au siège vacant de la Société Royale du Canada, section I. Vous me pardonnerez, je l'espère, de venir vous importuner de nouveau: il me serait bien utile de savoir quelles sont mes chances de succès.

Vous êtes l'un de ceux dont l'adhésion me ferait le plus grand plaisir. Je sais tout ce qui nous divise; je sais aussi tout ce qui nous unit, et ce qui nous unit est certainement plus fort que ce qui nous divise.

Par des moyens que l'on n'a pas toujours approuvés, mais que j'ai employés avec courage et sincérité, j'ai voulu secouer la torpeur intellectuelle de notre jeunesse. Je ne crois pas avoir manqué totalement mon but. Dans tous les cas, j'ai pris de grands risques et j'en ai souffert.

J'ignore quelle est la valeur de mon œuvre, mais j'ai la certitude qu'on me jugera bientôt avec plus de justice et de sérénité.

En toute amitié,

Jean-Charles Harvey

Québec, 14 novembre 1935.

M. l'abbé Lionel Groulx,
3716 St-Hubert,
Montréal.

Cher monsieur,

Plusieurs de mes amis m'ont prié de me porter candidat au siège vacant de la Section I de la Société Royale du Canada. Je n'ai pas cru devoir résister à leurs instances. Je ne saurais dédaigner l'honneur d'appartenir à un groupe essentiellement réservé aux travailleurs intellectuels de ce pays.

J'ignore quelle est la valeur de mon oeuvre littéraire, encore bien incomplète; mais j'ai conscience d'avoir déployé un effort sincère et constant pour apporter ma contribution au perfectionnement des lettres canadiennes. J'ai écrit, en ces douze dernières années, deux romans, deux volumes de nouvelles, un volume de critique littéraire, des tracts et une multitude d'articles de journaux ou de revues qui témoignent, je crois, de mon activité intellectuelle et de ma conscience artistique. Quelles que soient les erreurs, lacunes et inégalités de ces multiples ouvrages, j'ose espérer qu'ils ne me rendent pas inéligible à la Société Royale du Canada et que, au contraire, ils me vaudront de votre part la sympathie nécessaire au succès de ces démarches.

Bien cordialement,

Jean Charles Harvey



BUREAU DES STATISTIQUES
HÔTEL DU GOUVERNEMENT
QUÉBEC

Québec, 25 novembre 1935.

M. l'abbé Lionel Groulx,
847 Est rue Sherbrooke,
Montréal.

Cher monsieur,

Je n'aime rien tant que la franchise et la loyauté. C'est pourquoi j'ai toujours eu beaucoup d'estime non seulement pour votre oeuvre d'historien et votre pur nationalisme, mais aussi pour votre caractère. Je vous surprendrai peut-être en vous disant, au risque de paraître paradoxal, que les plus hautes qualités intellectuelles tiennent plus du coeur, de la volonté, que de l'esprit. L'esprit sans le coeur n'a pas de sève, n'est qu'un arbre mort.

Dans mes relations avec les hommes, une seule chose me répugne: le manque de sincérité. Tout homme qui n'agit pas suivant sa pensée et son sentiment, suivant sa conscience, est un objet de mépris, parce qu'alors il manque de courage ou bien il manque d'honnêteté. C'est ainsi qu'il m'arrive parfois de mépriser certaines gens qui prétendent partager tous mes points de vue, alors que je sais fort bien qu'ils pensent et sentent autrement; c'est ainsi, par contre, que j'aimerais d'autres personnes qui me contrediraient loyalement. Vous êtes de celles-ci.

Je tiens à vous dire aussi — car vous êtes peut-être sous l'impression contraire — que je n'admets pas la théorie de l'art pour l'art: elle est impossible. Je n'admets pas non plus qu'un artiste puisse se développer s'il produit par impulsion extérieure, ébranlé à lui-même, et non par impulsion intérieure, par les voix impérieuses qui orientent du fond de son être. Pas un seul artiste de grande envergure, pas un, n'a existé, n'existe et n'existera; dans une oeuvre, s'il ne s'exprime lui-même, ça peut être un malheur pour lui que

n'être pas tout à fait le reflet de son milieu; mais il y a beaucoup plus de noblesse pour lui à traduire le reflet de son âme qu'à se mentir à lui-même. Dans la lutte pour les idées et dans les heurts de sentiments, il succombera peut-être, et ceux qui l'abattront croiront accomplir un devoir et, par le fait, auront fait acte vertueux; mais lui aussi aura accompli son devoir, parce qu'il croira qu'il faut qu'il en soit ainsi.

L'émotion produite par la vision à la fois sensible et spirituelle des choses est l'âme même de l'œuvre d'art. Rien de plus personnel que l'émotion, rien de plus nécessaire. Sans elle, vous n'avez que du métier, vous ne produisez, par conséquent, que des fruits secs. L'émotion ne s'impose pas. C'est pourquoi il est impossible de faire un artiste: il se fait lui-même. Et je crois qu'il est souverainement sage de le laisser tranquille. S'il a vraiment du talent, il fera beaucoup plus de bien que de mal, à la longue; s'il n'a pas de talent, laissez-le tranquille encore, il tombera de lui-même; et si son talent, tout en étant très apparent, manque de l'équilibre nécessaire, l'œuvre ne tardera pas à crouler, comme certains monuments dont la base serait trop faible pour le reste.

Veillez croire, cher M. Groulx, que si je vous parle ainsi c'est que vous êtes l'un des rares hommes dont je veux avoir non pas l'approbation entière, mais toute l'estime.

Jean-Charles Harvey



BUREAU DES STATISTIQUES
HÔTEL DU GOUVERNEMENT
QUÉBEC

Québec, 29 novembre 1935.

M. l'abbé Lionel Groulx,
3716 rue St-Hubert,
Montréal.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre lettre si raisonnable, si sympathique et si fermement chrétienne. Comme vous me comprenez bien! Et comme je vous comprends!

Mon unique regret est d'être placé, par ma sincérité même, dans une voie différente de la vôtre. Je vois que des hommes peuvent s'estimer, s'aimer même, et vivre pourtant dans un pénible antagonisme. Nous sommes séparés par les trois lettres du mot Foi, et ce mot est un abîme. Notre terrain commun d'entente serait dans les grandes lois de la morale humaine; mais ma raison se cabre contre les dogmes. Je connais de prétendus croyants qui persistent à se dire catholiques et à pratiquer leur religion tout en rejetant les dogmes qui ne leur plaisent pas: à mon point de vue, ils sont malhonnêtes sans le savoir. Le catholicisme, on l'accepte intégralement ou on rompt avec lui: c'est toute ma logique. Je ne vois pas d'accommodement avec le ciel. Je crois qu'il est déloyal envers l'Eglise que de rester chez elle sans se soumettre à son esprit, à toutes ses "vérités".

Je vous dis ceci pour vous persuader que mon attitude n'est pas déterminée par la volonté ou, si vous aimez mieux, par des causes morales, mais par des causes philosophiques.

D'ailleurs pourquoi insisterais-je là-dessus, puisque
votre esprit persistait à sans doute depuis longtemps
cet état d'âme?

Je vous remercie sincèrement de bien vouloir prier pour
moi.

En toute amitié,

Jean-Charles Harvey

Québec, 10 novembre 1936.

M. l'abbé Lionel Groulx,
3716 rue St-Hubert,
Montréal.

Cher monsieur,

Cette année encore, je cède à la sollicitation de quelques amis et pose ma candidature à la Société Royale du Canada. Puis-je compter sur votre appui? Vous vous souvenez sans doute que le résultat du scrutin, le printemps dernier, a été négatif: aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité. J'espère que le résultat, cette fois, sera décisif et que j'aurai l'honneur d'être l'un des vôtres.

Votre bien dévoué,

Jean-Charles Harvey

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

Groulx, Lionel, *Au Cap Blomidon*, Montréal, Librairie Granger Frères, 1932, 239 p.

Harvey, Jean-Charles, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Montréal Quinze, coll. « Québec 10/10 », 1982 [1934], 197 p.

Fonds Jean-Charles Harvey (P11), Université de Sherbrooke

Le Jour, Montréal, hebdomadaire, 1937-1939

Corpus théorique

Ouvrages théoriques

Castillo Durante, Daniel, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, Éditions XYZ, 2004, 212 p.

Dumont, Micheline, *L'histoire apprivoisée*, Montréal, Boréal Express, 1979, 213 p.

Gélédan, Alain, *Dictionnaire des idées politiques*, Paris, Sirey, 1998, 405 p.

Girard, René, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de Poche », 2013 [1982], 315 p.

Hamon, Philippe, *La description littéraire : anthologie de textes théoriques et critiques*, Paris, Macula, coll. « Macula littérature », 1991, 288 p.

Hartz, Louis, *Les enfants de l'Europe : essais historiques sur les États-Unis, l'Amérique latine, l'Afrique du Sud, le Canada et l'Australie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit "Frontière ouverte" », 1968, 325 p.

Hentsch, Thierry, « L'altérité dans l'imaginaire occidental : fonction manifeste, fonction occulte », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, n° 3, 2006, p. 347-356.

- Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1978, 333 p.
- Jouve, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1998, 271 p.
- Landowski, Eric, *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1997, 250 p.
- Lemire, Maurice (dir. publ.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II : 1900-1939*, Montréal, Fides, 1980, 1363 p.
- Paterson, Janet M., *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Montréal, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, 248 p.
- Sirois, Antoine, « L'étranger de race et d'ethnie dans le roman », *Recherches sociographiques*, vol. 23, n° 1-2, 1982, p. 187-204.
- Sternhell, Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Éditeur Armand Colin, coll. « Cahiers de la fondation nationale des sciences politiques », 1972, 398 p.
- Taylor, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Éditions Bellarmin, coll. « L'essentiel », 1992, 150 p.

Ouvrages sur l'histoire politique et intellectuelle du Québec

- Bélanger, André-J., *L'apolitisme des idéologies québécoises : le grand tournant de 1934-1936*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, 392 p.
- Boily, Frédéric, *Le conservatisme au Québec : retour sur une tradition oubliée*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Prisme », 2010, 135 p.
- Cadieux, Alexandre, « Le conte québécois : quelques voyageements », *Jeu*, vol. 2, n° 131, p. 113-121.
- Caldwell, Gary, *La question du Québec anglais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Diagnostic », 122 p.
- Cook, Ramsay, *Canada and the French Canadian Question*, Toronto, London : Macmillan, 1966, 219 p.

- , *French-Canadian Nationalism*, Toronto, Macmillan of Canada, 1969, 336 p.
- Dion, Léon, *Nationalismes et politique au Québec*, Montréal, Les Éditions Hurtubise HMH, coll. « Sciences de l'homme et humanisme », n° 7, 1975, 177 p.
- Dumont Fernand, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir. publ.), *Idéologies au Canada-français, 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture » n° 11 », 1978, 361 p.
- Garand, Dominique, *La griffe du polémique. Le conflit entre les Régionalistes et les Exotiques, essai*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 235 p.
- Groulx, Lionel, *La naissance d'une race*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, [1919], 294 p.
- , *Le français au Canada*, Paris, Librairie Delagrave, 1932, 234 p.
- Guèvremont, Germaine, *Le Survenant*, Montréal, Éditions Fides, 2011, 216 p.
- Harvey, Jean-Charles, « Opinion canadienne sur le roman », *Liberté*, vol. 6, n° 6, 1964, p. 441-451.
- Hébert, Pierre, *La littérature québécoise et les fruits amers de la censure*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 2010, 74 p.
- Hébert, Pierre et Yves Lever et Kenneth Landry (dir. publ.), *Dictionnaire de la censure au Québec : littérature et cinéma*, Montréal, Fides, 2006, 715 p.
- Huot, Francis (dir.), *L'état du Québec 2020. 20 clés pour comprendre les enjeux actuels*, Montréal, Del Busso Éditeur, 2019, 273 p.
- Lacoursière, Jacques, *Histoire populaire du Québec, tome 4 : 1896 à 1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 1997, 411 p.
- Lamonde, Yvan, *La modernité au Québec. Volume 1 : La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Montréal, Fides, 2011, 334 p.
- Lamonde, Yvan et Esther Trépanier (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 319 p.
- Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930, tome II*, Montréal, Boréal, 1989, 825 p.

Miron, Gaston, *L'homme rapaillé*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Prix de la revue Études françaises », 1970, 171 p.

Ouvrages et articles sur Groulx et *Au cap Blomidon*

Bélangier, Damien-Claude, « L'abbé Lionel Groulx et les conséquences de l'émigration canadienne-française aux États-Unis », *Québec Studies*, Vol. 33, 2002, p. 53-71.

Bock, Michel, *Quand la nation dépassait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Collection Histoire », 2004, 452 p.

Bouchard, Gérard, *Les deux chanoines : contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 313 p.

Bouchardon, Nadine, « Description et idéologie dans *L'appel de la race* et *Au cap Blomidon* de l'abbé Lionel Groulx : Personnages et paysages », mémoire de maîtrise, Faculty of Graduate Studies and Research, Université de Regina, 114 p.

Garand, Dominique, *Accès d'origine, ou, Pourquoi je lis encore Groulx*, Basile, Ferron. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 450 p.

Giguère, Georges-Émile, « Lionel Groulx : son mythe et ses mythes », *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 45, 1978, p. 19-39.

Girardin, Marina, « *Au cap Blomidon* de Lionel Groulx, un roman à thèse? », *Québec français*, n° 140, 2006, p. 37-40.

Groulx, Lionel, *Lionel Groulx. Mes mémoires. Tome III*, Montréal, Fides, 1974, 464 p.

Luneau, Marie-Pier, *Lionel Groulx. Le mythe du berger*, Montréal, Leméac, 2003, 226 p.

Noël, Mathieu, *Lionel Groulx et le réseau indépendantiste des années 1930*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2011, 144 p.

Stapinsky, Stéphane, « L'intégration d'un document historique à un récit de fiction : l'exemple d'Au cap Blomidon de Lionel Groulx », *Voix et Images*, vol. 19, n° 1, 1993, p. 54-77.

Trofimenkoff, Susan Mann, *Abbé Groulx : Variations on a Nationalist Theme*, Vancouver, Copp Clark Publishing, coll. « Issues in Canadian history », 1973, 256 p.

Ouvrages sur Harvey et *Les Demi-civilisés*

Bouchard, Gérard, *La pensée impuissante : échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*. Montréal, Boréal, 2004, 319 p.

Chartier, Daniel, *L'émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2000, 307 p.

Francoli, Yvette, « Jean-Charles Harvey romancier, institution littéraire et réception critique », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université de Sherbrooke, 1982, 180 p.

Gagnon, Marcel-Aimé, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille*, Ottawa, Beauchemin, 1970, 378 p.

Hanet, Frédérique Elsie, « La littérature du refus en pays dominé : entre continuité, invention et utopie », thèse de doctorat, Département de littérature, Université de Montréal, 2003, 297 p.

Hébert, Pierre, « Jean-Charles Harvey : de l'état de censure à l'"État adulte" » dans Martin Doré et Doris Jakubec (dir. publ.), *Deux littératures francophones en dialogue. Du Québec et de la Suisse romande*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 123-133.

Lavertu, Yves, *Jean-Charles Harvey, le combattant : biographie*, Québec, Boréal, 2000, 462 p.

Milot, Louise, « Le sens critique de la critique – le cas des *Demi-civilisés* de J.-C. Harvey » dans Annette Hayward et Agnes Whitfield (dir. publ.), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Tryptique, 1992, p 31-37.

Rousseau, Guildo, *Jean-Charles Harvey et son œuvre romanesque*, Montréal, Centre éducatif et culturel, INC., coll. « Reflets », 1969, 198 p.

———— « Introduction » dans Jean-Charles Harvey, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal, 1988, 198 p.

Simard, David-Éric, « Jean-Charles Harvey, défenseur des libertés et promoteur de la modernité : Le Jour (1937-1946) », mémoire de maîtrise, Département de sciences politiques, Université du Québec à Montréal, 2007, 125 p.

Savard Boulanger, Sylvianne, *La correspondance étrangère de Jean-Charles Harvey : édition critique : 1932-1966*, Présenté à l'origine comme mémoire de maîtrise de Sylvianne Savard Boulanger, Université de Sherbrooke, 1984, 164 p.

———— « La pensée politique de Jean-Charles Harvey journaliste », thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1985, 281 p.

Thomas, Jean-Pierre, « Essai de mythanalyse de l'imaginaire québécois au XX^e siècle (1916-1945) à partir de textes romanesques représentatifs », thèse de doctorat, Sherbrooke, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 2003, 451 p.

Site Internet

BLOC Québécois, *Plateforme 2019*, 2019, en ligne, <https://www.blocquebecois.org/>, consulté le 16 décembre 2019.